La Vie Intellectuelle

T. XV — N° 3 10 Juin 1932

SOMMAIRE

RELIGION ET PHILOSOPHIE

R.-D. Sertillanges, O. P. Questions a M. Bergson . 356

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Un théoricien de la vie morale et contemplative au V^e^ siècle de notre ère*, par **A.-J. Festugière, O. P.**, p. 386. — *La thèse de M. A. Diès sur le « Sophiste »*, par **André George**, p. 391.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Mgr Louis Vervaeck. L'évolution du régime pénitentiaire en Belgique . . 394

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le premier trimestre de la Conférence du Désarmement*, par **André-D. Tolédano**, p. 409. — *La politique et les partis*, par **Marcel Prélot**, p. 415. — *Les deux Romes devant l'opinion française*, par **Marcel Brion**, p. 421. — *Une heureuse réforme*, par **J. D.**, p. 425. — *La vie des journaux*, par **Folliculus**, p. 426.

LES LETTRES

Marc Scherer. . MAURIAC VAINQUEUR 43

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le Congrès de l'Association Guillaume Budé*, par **Th. Deman, O. P.**, p. 454. — *Courrier de Paris*, par **Jacques Madaule**, p. 464. — *Les enfants abandonnés de Dieu*, par **Geneviève Duhamelet**, p. 467. — *L'humanisme juif*, par **P. M.**, p. 471. — *L'Ardenne mystique*, par **M.-J. Congar**, p. 472.

LES ARTS

Isabelle Rivière . MARIA BLANCHARD 47

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Les leçons d'une exposition d'art religieux*, par **Maurice Brillant**, p. 503. — *L'exposition d'art religieux ancien à Nice*, par **Edward Montier**, p. 511. — *A propos d'urbanisme et de quelques livres récents*, par **Germaine Maillet**, p. 516. — *Note sur Jean Carlan*, par **Gilbert Gadoffre**, p. 521. — *Musiques enregistrées*, par **B. Mouthiez**, p. 525.

RELIGION ET PHILOSOPHIE

A.-D. SERTILLANGES, O.P. *Questions à M. Bergson.*
Membre de l'Institut.

— Sur l'obligation morale.
— Sur la nature de la religion.
— Sur la connaissance de Dieu et les preuves de son existence.

A.-J. FESTUGIÈRE, O. P. *Un théoricien de la vie morale et contemplative au V^e siècle de notre ère.*

Les *Vers d'Or* attribués à Pythagore et le *Commentaire* de Hiéroclès.

ANDRÉ GEORGE. *La thèse de M. A. Diès sur le « Sophiste ».*

Le *Sophiste* marque-t-il vraiment une orientation nouvelle dans la pensée de Platon?

Questions à M. Bergson

Les questions que nous allons poser ne prétendent pas à une réponse. Si l'auteur du grand livre précédemment analysé par nous (1) devait répondre à toutes les admirations et à toutes les critiques, il lui faudrait une seconde vie. Nos questions sont de celles qu'on adresse, au dedans de soi, à l'écrivain qui dans le secret, lui aussi, vous sollicite. On vise ainsi une image, et il se peut qu'elle soit déformée.

On sait assez que notre métaphysique n'est pas celle de M. Bergson. Il s'ensuit, tout du long de son ouvrage, une série de désaccords qu'on ne pourrait régler ainsi en quelques pages. Nous nous proposons plus modestement de signaler certains points où une particulière ambiguïté prête aux questions qu'évoque notre titre.

Le premier de nos doutes concerne l'obligation morale et ses conséquences. D'abord l'obligation. Nous nous sommes réjouis de voir écarter une fois de plus, au nom d'une saine anthropologie, l'obligation inconditionnée de Kant, création d'un mysticisme abstrait sans base ontologique. La morale doit se fonder sur l'être, et sous prétexte de n'en pas faire une « physiologie », on ne doit pas la couper de communication avec la vie, lui enlever toute signification et toute utilité pour la vie, dont elle est la loi même.

Ce n'est pas une raison pour prôner, avec Berthelot et tant de scientistes, une morale « scientifique » au sens actuel de ce mot. M. Bergson fait voir, après Henri Poin-

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 mai 1932.

caré, qu'il n'y a pas de morale *scientifique*, pour la raison que la science formule ses lois « à l'indicatif », la morale « à l'impératif », et qu'il n'y a point de passage de l'un à l'autre. On peut dire, au nom de la science, que tel moyen est nécessaire pour telle fin ; on ne peut imposer la fin, et c'est ce que fait la morale.

Entre ces deux conceptions, M. Bergson situe et écarte aussi à bon droit la prétendue morale du Bien des purs rationalistes. La raison, comme la science, n'a le moyen de nous fournir à elle seule que des obligations conditionnelles. Faites ceci, si vous voulez obtenir cela. Mais il faut que la fin soit donnée. Par qui le sera-t-elle? Quant à invoquer l'idée abstraite du Bien, ou c'est ne rien dire, ou c'est poser une étiquette favorable à des façons d'agir utiles à la vie. Cela se peut après coup ; mais c'est de ces utilités qu'il faudrait partir, et alors l'idée du Bien, telle qu'on l'entend, deviendrait inutile ; elle viendrait trop tard pour définir l'action et mesurer sa valeur. Ainsi Aristote disait ironiquement à Platon que son idée du *Bien en soi* ne servait de rien pour forger ou pour faire de la toile. Pas davantage pour sauvegarder ou promouvoir la vie, ce qui est tout l'objet d'une règle de conduite.

Tout cela est excellent. Mais la suite nous paraît quelque peu moins claire. Nous savons que notre philosophe dissocie, en quelque sorte, l'obligation, l'interprétant, à la base, comme une *pression* de la société sur l'individu, au sommet comme un *attrait*, comme une *aspiration* qui soulève l'individu moral et l'unit au principe des choses. Ce qu'on ne voit pas bien, c'est comment se loge et où se loge, en cette dualité, l'obligation proprement dite.

Une *pression* passivement reçue n'est pas une obligation. On nous dit que cette pression est soumise à l'acceptation de la raison dans chaque cas ; mais dans son tout, étant la nature sociale même, nature immanente à l'indi-

vidu, il y a nécessité qu'elle soit reçue. On n'échappe pas à ce qu'on est. Ainsi, sous chaque obligation particulière qui se propose à la liberté, transparaît *le tout de l'obligation* qui l'enchaîne sous forme d'une habitude de nature, d'un instinct, et c'est son poids qui se traduit en hésitation, en inquiétude de conscience, quand nous serions tentés de nous dévoyer.

Il est bien certain que toute obligation morale suppose une inclination de nature, un dynamisme intérieur orienté vers les fins humaines et que l'activité morale dépensera. Mais nous sommes gênés de voir appeler obligation la nécessité même ou la quasi-nécessité de cette inclination, comme si le libre ne commençait pas là où finit le nécessaire, et comme si l'acte d'une volonté fonctionnant automatiquement, comme nature, n'était pas à l'opposé d'un vouloir moral.

On ne démêle pas bien, dans les explications de M. Bergson, si c'est la *pression*, comme telle, qui est l'obligation, ou si c'est la pression considérée comme un fait de nature notifié à la raison et proposé à son acceptation libre. En d'autres termes, l'obligation agit-elle à la manière d'une *force*, comme on semble le dire à plusieurs reprises, ou bien à la manière d'un *droit*? Dans le premier cas, nous serions encore en biologie ou en psychologie, non en morale. S'il est certain que la nature nous oblige, ce ne peut pas être par son poids, c'est par sa valeur, que reconnaît la conscience. L'obligation suppose un jugement. C'est par ce jugement que la nature espère obtenir de nous ce qu'elle a renoncé à obtenir, comme partout ailleurs, de la nécessité naturelle. Il faudrait donc fonder la valeur de la société et de ses préceptes aux yeux de la raison. Et c'est à dire qu'il faudrait — tout au moins théoriquement et, pour la pratique, implicitement — mettre à la base de la morale une métaphysique, dont le rôle

serait non de suppléer nos instincts, non de « construire l'obligation » en son fondement psychologique, mais de justifier cette obligation, de la sanctionner, afin de l'élever au plan de la raison, qui est la caractéristique de l'être moral.

Là, je crois bien qu'un désaccord se manifesterait, non irréductible à mon sens, mais profond, entre l'illustre auteur et nous-mêmes. M. Bergson ne reconnaît pas les essences ; il ne peut les ranger en échelle de valeurs ; il ne peut nous parler d'une essence première affermissant toutes les autres ; il ne peut définir la béatitude, vers laquelle chacun tend comme vers un achèvement de soi, et qui est donc la fin dont toute activité individuelle et sociale est le moyen, dont une activité *morale,* ou vertueuse, est le *bon* moyen, le moyen nécessaire. A défaut de ces notions, on se trouve muré dans l'empirique, dans le relatif, et l'on est amené à dire — dans un sens très élevé il est vrai — que toute morale « est d'essence biologique » ; c'est-à-dire que le fait de la Vie la fonde et la justifie par lui-même, et que l'intelligence, simple manifestation de la Vie, ne saurait en être juge.

On ne peut sortir de là en complétant la *pression* par l'*aspiration* et la morale sociologique par une morale mystique. Nous avons dit le très grand prix de cette distinction ; mais au point de vue de notre problème, elle vient trop tard. On n'avait pas le droit, semble-t-il, de parler jusque-là d'obligation véritable. Et puis, *aspiration*, est-ce bien encore obligation ? Échappant cette fois à une pression d'ordre biologique, ne sommes-nous pas en face d'un simple *optatif,* dont l'attrait sera subi peut-être avec enthousiasme et pourra ainsi dépasser de beaucoup le devoir, mais sans le contenir à proprement parler, parce qu'il est d'un autre ordre ?

Le mystique qui fait tout par amour et ne songe plus

au « devoir » est à un niveau de moralité à faire pâlir les plus belles maximes. Le devoir n'est que le serviteur de l'amour. Mais encore faut-il que l'amour auquel on obéit apparaisse en cela comme une obligation de la nature raisonnable en même temps que comme un attrait de la nature aimante. Autrement, on est toujours dans l'instinct. Instinct supérieur, cette fois, au-dessus de l'obligation, mais qui n'est pas elle.

Bref, il nous paraît que la notion précise d'obligation n'est pas obtenue. Ce qu'on dit d'abord la précède; ce qu'on dit ensuite la dépasse. La morale *statique* est une pré-morale : nous sommes heureux qu'on y ait insisté; mais en passant à la seconde, on saute à ce que nous appelons dans la langue chrétienne les *dons* du Saint-Esprit, qui procèdent par attrait, par *goût*, par « émotion » au sens bergsonien. Nous demandons où sont les *vertus* proprement morales, où est l'obéissance à une règle fondée sur un instinct de nature sans doute et apte à se prolonger en de plus hautes aspirations, mais qui en elle-même est un fait de raison sanctionnant une nature des choses, cela non pas seulement en chaque cas et quant à la matière du précepte, mais quant à la forme du devoir et à toutes ses applications.

On devine — et plus d'un critique l'a déjà senti (1), — que c'est le problème de la connaissance, qui est là sous-jacent, et qu'il s'agit de l'option proposée par Faust dans son commentaire du Prologue johannique : *Au commencement était le Verbe. — Au commencement était l'Action.* M. Bergson est anti-intellectualiste : il a raison contre les rationalistes purs; mais la réaction se fait voir excessive. « Renoncer à la métaphysique du *Logos* », observe M. Brunschvicg, voilà ce qui nous est demandé par la doc-

(1) Cf. Léon Brunschvicg, dans un remarquable article des *Nouvelles littéraires*, 2 avril 1932.

trine bergsonienne. Celle-ci ne connaît d'intelligence que celle qu'on pourrait appeler, en usant de son propre vocabulaire, l'intelligence *statique*, esclave des concepts. Hors de là, il n'y a que du sur-intellectuel et de l'infra-intellectuel, à savoir le sentiment intuitif prolongé ou non en intuition mystique, et l'instinct. Mais pourquoi l'intelligence, placée au sommet, ne serait-elle pas immanente à l'un et à l'autre, au lieu de se tenir, si humblement, au point où le premier descend et où l'autre monte? Rien n'oblige à intégrer l'intelligence dans l'évolution. Elle s'y manifeste; mais la manifestation et la chose, la manifestation et la cause ne se confondent point.

Serait-ce en raison de cette divergence essentielle que, dans ce grand livre moral, l'idée de *responsabilité* est si faiblement marquée, l'idée de *péché* à peine indiquée, l'idée de *pénitence* en apparence ignorée, l'idée de mérite et de sanction totalement absentes? Dans de très belles pages sur le problème du mal, on s'étend sur le mal physique ou psychologique, on oublie le mal moral. La place de tout cela n'est occupée par rien qui l'écarte; on pourrait aisément l'y loger; mais on ne l'y voit point, et je me demande si cela ne tient pas à ce qu'on a distendu le lien qui rattache la personnalité morale à la Cause première.

Pour nous, l'intelligence, participation *immédiate* du Dieu intelligent, de l'Intelligence mère des choses, recrée pour soi l'univers dans la lumière de l'esprit et y imprime sa marque en des œuvres. Encore, les œuvres, le *faire*, n'est-ce là qu'un rôle dérivé; le premier rôle de la personnalité morale est d'*agir* au dedans et, en agissant, de *se faire*, cela avec le premier Agissant, en conformité avec ses intentions d'amour touchant nos destinées, non à contre-voie, au hasard de tout perdre. Là est le drame divin ou satanique de la vie, là l'immense responsabilité

qui pèse sur l'homme fragile, et qui a motivé la Croix.

On ne peut avoir le sentiment de ces choses, semble-t-il, qu'en voyant l'esprit créé procéder de l'Esprit créateur par une dérivation directe, qu'en confessant la divinité originelle de l'homme, si je puis ainsi parler. M. Bergson atténue ce sentiment en nous tirant de son *Élan vital* par une sorte de canalisation qui « dépose » l'intelligence sur une ligne de l'évolution et l'instinct sur l'autre. Il dilue ainsi l'autonomie de l'humanité au sein de la nature générale, et à plus forte raison l'autonomie individuelle de chaque homme.

Chez M. Bergson, il n'y a pas, au sens où nous le prenons, d'*âme* et de *corps*; il y a un épanouissement matériel d'une activité psychique préexistante et quasi commune. L'individualité existe, mais floue; or individualité et responsabilité sont deux notions solidaires. C'est parce que l'esprit s'introduit dans la chair « comme par la porte » — la porte du ciel — que chaque esprit pensant, de ce fait agent moral, se sent posé dans l'être universel et dans la société comme créateur responsable (1). M. Bergson aussi dit que Dieu veut faire des créateurs; c'est le dernier mot, magnifique, de son livre. Mais chez lui ce vœu se rattache à un progrès quasi accidentel et aléatoire de la vie; il manque à la base.

* * *

Notre seconde question est d'ordre religieux, et elle se ramifie en plusieurs qui se conditionnent l'une l'autre.

Tout d'abord, pourquoi donner à la religion instinctive, au départ, je veux dire avant toute intervention *héroïque* ou surhumaine, des fondements exclusivement biologiques et sociaux? Cela ne semble-t-il pas une conception trop

(1) Il est à noter que cela ne change rien à l'ordre phénoménal tel que le décrit l'Evolution créatrice.

étroite, et même peu cohérente, s'il est vrai que le héros mystique, dès qu'il se lève, trouve à qui parler, et s'il est vrai que nous ne chercherions pas dans la direction qu'on nous montre, dirait Pascal, si nous n'avions déjà trouvé?

Nul homme n'est uniquement une fourmi intelligente ou une abeille douée de discernement. Tout homme est *esprit*. Tout homme, comme tel, a des aspirations et des perceptions obscures qui contiennent en germe tout ce qu'on nous montrera épanoui dans la religion « dynamique » la plus élevée. Il fallait donc, ce semble, tenir compte de ce fait dès l'abord, et, tout en réservant aux héros leur grand rôle, inclure dans l'analyse du fait religieux, à sa base même, une mysticité initiale inséparable de sa définition.

L'homme est un « animal religieux » non pas seulement parce qu'il est social, et qu'une société d'êtres raisonnables a besoin — pour elle-même — d'instincts dits religieux qui la favorisent ; l'homme est un animal religieux parce que son intelligence est ouverte par définition à tout le réel, et que dans le réel il y a les causes premières, les voisinages ou enveloppements surhumains, et les fins dernières. L'instinct de *fabulation*, tout en jouant le rôle social que lui attribue M. Bergson, en doit jouer certainement un autre : donner au sens de l'absolu qui est en nous une satisfaction provisoire, absurde et atroce parfois, mais par déviation, comme le dit de son côté notre auteur.

Ensuite, relevant les interventions qui feront passer la religion du *statique* au *dynamique*, du social biologiquement compris au mystique, M. Bergson déclare laisser de côté, comme philosophe, « la révélation qui a une date ». Nous y consentons, en observant toutefois qu'à notre avis cela ne s'impose point. La philosophie neutre, cela ressemble un peu à l'école neutre ; c'est un compromis qu'on peut accepter ; ce n'est pas un idéal. « S'en tenir à l'expé-

rience et au raisonnement » est bien la loi de la philosophie ; mais si à une certaine « date » un fait d'expérience se produit que le raisonnement reconnaisse transcendant à toutes ses circonstances, irréductible aux faits de même nature apparente et exigeant donc une spéciale interprétation, pourquoi la philosophie se récuserait-elle ?

Cette observation prend une importance capitale quand il s'agit du Christ et qu'on met au contact les faits le concernant, son caractère et ses déclarations si précises. M. Bergson ne nie pas la divinité du Christ ; il inviterait plutôt à l'admettre, puisqu'il représente le Christ comme le sommet spirituel à qui tout aboutit en arrière, de qui tout part dans la suite des âges mystiques. Cette place unique amène à se demander s'il n'y aurait pas là un fait unique aussi, un contact tout spécial, en ce point, de l'humanité avec son Principe. Cela s'impose au point de vue du degré ; cela peut se présumer au point de vue transcendance. Mais M. Bergson ne va pas jusque-là, et à plus forte raison ne va-t-il pas plus loin. Il ne croit pas pouvoir imiter Émile Boutroux qui, dans son dernier discours académique, on s'en souvient, fit de la divinité de Jésus l'objet d'une déclaration très formelle.

« Du point de vue où nous nous plaçons, lisons-nous (p. 256), et d'où apparaît la divinité de tous les hommes, il importe peu que le Christ s'appelle ou ne s'appelle pas un homme. » Sans doute. Parlant du mystique comme tel, on peut l'appeler un dieu au sens du psaume : « *Ego dixi* : *dii estis* », et le Christ peut se confondre à cet égard avec ceux que lui-même nomme ses « frères ». Mais la plénitude du don que l'auteur lui reconnaît, le fait que lui seul possède « complètement » ce que tous les autres ont à titre d'*imitation* et de *continuation*, en avant ou en arrière, cela ne pose-t-il pas, comme tout ce qui est unique, comme tout ce qui a un caractère de source, un problème

spécial? Le maximum, en fait de proximité d'une âme avec Dieu, n'évoque-t-il pas l'idée d'une coïncidence? L'union *in persona*, la « *grâce d'union* » serait ainsi envisagée, et le philosophe n'aurait rien dit, semble-t-il, qui impliquât un défaut de méthode.

Poussant au delà, je demanderais volontiers à M. Bergson comment il comprend, après le Christ, la communication de son influence parmi les hommes. Il y a là de l'ambiguïté. Un esprit pénétrant, M. Brunschvicg, comprend qu' « après les Évangiles, les communautés *statiques*, fermées sur soi, ne sont plus que des archaïsmes respectables, des survivances, comme auparavant les élans mystiques de la Grèce et de l'Inde n'étaient que des préparations, des initiations anticipées (1) ». Ce parallélisme, qui fait de l'Église un paganisme nouveau *parfumé* d'Évangile, est-il dans la pensée de M. Bergson? on voudrait croire que non. L'Église n'est pas une « société fermée ». On peut appeler de ce nom, conformément à la doctrine bergsonienne, une confession *particulière*, n'ayant de lien proprement social que temporel, et ne sachant pas se dégager des contingences ethniques ou politiques. Mais une société « parfaite », universelle et autonome comme l'Église catholique, en pleine continuité avec le Christ, n'a plus rien de « fermé »; elle est ouverte à tous les progrès de l'esprit, car en elle l'Esprit travaille, celui qu'elle a hérité du Christ, et qui n'a pas de raison pour tenir exclusivement aux *personnes*. L'Église est le Christ socialisé, la grâce individuelle du Christ devenue grâce sociale. Dès lors, on doit maintenir pour elle la place prééminente qu'on accorde au Christ dans la religion du monde; elle est transcendante de sa transcendance, unique de son unicité, divine parce que lui-même, en lui-même, est divin.

(1) Léon Brunschvicg, *loc. cit.*

Au surplus, cette question particulière fait corps avec une autre qui souffre aussi, dans l'œuvre que nous analysons, d'une certaine ambiguïté. Il s'agit des croyances qui accompagnent toujours la mysticité, soit qu'elles la précèdent et trouvent en cet amour leur ardeur, soit qu'elles en offrent, après coup, une traduction pour l'intelligence.

Je n'ai pas besoin de dire que cette dernière hypothèse, le dogme *traduction*, est de beaucoup celle que M. Bergson préfère. C'est celle qu'il adopte pour le départ, n'admettant que pour la suite des faits religieux l'interférence éventuelle des deux modes. Dès lors, la question se pose de savoir si l'auteur ne retrouve pas pour son compte la théorie moderniste, d'après laquelle la religion est essentiellement un sentiment. Sentiment apte, sans doute, à se traduire en doctrines, mais pour ainsi dire *ad libitum*, suivant les temps, les lieux et les personnes. Rien de fixe, aucun dogme intangible et permanent, dans un monde où tout change, excepté les cœurs.

Nous considérons comme certain que la plupart des lecteurs comprendront ainsi M. Bergson. La lettre y invite pour ainsi dire d'elle-même. Toutefois, ce sera peut-être se presser un peu trop. L' « émotion » mystique analysée ici est bien une émotion ; mais c'est une émotion *supra-intellectuelle*, comprenant en soi, virtuellement, une intellectualité qui peut parfaitement être déterminée et authentique. La preuve, c'est qu'une émotion de ce genre est pour M. Bergson à la base de la philosophie même, ce qui sans doute n'empêche pas cette philosophie d'être vraie (1). Il fait entrer dans ce cadre — et c'est ce que Pascal entendait par *le cœur* — « toute connaissance immédiate et intuitive ». Cette connaissance se prolon-

(1) Cf. Henri Bergson, *La Philosophie*, p. 7.

geant en concepts définis, en doctrine cohérente, ne quittera pas de ce fait le terrain du vrai, par suite du permanent et de l'immuable, tout au moins quant à sa substance.

Dans le présent ouvrage (p. 290) l'auteur parle lui-même d'une « fabulation véridique », c'est-à-dire sans doute offrant une traduction authentique, et par là seule valable, de l'émotion supra-intellectuelle qui l'a suscitée. Or, cela irait de soi, si l'on reconnaissait au départ de la mysticité « vraie », qui est, nous dit-on, la mysticité chrétienne, un don unique comprenant, du fait même de l'union d'amour du Christ avec son Père, une coulée de vérité et une exigence de culte à épanouir et à socialiser dans l'Église. Ce serait la vie religieuse complète communiquée en une fois, quant à ses éléments essentiels, grâce à une initiative humano-divine. Et cela se concilierait à merveille, ce me semble, avec le système, et ne ferait que le consolider en le précisant.

Que si j'allais trop loin au jugement de l'auteur, je croirais du moins pouvoir dire avec certitude que le *modernisme* alors avéré de ses conceptions ne fait toujours pas corps avec la doctrine même ; c'en serait une conséquence personnellement déduite, mais qui ne s'imposerait pas. Il demeurerait loisible à chacun de rétrograder et de continuer autrement, en dépit de l'auteur, ses thèses essentielles.

*
* *

Venons à une troisième question, ou série de questions, touchant la connaissance de Dieu et le caractère démontrable ou non de son existence.

M. Bergson a entrepris de nous mener à Dieu par les voies mystiques, et sans promettre une démonstration au sens strict, il pense trouver dans le mysticisme, si le mysticisme est bien ce que ses analyses ont reconnu, « le

moyen d'aborder en quelque sorte expérimentalement le problème de l'existence et de la nature de Dieu ». Jusqu'ici, c'est parfait. Sous certaines conditions, on peut atteindre Dieu par ce biais, et les exemples ne manquent pas de l'efficacité de cette recherche. Là où notre résistance naît, c'est quand on ajoute : « Nous ne voyons pas d'ailleurs comment la philosophie l'aborderait autrement. »

« D'une manière générale, nous dit-on, nous estimons qu'un objet qui existe est un objet qui est perçu ou qui pourrait l'être. » Sans doute. On doit même dire que plus l'objet considéré a d'existence, est riche d'être et de virtualités, plus il est perceptible. Mais il faut ajouter : *en lui-même* ; car le fait de la perception ne dépend pas que du perceptible, il dépend aussi de celui qui perçoit, et Aristote est fondé à dire qu'en face de certaines choses, précisément les plus perceptibles, nous sommes comme l'oiseau de nuit en face du soleil.

Pourquoi donc ne prouverait-on pas Dieu sans pouvoir l'atteindre? M. Bergson voit « dans une prétention de ce genre et dans les raisonnements qu'on y joint une illusion fondamentale ». Cette illusion ne serait-elle pas l'illusion métaphysique elle-même? M. Bergson rejette la métaphysique rationnelle en faveur d'une métaphysique empirique de valeur inestimable en soi, et dont les conclusions, quand elles recoupent celles de nos penseurs, leur apportent une confirmation bien précieuse. Nous en avons dit assez notre joie. Mais l'exclusion qu'on inclut dans cette méthode si légitime et féconde en elle-même, et les raisonnements qu'on y joint, nous paraissent, à nous aussi, une illusion fondamentale.

Ne parlons que des raisonnements. L'auteur cherche à saper ceux des philosophes classiques par des analyses profondes, comme toujours, mais qui n'atteignent, nous

semble-t-il, toutes profondes qu'elles soient dans leur déploiement, qu'à la surface des choses. Sa première remarque rappelle le cri de Pascal : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, non des philosophes et des savants ! » Il y aurait opposition entre le Dieu que les hommes cherchent et celui que trouvent les philosophes, tellement que « si par miracle... Dieu ainsi défini descendait dans le champ de l'expérience, personne ne le reconnaîtrait ». Je pense que si le Dieu de la philosophie chrétienne, frère évolué de celui d'Aristote, devenait objet de l'expérience, on reconnaîtrait tout ensemble et lui et l'infirmité de nos expériences terrestres.

Ce n'est pas à M. Bergson qu'il faut apprendre que des vues diverses sur un objet, sans se contredire, en se complétant au contraire, peuvent être avec cela plus ou moins adaptées à la vie. C'est ce que Pascal a voulu dire. Le « Dieu des philosophes » ne répond, de soi, qu'à une noble curiosité ; il achève la formule du monde. Mais pour bien des raisons, dont la principale est la solidarité de toutes les vérités humaines dans le divin, il est important que la formule du monde soit achevée. Au demeurant, d'autres vues sur Dieu, et surtout celle du *Père céleste*, révélation de l'Évangile, sont d'un autre poids pour la vie humaine. Il n'y a là nulle contradiction. Un Thomas d'Aquin n'éprouve point de gêne à penser en chrétien le Dieu d'Aristote, après qu'il l'a achevé sans nul abandon des principes qui ont permis de l'obtenir. Seulement, il interprète ces principes tout autrement que ne fait M. Bergson. C'est là que j'ose affirmer le caractère superficiel des critiques émises.

On s'en prend à la théorie des Idées qui, en effet, est fondamentale : avec notre philosophe, on ne risque pas de traîner dans les pourtours stériles des questions. Laissons Platon, dont l'interprétation n'est bien sûre, je crois,

chez aucun critique. Prenons le système là où il est fixé, chez saint Augustin, saint Thomas ou saint Bonaventure par exemple. Je suis certain que ces penseurs ne verraient qu'un croquis illusoire et déformateur dans le schéma qu'on nous présente. Là où ils pensent *Idée*, on lit *concept*. Et le concept peut bien être le cadre à notre taille, le contenant à la forme de notre crâne, le succédané provisoire et « pratique », dirait M. Bergson, de l'Idée, il n'en est pas l'authentique substance.

L'Idée, si on la prend dans l'intention et dans l'intuition profonde de ses inventeurs, au lieu de s'arrêter aux apparences du « discours », est aussi nécessaire au système bergsonien qu'aux systèmes classiques. C'est une exigence du réel autant que de la pensée. Après qu'on l'a définie une « découpure sociale du réel », une « vue » résultant d'un emploi cinématographique de l'intelligence et réifiée sous le nom de *qualité*, d'*essence* ou de *fin* : il reste que tout cela est fondé, sous peine que ni la réalité ni la connaissance ne soient possibles.

Découpure, dit-on : mais ce qu'on découpe pouvait sans doute être découpé ; il en avait l'étoffe ; il contenait virtuellement, sinon déterminément, ce qu'on en tire, sans quoi on ne l'en tirerait pas, ou le jeu serait entièrement arbitraire, et alors comment ce jeu nous réussirait-il? Le *distinct* ne doit pas être confondu ici avec le réel. Or c'est à la virtualité originelle visée par le concept, ou si l'on veut visée à travers le concept, que répond avant tout l'Idée. La découpure, c'est le concept lui-même, et la relation entre les deux est variable ; elle dépend de l'expérience savante, et nous concéderions volontiers qu'elle prête à revision, en un âge dominé par les notions de devenir et d'évolution.

Qu'on se reporte aux origines de la réflexion en cette matière. Il est de fait que la nature semble répéter tou-

jours les mêmes types, remplir périodiquement les mêmes cadres, que ce soit au point de vue des *substances*, des *qualités*, des *tendances* ou des *fins*. Le moyen de ne pas croire, si l'expérience n'avertit point, à une préexistence de ces types, de ces cadres, sous une forme ou sous une autre d'ailleurs, en dehors, ou tout au moins indépendamment du temps qui les réalise? Pour Platon, ces types sont *en soi*; pour Aristote, ils sont immanents, mais intemporels en eux-mêmes, selon que le « temps » se réfère à la mesure des phénomènes matériels. Pour tous deux, la source en est dans le Principe des choses, Père des Idées, Pensée de la Pensée, Essence première.

Que, maintenant, l'expérience nous mette en présence non plus de types arrêtés et sans cesse reproduits, mais d'une coulée où les formes ne sont que des *moments* ou des *paliers* en apparence seulement uniformes, que faudra-t-il décider? De se retourner vers une autre métaphysique? Nullement, mais d'assouplir l'ancienne, qui s'y prête par l'étoffe de ses conceptions, sinon par leur coupe. On considérera les types non plus comme arrêtés, mais comme virtuels, arrêtés seulement à titre de « vues », pour la connaissance courante, pour les mesures quantitatives de la science et pour la pratique. On n'en sera pas moins fondé à distinguer entre matière et Idée, sujet de réalisation et forme de réalisation. Si l'on rejette plus ou moins *les* formes, il y aura toujours *la* forme, c'est-à-dire l'intelligibilité immanente, l'esprit partout à l'œuvre. Et cela pourra être vrai, dût-on rejeter, comme M. Bergson, le « sujet » de réalisation dont je parle au titre de réalité *statique*, de *chose*.

Je vais loin; mais je veux montrer qu'il y a lieu de se comprendre, avant de s'opposer. M. Bergson estime que notre notion de *chose* nous impose de croire qu' « il y a plus dans l'immobile que dans le mouvant » et « dans l'é-

ternité que dans le temps ». Mais qu'il prenne garde, ici, à une équivoque. Ce qu'il y a dans la première de ces deux formules, c'est qu'il y a plus dans l'acquis que dans son acquisition, *de quelque manière qu'on définisse l'aquis et ce qui le précède*, et quand ce serait en termes de mobilité pure. Or M. Bergson peut-il échapper à une telle nécessité? Dans son *Élan vital*, qui « s'enfle en avançant », dans son *évolution créatrice*, n'y a-t-il pas plus, la chose une fois évoluée, que dans la marche vers sa conquête?

La philosophie antique, nous dit-on, « passe par voie de diminution et d'atténuation de l'immobile au devenir » : prenons-le dans le même sens, et c'est une nécessité de toute pensée, y compris la pensée bergsonienne. Celle-ci ne passe-t-elle point par voie de diminution et d'atténuation de Dieu, activité parfaite, immuable en tant que tel, à l'effort de création croissante qui dérive de lui, et, là même, de l'élan vital en sa plénitude à l'effort de dégagement qu'il tente et ne réussit que partiellement à travers la matière?

La seconde formule, relative à l'éternité et au temps, dépend de la première et recèle donc la même équivoque. J'ose dire qu'à cet égard M. Bergson blasphème, tout en la trouvant « magnifique », la formule de Platon si justement célèbre : « Dieu, ne pouvant faire le monde éternel, lui a donné le temps, image mobile de l'être. » Cela voudrait dire : Dieu, ne pouvant faire le monde figé, l'a fait eau courante. Mais qu'on traduise, comme nous : Dieu n'ayant pu faire du monde une plénitude en a fait une recherche, et M. Bergson lui-même sera bien obligé de l'adopter.

Tout cela n'est que pour dire que si l'on approfondissait, avec l'anxieux souci de pénétrer les maîtres, au lieu de les combattre, on s'avancerait vers une conciliation qui serait pour tous féconde, et à l'égard d'un problème

aussi essentiel que le problème de Dieu, on verrait qu'il n'y a pas de dissidence sérieusement fondée, que pour tous les penseurs l'exigence de l'Être premier est la même.

En ce qui concerne les *formes*, ou *Idées* qui constituent évidemment le fond du débat, je voudrais encore dire ceci.

Sur le terrain positif (je souligne cette restriction nécessaire), j'admets volontiers que la thèse de l'Évolution créatrice est le vrai. Mieux que toute autre, elle semble rendre compte des faits. Je m'en expliquerai prochainement ici même. Or, cela ne m'empêche nullement d'être thomiste; cela ne gêne nullement mon hylémorphisme. Que les espèces ne forment plus *nombre* au moyen de différences métaphysiquement tranchées, comme on le crut jadis, tranchées, dis-je, une fois pour toutes, indivisiblement, et par la nature même; qu'au contraire, dans un monde orienté, et orienté vers l'esprit, l'imprévisible ait sa part, et qu'il s'intercale entre les *nombres* appelés espèces des fractions de dénominateur indéterminable, ou pour mieux dire une continuité ontologique où les fractions (qui sont aussi des nombres) ne représentent que des *moments* d'ordre phénoménal, des « vues » empiriques, qu'est-ce que tout cela me fait? C'est extrêmement important pour la science; pour la métaphysique, ce n'est rien. Cela n'exige qu'un remaniement tout conceptuel, tout verbal, sans retentissement dans les profondeurs.

Quand Aristote écrit que la nature est pleine d'âme, au singulier, πλήρης ψυχῆς, il n'est pas loin des vues bergsoniennes. De son côté, M. Bergson, parlant de l'élan vital comme d'un « créateur de forme », ne fait-il point leur part aux vues d'Aristote? En tout cas, les divergences, ici, ne touchent à rien de ce qui concerne notre problème. Les virtualités du réel sont toujours les mêmes; le temps les manifeste et nous les pensons. Après cela, nous songeons à en trouver la source, qui sera extra-temporelle au sens expli-

qué, immanente dans le créé et transcendante en Dieu.

Aussi, le Dieu ainsi obtenu ne sera-t-il pas, comme le croit M. Bergson, un comprimé de concepts, quelque chose comme l'Axiome éternel de Taine, dont il ne faut d'ailleurs médire qu'avec discrétion. L'Axiome éternel synthétise des lois ; notre Être premier synthétiserait des concepts. Mais au vrai, ce qu'il synthétise, c'est la *vérité objective*, c'est-à-dire l'être, être qui est en lui, à cause de sa perfection, conscient de lui-même, et s'épanouit ainsi, à l'analyse, en sujet et objet, sans qu'il y ait lieu de mettre l'accent, comme le veut notre critique, sur le νοήσεος plutôt que sur le νόησις, dans la formule célèbre.

Tel est, en tout cas, sans discuter sur Aristote, le Dieu de la philosophie chrétienne. Or le Dieu bergsonien veut-il être si différent ? Activité parfaite, il fait surgir, par amour, des jets de vie aux virtualités indéfinies sans doute, mais réelles, et virtuellement, aussi, intelligibles. La différence est ici entre le virtuel et l'actuel, entre un monde à formes distinctes et un monde à formes indéfinies au départ et imprévisibles. En Dieu, cette différence s'évanouit, et elle est accidentelle à la théorie des idées, qui subsiste en son fond de part et d'autre.

Je voudrais de bon cœur demander à M. Bergson s'il ne croit pas possible un rapprochement de ce genre. Je ne puis ici que courir dans l'exposé de ses conditions, mais j'y reviendrais volontiers, si cela se montrait utile.

Je constate qu'entre ce philosophe, dont la pensée est si riche, et ses contradicteurs en possession d'une philosophie éprouvée, les reproches se croisent avec quelque excès peut-être. Nous ne serons jamais, nous thomistes, des bergsoniens ; nos points de départ, déjà, s'y opposent ; mais des métaphysiques diverses peuvent converger sur leurs points vitaux, et le problème de Dieu est vital pour toute pensée haute.

Je souhaiterais maintenant relever un quiproquo qui revient sans cesse dans la critique bergsonienne, après avoir fourni l'occasion d'un passage célèbre, au cours de l'*Évolution créatrice*. M. Bergson croit que notre preuve de Dieu dépend de l'idée de néant et de sa valeur objective; que nous faisons dériver le monde de Dieu « en passant par le néant ». Cela sans doute parce que nous parlons de création *ex nihilo*, traitant ainsi, en apparence, le néant comme une matière, ou tout au moins comme un point de départ. Ou bien encore, puisque nous nous demandons pourquoi le monde est, pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien, nous sous-entendons, « consciemment ou inconsciemment », dit M. Bergson, que le néant jouit d'une espèce de droit que la Divinité devra vaincre. Le néant aurait le primat, et l'esprit exigerait une raison de sa défaite, l'apport d'un plein pour occuper ce vide primordial.

Je puis assurer M. Bergson que si de telles images traînent en effet dans les imaginations et si elles laissent leurs traces dans le discours des penseurs; si même, je vais jusqu'au bout, beaucoup en font état dans leurs raisonnements, comme ici même je l'ai récemment rappelé (1), jamais, dans l'esprit de nos maîtres, ces illusions n'ont joué le moindre rôle à l'égard de la preuve de Dieu. Nous ne faisons pas du néant une matière ou un point de départ, un contenant pour recevoir l'être, un abîme au-dessus duquel le monde serait suspendu par le divin pouvoir, et pas davantage nous ne lui accordons une primauté en quelque sorte juridique, attribuant à Dieu l'autorité de lever ce décret de mort.

Commençons par ce dernier point. La preuve est facile.

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 mars 1932.

Si nos docteurs considéraient le néant comme de droit avant toute intervention, comment pourraient-ils s'arrêter à Dieu dans la régression causale qui remonte aux sources de l'être? Le droit du néant une fois établi comme un droit premier, rien ne pourrait le vaincre; il dominerait toujours son vainqueur. Après avoir dit : Dieu a créé le monde, il faudrait répondre à la naïve question de Le Dantec : « Et qui a créé Dieu? » C'est parce que l'être est de droit et que le néant n'est même pas pensable, comme l'a brillamment prouvé M. Bergson, c'est pour cela qu'on cherche jusqu'à ce qu'on la trouve la réalité qui exprime ce droit, et que lorsqu'on l'a trouvée, on s'arrête. Le droit de l'être ne peut pas se réduire à un concept, qui le reflète une fois acquis, mais ne saurait le fonder. Il ne peut pas se fonder sur une réalité imparfaite, qui ne le fournirait que sous un certain rapport, non absolument. Il faut l'être plein, pour poser, *objectivement*, le plein droit de l'être. De même qu'on a pu dire : tout ce qui doit finir n'est rien, étant déjà virtuellement fini, et pour cela exige une permanence; ainsi on peut dire : tout ce qui est limité n'est rien, incluant comme un infini de négation en soi, et pour cela exige une plénitude. Dieu, qui est cette plénitude, comprendra tout virtuellement et éminemment, comme l'élan vital bergsonien comprend toutes les virtualités que le temps manifeste. Il sera *durée*, lui aussi, mais non durée imparfaite. Il sera vie, « continuité de jaillissement », et si en un autre sens on dit qu'il ne dure pas, c'est parce qu'il doit réaliser éminemment ce que dit M. Bergson de toute conscience, savoir qu'elle est une unité, en dépit de sa multiplicité virtuelle et de son déploiement. Dieu est tellement un, qu'il n'y a plus pour lui de déploiement comme dans l'expérience; mais on peut lui prêter un déploiement et une durée, à condition d'entendre cette durée comme telle-

ment en possession d'elle-même qu'elle se ramène à la parfaite unité. C'est ce qu'a voulu exprimer Boèce dans sa définition célèbre de l'éternité divine : *Interminabilis vitae tota simul et perfecta possessio*. Une vie sans terme, équivalant, virtuellement, à un déploiement « interminable », mais réellement posée et *possédée* dans l'unité, « toute ensemble » : telle est la durée créatrice. Il y a là, si je ne m'abuse, de quoi contenter M. Bergson. En tout cas, il peut constater que le néant n'a rien à y revendiquer ; on l'écarte au contraire *absolument*, je veux dire en ce qu'il a d'absolu. Mais c'est ici, précisément, que gît l'équivoque.

En repoussant le néant comme une pseudo-idée, nous pensons au néant qui est néant, et qui n'est que néant, c'est-à-dire au néant absolu. Mais il y a le néant relatif, le néant de ce qui est et n'est pas, étant limité à une nature de chose qui s'oppose à toute autre. « Toute détermination est une négation. » Ce néant-là ne peut pas se supprimer ; ce n'est pas une pseudo-idée ; il est corrélatif à l'être ; il se pense avec l'être, étant impliqué dans sa définition en tant que limitatrice. Or c'est de lui que nous partons pour monter à Dieu. Le point de départ n'est donc pas fictif ; il est devant nous : c'est la réalité qui éclate sous nos yeux et se fait voir, en dépit de son éclat, évanouissante et pauvre, pauvre, pour l'exigence de la pensée qui s'attache à l'être.

Quand M. Bergson nous apprend que les mystiques, ses mentors dans le voyage vers Dieu, se sont bien gardés de se poser ces faux problèmes, on se demande s'il a été bien attentif à leurs cris. « *Je suis Celui qui est*, s'entend dire Catherine de Sienne dans une extase, *tu es celle qui n'est pas.* » Le voilà, notre néant, tant de fois retrouvé, sous mille aspects, dans les écrits mystiques. Nous n'en connaissons pas d'autre. Les mystiques s'y attachent tel-

lement que par un retournement audacieux, que la pensée hindoue avait poussé jusqu'à l'outrance, ils rabattent le néant sur Dieu, si je puis dire, comme une figure géométrique sur un plan étranger. Ils nous parlent du néant de Dieu, pour exprimer que Dieu n'est rien de ce qu'est la créature, de même que la créature n'est rien parce qu'elle n'est pas Dieu.

Pourra-t-on dire après cela que, pensant aux attributs divins, le mystique « n'a que faire de déterminations qui sont des négations et qui ne peuvent s'exprimer que négativement »? Cet effroi de la pensée qui affirme et nie à la fois, quand il s'agit de Dieu, et nie surtout, crainte de contaminer la Perfection au contact des mots et des conceptions de ce monde, nos mystiques en sont pénétrés, et l'un des plus profonds, le Pseudo-Denys, en ruisselle.

Que signifie donc, chez nous, cette création *ex nihilo*, qui fait illusion à beaucoup d'esprits, même parmi ceux, il faut bien l'avouer, qui devraient passer pour représenter la pensée chrétienne? « Consciemment ou inconsciemment », dit M. Bergson, on réifie le néant. C'est vrai de tout le monde quant à l'imagination; c'est vrai de plusieurs quant à la pensée même; mais cela ne peut pas être vrai des très grands, qui ignorent l'inconscience. Je l'ai montré pour saint Thomas d'Aquin (1); je renvoie à ces pages, en retenant simplement ceci.

La preuve que saint Thomas ne part pas d'un néant prétendu qui devrait être comblé au moyen de la création, c'est qu'il fait la création postérieure à l'être du monde, et non pas antérieure, non pas intermédiaire entre le monde et le prétendu néant. Voilà, je pense, qui est démonstratif. L'ordre n'est pas : 1° le néant; 2° la création;

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, art. cité.

3° le monde ; mais : 1° le monde, 2° la création, relation pure qui le refère à Dieu, et le soi-disant néant s'élimine. Au vrai, et en refusant toute concession au langage, le monde a *toujours* existé, puisque le temps n'est que sa propre extension successive, de même que le monde est partout, puisque l'espace n'est que sa propre extension permanente. Cela n'implique pas pour le monde une durée infinie, non plus qu'une extension spatiale infinie. Le monde est ce que Dieu le fait. Mais en tout cas, il ne repose pas sur un vide sans fond, ne va pas buter contre la borne d'un néant antérieur d'où il aurait été « tiré », comme si du rien, qui n'est rien, on pouvait tirer quelque chose. Il n'y a de néant nulle part, ni avant, ni au-dessous. Il y en a au dedans, dans le sens que j'ai dit, mais sans que nulle critique puisse l'atteindre, puisque le néant du dedans est de l'être simplement limité, en tant que limité, et que de lui on doit dire : il est *un certain être*, de même que saint Thomas dit du mal : c'est *un certain bien* (*quoddam bonum*), et du faux : c'est un certain vrai (*quoddam verum*).

D'ailleurs, avouons que chez saint Thomas comme chez tous ceux qui ont à se préoccuper non seulement de philosophie, mais de vie, et de vie au bénéfice de tous, partout, dis-je, dans les ouvrages chrétiens, s'étalent des expressions de nature à faire illusion sur le fond des choses. A y bien réfléchir, M. Bergson reconnaîtra que c'est là une louange. « L'Évangile est annoncé aux petits. » Dire à ces Benjamins de l'amour que le monde a *toujours* existé, que Dieu ne l'a pas *tiré* du néant et, en propriété de termes, ne l'a pas *fait*, parce que l'être total ne se *fait* pas : ce serait les troubler dans la seule position que leur esprit puisse prendre, en face de ce qui est le vrai, et un vrai si nécessaire ! à savoir que de Dieu dépend tout, et l'être, et sa durée, et sa forme.

Pour cette raison, le discours chrétien conservera toujours une teinte d'anthropomorphisme. Ses traités de théologie, étant des catéchismes, n'oublieront jamais qu'ils sont faits pour tous les fils de Dieu. La Bible en a donné l'exemple, et cela ne l'a pas empêchée d'inspirer, à l'encontre de toute la philosophie antique, l'ultime progrès de la pensée concernant l'origine des choses, savoir l'idée d'une dépendance non plus seulement *formelle*, à la manière platonicienne ou aristotélicienne, mais totale, matière et durée comprises, du monde à l'égard de son créateur.

Si l'espace dont je dispose me le permettait, je montrerais en détail que les difficultés particulières élevées par M. Bergson contre la preuve classique de Dieu par le mouvement, contre la preuve par l'ordre et la finalité supposent le même quiproquo que ses observations sur le néant et l'être.

Notre preuve par le mouvement ne repose en aucune façon sur le primat de l'immobilité comme l'entend M. Bergson. Il s'agit du devenir, de quelque façon qu'on définisse l'être, et fût-ce même par le devenir. Il y suffit donc d'immobilités relatives comme de devenirs relatifs, de même que tout à l'heure il nous suffisait d'un néant relatif. Or, l'on ne peut nier qu'il y ait de telles immobilités, et qu'elles forment chaîne, qu'elles s'établissent en un vaste conditionnement où l'activité communiquée de proche en proche, non pas sans doute comme dans un jeu de billes, mais comme dans une mer, comme dans un organisme, a besoin quand même d'une source.

M. Bergson a montré fortement que la loi de dégradation de l'énergie, nous révélant une chute constante d'activité utile, pose le problème d'une origine de ce que nous voyons ainsi se dépenser sans retour. Dans l'équilibre

actuel du monde, il n'y aurait pas moins lieu de remonter, verticalement cette fois, à une cause première de sa consistance active et des échanges qui forment sa vie. M. Bergson le fait pour son compte. Il le fait scientifiquement ; d'autres l'ont fait ou le font rationnellement, c'est-à-dire en schématisant, sans que le schéma signifie autre chose que l'explication savante, et sans que celle-ci, qui a une portée spéciale et infiniment précieuse, ait pour cela une portée supérieure. Au contraire ; car, impliquée dans le détail et serve à l'égard des limites d'une science toujours à refaire, elle abandonne pour le bénéfice du précis le bénéfice du large et du parachevé. On le voit bien, quand M. Bergson, à court de philosophie positive et regardant Dieu de loin, est obligé de s'accrocher à la mystique. Des phénomènes très simples suffisent, bien analysés, pour conclure au suprême, qui est simplicité parfaite. L'erreur d'une métaphysique empiriste, pour nous, est précisément là. Mais nous avons écarté cette querelle.

Au sujet des fins, de l'ordre, même quiproquo toujours. On nous démontre subtilement que l'idée de désordre est une pseudo-idée, tout comme l'idée de néant. Et ainsi, de même qu'il n'y a pas de passage du néant à l'être, il ne peut pas y avoir de passage du désordre à l'ordre. Or n'est-ce pas ce que l'on conçoit, quand on parle de Dieu comme d'un ordonnateur ?

Nullement, mon cher confrère. Nous savons fort bien qu'il n'y a pas de désordre, c'est-à-dire que le désordre n'*est* pas, que l'absence d'un ordre n'est que la présence d'un autre, et qu'une tumeur est aussi ordonnée à sa manière qu'un cerveau. En langage thomiste, nous disons que l'ordre des choses coïncide avec leur être, si l'on parle de l'ordre interne, et avec l'être du tout si l'on parle des relations. Entrant dans votre système, nous devrions dire que l'ordre « géométrique », tel qu'on l'étudie dans les

sciences physico-chimiques, n'a pas besoin d'explication propre, n'étant que l'absence ou la dégradation de l'ordre vital, d'où il dérive par voie de détente ou de dispersion. Mais rien de tout cela ne fait rien à notre preuve. Vos observations portent en plein contre la conception antique du chaos, qu'un démiurge devrait amener à l'ordre Elles portent aussi contre une certaine forme d'idéalisme qui prête au réel une *diversité incoordonnée* que l'intelligence organiserait. Mais faut-il dire qu'à tout cela nous ne songeons point?

C'est en vain qu'on en chercherait un équivalent dans cette *matière première* qui sert pour nous de sujet aux changements substantiels et qui, étant pleinement indéterminée comme être, a bien l'air d'un désordre ou d'une absence d'ordre au sens absolu du mot, d'un chaos auquel les *formes* devraient remédier, étageant leurs degrés jusqu'à la forme première, idéalité intelligente qui est Dieu même. Mais une telle interprétation de la matière première et de son rôle est deux fois fautive. La matière première n'existe point à part de la forme, pas plus que la sphère sans sa rondeur, disait Aristote; c'est un élément de l'analyse du devenir, et celui-ci ne consiste pas dans la substitution de la forme à la matière, ou d'un être formé à de l'être précédemment informe, ce que suppose l'objectant : c'est la substitution d'une forme à une autre forme dans la même matière, d'un être engendré à un être détruit dans le cosmos. Et ainsi, cette conception d'une matière capable de toute forme et permettant que l'une remplace l'autre, n'équivaut nullement à l'affirmation d'un passage du désordre à l'ordre, mais bien d'un ordre à un autre ordre, ainsi que le veut M. Bergson.

Au surplus, la matière première a beau être indéterminée *comme être*, elle n'est nullement indéterminée comme pouvoir. Elle est « en quelque manière toutes choses », à

savoir celles qui en doivent sortir, comme l'âme pensante est en quelque manière toutes choses, y compris leur ordre, ce qui la fit définir jadis une « harmonie ». Il n'y a donc nulle part, dans nos explications, « absence d'ordre », mais divers éléments de l'ordre. Il n'y a nul chaos, mais de l'ordre virtuel ou actuel, de l'ordre épanoui ou limité, marquant par ses degrés le triomphe ou l'affaiblissement du règne de l'esprit dans notre univers. L'ordre est pour nous, comme pour l'auteur de l'*Évolution créatrice*, la manifestation de l'esprit. Qu'on l'incarne, à titre immédiat, dans la *forme* aristotélique, dans un *élan vital* ou dans quoi que ce soit, il est, et il exige sa source première. C'est un aspect de la réalité, comme le mouvement en était un, et qui prête comme lui à une régression dans le sens de la Cause.

Il ne s'agit donc pas de savoir « comment l'ordre s'impose au désordre », pseudo-problème en effet ; il s'agit de savoir comment l'ordre existe, quelle est la source de l'intelligibilité immanente à l'être. Ce n'est pas un problème nouveau quant à son objet, comme s'il pouvait y avoir de l'être sans ordre ; c'est un problème nouveau quant au point de vue envisagé, et cela suffit pour qu'on s'attache à le résoudre. Il suffirait, pour y parvenir, d'un objet naturel quelconque, avec son ordre interne, ou d'un ensemble quelconque avec ses relations. Mais la preuve s'amplifie et devient naturellement plus frappante, si de forme en forme, d'ensemble en ensemble, on s'élève à la conception de l'harmonie universelle, qui exprime dans sa totalité l'intelligibilité diffuse dans le monde, l'*esprit* immanent à notre univers. De cet esprit immanent à l'Esprit transcendant, l'argument achève sa route. M. Bergson hésiterait peut-être à franchir le pas, tout au moins avec la confiance du métaphysicien dont il a écarté la méthode. Mais il ne peut nous parler d'un pseudo-problème.

C'est ainsi, et ainsi seulement qu'il faut entendre l'argument dit des causes finales. Saint Thomas le schématise en disant : Toutes choses sont dirigées par Dieu vers leurs fins comme la flèche par le sagittaire. Sur quoi certains s'écrient : Vous voyez bien ! on prend des choses supposées préexistantes, comme des pièces détachées, comme des éléments sans orientation initiale, et on les porte à leur place, on les pousse vers leur fin. Morcelage et anthropomorphisme (1). Mais en parlant ainsi, on mutile le texte ; car saint Thomas ajoute : « La différence, c'est que Dieu porte toutes choses à leur fin *par leur nature même.* » Ainsi le problème des fins se ramène à celui des *formes* et de leurs étagements, et ce que nous avons dit de cet ordre, ce que nous avons dit du virtuel et de l'actuel dans l'analyse de ses éléments écarte toute querelle.

« La finalité qui se manifeste dans le monde organisé, écrit M. Bergson (et l'on sait que c'est pour lui la seule primitive), se trouve plutôt en arrière qu'en avant ; elle tient à une identité d'impulsion et non pas à une aspiration commune (2). » Soit ! Biologiquement parlant, j'adhère volontiers, je l'ai dit, à cette conception. Mais on ne se sépare ainsi que d'une finalité biologique à réaliser par l'action ; on laisse subsister la finalité immanente à l'action. Or c'est celle-là qui nous intéresse. La *vis a tergo* dont on parle a-t-elle une direction ? Évidemment oui ; car le *quelconque* ne peut pas plus se poser en matière d'action qu'en matière d'être. Tout ce qui est est quelque chose ; tout ce qui agit agit d'une certaine façon et fait quelque chose, qui est l'objet de l'action, sa tendance, son intention immanente, sa fin. A plus forte raison en est-il

(1) Cf. Edouard Le Roy, *Le Problème de Dieu*, p. 41.
(2) *Evolution créatrice*, pp. 55 et 113.

ainsi dans l'ordre de la vie, qui implique, dans l'action qui s'y avance, des virtualités innombrables.

Quand M. Bergson dit et répète, ici même, que l'apparition de l'homme sur la terre, bien qu'elle ne soit pas prédéterminée au sens strict, ne fut pas non plus un accident ; que l'homme est « la raison d'être » de la création ; que telle était la direction de la recherche, de l'élan : c'est donc qu'il y avait recherche, détermination de l'élan comme tel, bien que non pas de son terme. Un élan, et un élan qui aboutit ainsi, ne peut se définir uniquement par son point de départ.

Au fait, M. Bergson, qui repousse *les fins*, affirme la *finalité* plus que personne. Au *moins* de l'intellectualisme « organisateur », il substitue, et il nous le dit (1), le *plus* d'un vitalisme où l'organisation, immanente au départ à titre virtuel, peut s'étendre au delà de toute prévision et de toute conception *statique* de l'ordre du monde. L'irréductibilité de la nature à du statique, à du rationnel une fois défini, ne fait que souligner davantage la spiritualité immanente qui l'anime. Dès lors, pourquoi repousse-t-on l'argument à qui l'on fournit une telle prémisse, et qu'on était outillé mieux que personne pour établir?

Je m'excuse de tant de « questions », de tant de longueurs aussi dont le lecteur aurait lieu de se plaindre. Je répète en terminant que mon allure questionneuse n'est pas une invite, en dépit de l'apaisement qu'apporterait à plus d'un l'espérance d'un accord possible entre des divergences apparentes pénétrées d'un même esprit.

A.-D. Sertillanges, O. P.,
Membre de l'Institut.

(1) *Evolution créatrice*, p. 57.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Un théoricien de la vie morale et contemplative au V^e siècle de notre ère (1)

M. Mario Meunier, auquel nous devons déjà de belles versions de Platon, a donné naguère au public français une traduction nouvelle des *Vers d'Or* attribués à Pythagore et du commentaire qu'en fit Hiéroclès. C'est une tâche utile dont il faut le remercier.

On sait que les *Vers d'Or* sont une compilation versifiée de préceptes qui n'ont rien de spécifiquement pythagoricien sauf sur quelques points, comme l'examen de conscience et l'abstinence d'aliments déterminés. La date en est tardive. On la fixe d'ordinaire soit vers la fin du III^e, soit vers le début du IV^e siècle avant Jésus-Christ. La poésie en est médiocre, l'ordonnance fort imparfaite. Les critiques n'ont pas eu de peine à montrer que le lien logique qui unit ces divers centons est souvent inconsistant. Quelques-uns des éléments de cette compilation sont à coup sûr anciens. Peut-être remontent-ils à un *Discours Sacré* qui serait l'œuvre du Sage ou, du moins, de ses premiers disciples. En tout cas Epictète déjà, au II^e siècle, cite, avec quelques variantes, les v. 40-44 touchant l'examen de conscience (2). D'autres préceptes se rencontrent chez Diogène Laerce, Porphyre, Jamblique, au III^e siècle.

L'ensemble des *Vers d'Or* compose, si l'on veut, une sorte de catéchisme moral qui résume assez complètement le fonds banal de cette sagesse populaire qui se transmettait dans l'éducation. De tels recueils n'ont rien de rare. Sous le nom de *préceptes delphiques*, nous en possédons

(1) D'après Pythagore, *Les vers d'or*. Hiéroclès, *Commentaire sur les vers d'or des Pythagoriciens*, trad. nouv. avec prolégomènes et notes par Mario Meunier, Paris, L'Artisan du Livre, 1930.

(2) Le v. 42 est cité par Plutarque au I^er siècle après Jésus-Christ.

près de huit exemplaires, échelonnés du III^e^ siècle environ avant Jésus-Christ à l'époque impériale. L'un d'eux avait été gravé dans un gymnase de Miletopolis, en Bithynie, et cette inscription se peut lire, aujourd'hui encore, au musée de Brousse. Les conseils qu'on y trouve sont à peu près partout les mêmes, l'ordre est en général identique. Nos *Vers d'Or* n'en diffèrent que par la forme versifiée, et parce qu'aussi on y a joint quelques commandements plus particuliers à l'École. Que le tout ait été placé, vers la fin du III^e^ siècle, sous le vocable de Pythagore, confirme ce que nous enseignent par ailleurs les écrits de Philostrate, de Porphyre, de Jamblique, sur la faveur que rencontrait alors cette philosophie religieuse.

Ces collections de préceptes dont les *Vers d'Or* font partie suivent, en gros, un certain ordre selon lequel sont distribués nos devoirs envers la divinité, envers le prochain, envers nous-mêmes. Il faut honorer les dieux « établis par la loi » : c'est le fondement de la religion ancienne qui, jusqu'à la fin de l'Empire, reste d'essence politique. A ces dieux de la Cité, de l'État, sont joints les héros qui ont fondé, qui donc protègent la cité. Nulle *polis* qui n'ait ainsi ses tombes et, peut-on dire, ses reliques nationales. Vient enfin le serment qui tout naturellement se rattache au culte des dieux civiques dès là que ces dieux en sont les garants : le serment, c'est à savoir, pour une grande part, tout le droit ancien, respect des hôtes, des suppliants qui ont recours au droit d'asile, des hérauts messagers des états, des accords internationaux. Les devoirs envers le prochain sont ensuite énumérés. Ils concernent soit les parents proprement dits, le père et la mère, soit les enfants ou les proches (1), soit les amis. Ce que le poète recommande sur le choix des amis, la manière de les traiter, est de tout point conforme à la tradition gnomique. Théognis, les recueils de préceptes delphiques, ont

(1) Selon la manière dont on traduit la fin du v. 4, lequel, en tout cas, n'exige pas la correction qu'y apportent Nauck et Delatte.

des conseils analogues. Ils s'entendent à merveille si l'on songe à cette société restreinte et assez fermée que composait l'ensemble des citoyens dans la *polis*. On ne se lie d'amitié qu'entre gens du même rang. Agir autrement serait se déclasser. Il n'y a rien là, semble-t-il, qui soit particulier à l'amitié pythagoricienne. Les avis qu'on lit ensuite sont relatifs à la conduite privée. Ils ressortissent à l'une ou l'autre des vertus qui font l'homme « beau et bon ». Maîtrise des passions et respect de soi-même, c'est la *sôphrosynè*, charme des jeunes gens. Le petit Charmide de Platon en offre l'exquis modèle. Mesure, harmonie, justice en toutes choses, dans nos discours et dans nos actes, dans le maniement des biens de fortune et la résignation aux maux inévitables, prudence qui nous éloigne de tout croire ou de tout rejeter, qui nous induit à réfléchir avant de rien entreprendre, qui règle les soins du corps, tout cela, un peu mêlé, assemblé sans cohérence, ne sort point du bagage commun de la sagesse grecque. Les vers suivants sur l'examen de conscience, l'allusion intempestive au serment pythagoricien par la *Tétraktys*, portent davantage la marque de l'École. Mais les observations qui terminent ce petit poème peuvent se comprendre sans que l'on ait recours au pythagorisme. La connaissance de la part qui nous est échue, et qui est celle d'un homme, non d'un dieu, est un thème classique. On le voyait déjà gravé, dit la légende, au fronton du temple de Delphes. Car tel est le sens premier du fameux « Connais-toi toi-même ». L'idée que tout se tient dans la nature, qu'incertains de l'avenir, nous sommes le jouet d'un sort souvent cruel, que néanmoins il y a en nous quelque chose de divin, la raison (ici *gnômè*), qui nous assimile à l'éther et aux dieux, tous ces traits, alignés pêle-mêle, reviennent, depuis Pindare, chez tous les auteurs de la Grèce. Les *Vers d'Or* n'offrent rien de neuf. Loin de refléter ce qu'offrait d'original la pensée religieuse du paganisme au III^e^ siècle de notre ère, leur mérite est bien plutôt d'être l'un des derniers témoignages d'une longue tradition.

La manière dont Hiéroclès, quelque cent années plus tard, les commente n'en est que plus curieuse. Son exégèse est toute inspirée par l'idée de l'union à Dieu. Tel était alors le terme auquel avaient abouti, fondues ensemble dans une sorte de système commun, les diverses philosophies de l'antiquité. Sensible déjà chez les nouveaux disciples de Pythagore qui se font plus nombreux à partir du I^er^ siècle de notre ère et dans le Stoïcisme d'Epictète et de Marc-Aurèle, ce courant mystique s'amplifie, se déverse à flots quand, au III^e^ siècle, le génie de Plotin eut imposé à la sagesse séculaire sa forme ultime. Le maître demeurait encore un dialecticien. Sans doute, les efforts de sa recherche devaient s'achever en contemplation ou, mieux, en extase. Mais il ne sortait pas lui-même du plan intellectuel. Et l'élan qui l'emportait vers l'Un gardait, en son œuvre, quelque chose de spontané, de jaillissant.

Avec son école, dont Hiéroclès est un dernier représentant, la part de la dialectique se réduit. A la gnose, à cette recherche de la vérité par où l'âme se purifie et gagne Dieu, se joignent des pratiques de théurgie, des sortes de rites d'initiation qui donnent au système philosophique une allure de charlatanerie, de magie. Et enfin l'élan mystique se codifie. Tout n'est plus que recettes, préceptes, catéchisme. De beaux textes se lisent encore, çà et là, chez Porphyre, Jamblique, Proclus, dans notre commentaire même : mais on a l'impression d'une leçon apprise, trop souvent répétée, usée. C'est le même spectacle de vieillissement qu'offre la scolastique en son déclin, le cartésianisme il y a cent ans. C'est une pensée morte ; au vrai, il n'y a plus de pensée. On récite. Le libre essor est perdu, le plaisir de la découverte. C'est la fin. Un morne ennui.

Trait significatif, cette époque voit aussi fleurir les commentaires. Tout de même que la scolastique décadente fait et refait l'exégèse de la *Somme*, cette « scolastique » grecque n'a en tête que d'interpréter les écrits

des maîtres anciens dans le sens de la théurgie. La tendance de cette exégèse est partout la même et tous les textes lui sont bons pour la manifester. Il en résulte une double déformation que le traitement des *Dialogues* platoniciens met le mieux en relief. Leur souple ordonnance fait place à un cadre rigoureux, — qu'on lise par exemple les Commentaires sur le *Parménide* de Proclus ; à la lettre souvent torturée se substitue un sens symbolique qui réponde au principe de l'union à Dieu. Telle est l'origine de l'exégèse allégorique qui fit si longue et si malfaisante fortune dans le christianisme.

Cette méthode se retrouve dans l'ouvrage de Hiéroclès. Aux vieux centons, plus ou moins bien juxtaposés, l'auteur découvre une suite logique, un enchaînement qui les mène en un progrès constant vers le but poursuivi, l'assimilation au divin, la *déification*. Le sens obvie est détourné de manière à obtenir une convergence parfaite de tous les éléments du poème vers le terme unique. Je n'en prendrai qu'un exemple. Le premier vers, d'accord avec toute la tradition gnomique, exhorte à honorer les dieux de la cité, « tels qu'ils sont établis par la loi ». Quelle loi ? La loi de la cité évidemment, car il s'agit des dieux civiques, des dieux nationaux auxquels tout bon citoyen doit rendre culte. S'y refuser est crime de lèse-patrie. C'est l'accusation qui prévaudra contre les chrétiens. Hiéroclès ne l'entend pas ainsi. Cette loi est pour lui la Loi divine, l'éternelle pensée de l'ordonnateur du cosmos. Ce dieu suprême a disposé le monde en telle sorte qu'un rang et un lieu distincts sont assignés aux êtres divins. Les dieux supérieurs séjournent dans les sphères les plus élevées ; les héros qui, en vertu d'une déformation nouvelle, deviennent ici les dieux intermédiaires, démons (1) ou anges, tiennent la région de l'éther, les génies ou âmes des morts divinisés pour leur vertu celle de la terre. Tout cela compose un ordre, réglé

(1) Au sens païen, non malfaisant.

par la loi divine, et c'est cet ordre que le précepte nous conseille de suivre dans notre culte des dieux.

L'on pourrait observer une transmutation analogue dans tout le cours du commentaire. Et c'est cette transmutation même qui en fait l'intérêt. Elle témoigne d'une méthode, persévéramment suivie. A ce titre d'exemple, le livre garde son prix. Il y avait quelque mérite à le traduire. Mais ce n'est pas œuvre vaine.

A.-J. FESTUGIÈRE, O. P.

La thèse de M. A. Diès sur le Sophiste

Il n'est pas en France de platonicien plus notoire que M. le chanoine A. Diès, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest. C'est donc une heureuse fortune de voir reparaître sa thèse complémentaire, *La Définition de l'Être et la nature des Idées dans le Sophiste de Platon* (1), publiée en 1909 et épuisée depuis.

Le *Sophiste* marque-t-il vraiment une orientation nouvelle dans la pensée de Platon? Y a-t-il en ce dialogue changement profond de la philosophie platonicienne? Telle est la question que l'auteur se pose. L'étude ne constitue pas un examen général de la métaphysique du *Sophiste*, mais, précise M. Diès, « une réponse ou un essai de réponse à cette question : Est-il vrai que la définition de l'être formulée dans le *Sophiste* entraîne ou bien annonce, ou tout au moins accompagne, une conception nouvelle de la nature des Idées? »

On a pu le soutenir. Certains ont vu dans l'exposé de la δύναμις une transformation de la théorie des Idées. La définition de l'être prendrait ici un sens non plus statique, mais dynamique. *Ce qui exerce un effet est la seule*

(1) 1 vol. in-8° de 137 pages, Vrin, 1932 (Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie).

chose existant effectivement, tel est le raccourci qu'a pu donner Gomperz de la définition de l'Être dégagée par le *Sophiste*. Platon deviendrait ainsi le précurseur des énergétistes d'hier, Ostwald, Duhem et leurs émules, dont la tentative nous paraît bien périmée depuis le prodigieux triomphe de la doctrine opposée, l'Atomisme.

Plus généralement, Gomperz, Horn ou Zeller attribuent aux Idées, d'après le *Sophiste*, le mouvement, la vie, l'âme et la pensée. Interprétation moderne qui confère un rôle primordial au concept du mouvement.

A cette tendance, la thèse de M. Diès s'opposait vigoureusement et l'auteur n'a rien dû changer aujourd'hui de ses conclusions. Pour lui, le *Sophiste* développe la pensée de Platon, mais ne la modifie nullement dans son essence. Le mouvement n'est qu'un moyen terme, la définition de l'Être n'est pas une nouveauté absolue. D'ailleurs, le mouvement actif, l'âme, la vie et la pensée n'existent que dans le παντελῶς ὄν (c'est-à-dire dans la totalité de l'être, comme M. Diès n'hésite plus à traduire désormais la célèbre expression du *Sophiste*, petite retouche de détail au texte de 1909).

Naturellement la méthode consiste ici à comparer de fort près le *Sophiste* aux autres dialogues, le *Parménide* et le *Phédon* surtout. On sait assez combien M. A. Diès est passé maître dans le genre : il est curieux de constater qu'il l'était, en somme, dès son coup d'essai.

Cette analyse minutieuse prouve donc que le *Sophiste* prolonge la pensée platonicienne mais n'y contredit point ; « l'ondoyante nature » du célèbre dialogue ainsi définie, on voit qu'il y a progrès, certes, « évolution mais non pas révolution, avance non déviation » (p. 89). La théorie classique des Idées, au fond, reste entière dans le *Sophiste,* qui vise, avant tout, cet Antisthène bien décrié, voire oublié depuis et dont ce n'est pas la moindre originalité du puissant livre de M. Émile Meyerson, *Du Cheminement de la pensée,* que de l'avoir réhabilité.

André George.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Dr Louis Vervaeck. *L'évolution du régime pénitentiaire en Belgique.*

Directeur Général du Service d'Anthropologie pénitentiaire de Belgique.

La Belgique est en avance sur la plupart des nations en ce qui concerne la conception et l'organisation du régime pénitentiaire : de purement répressive, la prison est devenue, chez nos voisins, un organisme de guérison et d'éducation. Nul n'était plus compétent que l'auteur de cet article pour nous exposer le sens de la réforme et les méthodes qu'elle met en œuvre.

A.-D. Tolédano. *Le premier trimestre de la Conférence du Désarmement.*

A l'heure où les difficultés s'épaississent, il est bon de rappeler les voies dans lesquelles s'est engagée la Conférence. Aboutiraient-elles à une impasse?

Marcel Prélot. *La politique et les partis.*

La carte parlementaire d'après M. Emmanuel Berl.

Marcel Brion. *Les deux Romes devant l'opinion française.*

Cette étude historique décèle finement les causes des malentendus qui ont fâcheusement influencé, depuis un siècle, la politique franco-italienne.

J. D. *Une heureuse réforme.*

Folliculus. *La vie des journaux.*

L'évolution du régime pénitentiaire en Belgique

La réforme du régime pénitentiaire, basée sur les conceptions de l'école d'Anthropologie criminelle belge, peut être considérée, en dernière analyse, comme la transformation de la prison dans un sens thérapeutique, ce terme étant compris dans sa signification la plus large, en l'étendant à toutes les manifestations du traitement pénitentiaire. A côté de la thérapeutique médicale et psychiatrique, orientée surtout en vue d'assurer la réadaptation sociale et la prophylaxie de la récidive, on a fait une large place à toutes les formes de l'éducation, qu'elle soit pédagogique, technique ou religieuse, éducation visant le but essentiel de l'œuvre pénitentiaire : la guérison morale du délinquant, sans laquelle il serait vain d'espérer son reclassement durable dans la société.

Analysée dans ses origines premières et dans ses tendances profondes, la réforme du régime pénitentiaire belge constitue, en réalité, une réaction contre les méthodes d'ordre essentiellement répressif que l'expérience avait montré être souvent inefficaces, que l'anthropologie criminelle affirmait ne pas être habituellement appropriées à la personnalité physique, intellectuelle et morale des délinquants et que de sérieux arguments de science, de sentiment et d'équité commandaient d'abandonner.

On peut envisager cette réforme comme une tentative audacieuse peut-être, mais logique, de baser sur des éléments scientifiques et méthodiques le traitement de la criminalité sous toutes ses formes, que son origine soit

sociale, morale ou morbide ; en effet, si on la considère comme une maladie de l'intelligence ou de l'âme, dépendant souvent, en tout ou en partie, de causes physiques et d'altérations mentales, maladie susceptible d'être améliorée sinon guérie par des moyens appropriés, il est légitime de recourir à toute une échelle de traitements qui vont de l'ordre moral jusqu'aux modalités les plus récentes de la thérapeutique médicale et psychologique.

Une telle conception n'entraîne nullement comme conséquence l'affaiblissement des principes d'intimidation, de répression et de moralisation qu'il importe de conserver à la base de tout régime pénitentiaire, et dont la privation de la liberté est l'élément capital et presque le seul efficace ; mais, conformément aux données de l'anthropologie criminelle moderne, elle les réalise et les applique par des méthodes surtout thérapeutiques et éducatives.

On ne doit plus s'étonner, dès lors, que les institutions pénitentiaires belges se caractérisent essentiellement par la pénétration progressive de conceptions médico-psychiatriques et, avec elles, des principes de prophylaxie sociale et d'hygiène mentale, dans le traitement pénal de toutes les formes de la délinquance.

La lutte contre la criminalité, qui était orientée presque exclusivement dans l'axe d'une répression, parfois injuste et, en tout cas, fréquemment inefficace, s'inspire d'idées nouvelles et fécondes dans leurs résultats au point de vue social ; on peut les synthétiser en trois formules qui en résument le programme d'action.

A. — *En dehors de la prison :* en vue de poursuivre la prophylaxie de la délinquance, il faut organiser la lutte contre les dégénérescences et les intoxications qui en sont la cause essentielle et développer les Dispensaires d'hygiène mentale et les services psychiatriques ouverts ; il sera possible, dès lors, d'assurer le traitement, la sur-

veillance et l'assistance des anormaux et débiles d'esprit.

B. — *Dans la prison :* le traitement pénitentiaire doit avoir pour but principal d'éviter la récidive des actes délictueux ou criminels.

Étant établi que les tares constitutionnelles et acquises des délinquants sont la cause première de leur vie antisociale et de leurs délits, il faut créer des laboratoires d'anthropologie criminelle dans les grands centres pénitentiaires, permettant d'organiser le dépistage méthodique des intoxiqués, des névrosés, des malades anormaux et débiles d'esprit, avec le corollaire de la création, pour eux, de sections pénitentiaires spécialisées de traitement médico-psychiatrique, pédagogique et technique.

C. — *Après la prison :* il faut assurer la protection et la surveillance des condamnés libérés, par l'intervention intelligente et active d'organismes de patronage et de réadaptation sociale.

De ce vaste programme, dont tous les objectifs n'ont pu être atteints jusqu'à présent, faute de ressources et de personnel spécialisé permettant de leur donner l'ampleur nécessaire, nous nous attacherons surtout à exposer les réalisations médicales.

Dans les dix grandes prisons du pays fonctionne un service d'Anthropologie pénitentiaire dirigé par un aliéniste qui est habituellement un médecin d'asile ; il est chargé de l'examen systématique des condamnés à leur entrée en prison ; y sont soumis tous les récidivistes, et les délinquants primaires ayant à subir une peine de plus de trois mois.

Cet examen se fait à l'aide d'un questionnaire très complet, dont l'intérêt est non seulement pénitentiaire, mais aussi social et scientifique (1).

(1) Dès à présent 23.000 dossiers ont été dressés et leurs indications sont complétées et revisées par des enquêtes dans la famille.

Après un interrogatoire minutieux au sujet de l'hérédité, de la vie sociale et du passé médical du condamné, on procède à son examen anthropologique et biologique, y compris l'analyse des urines et du sang, un examen neurologique et sensoriel complet, enfin, un examen psychologique, auquel s'ajoute, s'il y a lieu, une observation psychiatrique.

C'est en partant de ces données que le médecin suggère les directives du traitement pénitentiaire, insistant sur les mesures spéciales de thérapeutique, de placement, d'éducation, de formation professionnelle ou d'ordre moral et social qui sont indiquées pour chaque cas.

Le médecin anthropologue surveille l'exécution de ce traitement et il soigne en prison les affections neurologiques ou mentales des détenus ; enfin, au moment où la libération du condamné devient possible, il donne son avis sur ses chances d'amendement et de réadaptation sociale et préconise les mesures utiles pour éviter la récidive (1).

à l'école et dans le milieu professionnel quand la chose est possible. Ces enquêtes sont faites par des auxiliaires sociaux et des membres du Comité de patronage ou de l'Œuvre de réadaptation sociale.

(1) Le tableau suivant résume l'activité scientifique du Service Belge d'Anthropologie pénitentiaire.

RELEVÉ DES DOSSIERS CRIMINOLOGIQUES DRESSÉS DANS LES LABORATOIRES D'ANTHROPOLOGIE PÉNITENTIAIRE JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1931 :

Prisons	*Hommes*	*Femmes*
Forest	3.461	1.078
Saint-Gilles	4.176	
Louvain	2.038	78
Anvers	2.473	242
Gand	2.235	172
Liége	1.991	370
Mons	1.903	238
Bruges	1.862	219
Namur	372	
Merxplas (créé fin 1929)	94	
Totaux :	20.605	2.397
Total général :	23.002	

Envisageons brièvement les organisations médicales qui ont été créées en ces dernières années dans les prisons belges.

Prisons et sections pénitentiaires thérapeutiques

1. Prison pour épileptiques et débiles mentaux paisibles à Merxplas, ouverte en 1925; toujours encombrée, elle devrait pouvoir recevoir environ 300 détenus de mentalité déficiente (1).

2. Quartier commun pour anormaux difficiles et dangereux, à la prison centrale de Gand; il existait depuis très longtemps, mais a dû être considérablement développé, à la suite du dépistage, dans les laboratoires d'anthropologie pénitentiaire, de nombreux psychopathes. Entrées annuelles : 150, au lieu de 37, chiffre moyen des admissions avant 1919.

3. Prison-sanatorium pour tuberculeux à Merxplas; créée en 1924, elle compte 120 places; au 1er janvier 1932, près de 600 condamnés y avaient été traités; on y enregistre 75 entrées annuellement.

4. Galerie de cure d'insolation à la prison de Forest (Bruxelles) pour prévenus et condamnés à courte peine, atteints de tuberculose : 10 places; 60 détenus y sont traités annuellement.

5. *Services chirurgicaux.* — Un service complet et

(1) En vertu de la Loi de Défense sociale, qui est entrée en vigueur depuis le 1er janvier 1931, des sections spéciales de traitement et de travail ont été organisées pour les déséquilibrés et pour les débiles mentaux d'une part, pour les récidivistes d'autre part; elles n'auront pas de caractère pénitentiaire et auront pour but d'assurer leur élimination sociale prolongée, sans rigueur inutile, en lui donnant un caractère thérapeutique et de réadaptation sociale.

moderne a été organisé à la prison centrale de Gand et est dirigé par le Dr Vandevelde ; de 1921 à fin 1931, il y a fait environ 900 opérations sous anesthésie générale.

Un service analogue à la prison de Saint-Gilles est confié au Dr Martin ; outre de nombreux examens chirurgicaux et gynécologiques de détenus des deux prisons de Bruxelles dont la population atteint le millier, il pratique annuellement 70 à 80 interventions, dont un tiers sous anesthésie générale.

Faut-il y insister ? La chirurgie en prison, en dehors des indications d'urgence, a essentiellement pour but d'améliorer la valeur sociale des condamnés ; bien souvent les maladies ou infirmités dont ils sont atteints constituent une prédisposition à la délinquance.

6. Infirmeries médicales dans toutes les prisons dont l'organisation a été modernisée.

7. Service de traitement intensif des maladies vénériennes.

8. Service de consultations hebdomadaires pour les affections des yeux, du nez, des oreilles et de la gorge et soins dentaires assurés par des spécialistes de valeur. Annuellement, 1800 consultations sont données aux détenus des deux prisons de Bruxelles et, dans les cas spéciaux, aux condamnés de province qui y sont transférés à cet effet.

Cette organisation thérapeutique se complète par un ensemble de mesures d'ordre éducatif prises pour assurer le relèvement moral et le reclassement social des condamnés : l'école, les conférences, les tracts d'hygiène, les exercices de gymnastique au cours de la promenade, l'enseignement technique favorisé par la création d'ateliers, l'école ménagère pour femmes, enfin, la Prison-École de Hoogstraeten pour les délinquants de 16 à 21 ans, instituée par M. Émile Vandervelde, en 1920, et dont les

résultats sont remarquables ; il serait trop long d'en exposer ici le fonctionnement.

Reste à parler du dépistage des détenus débiles, anormaux et malades mentaux et du sort qui leur est réservé. L'importance d'un service psychiatrique en prison n'a plus besoin d'être démontrée ; qu'il suffise de signaler qu'il ne se trouve pas plus d'un tiers de gens normaux et bien portants parmi les délinquants ; outre les malades, les infirmes, les intoxiqués, les vieillards, on y compte bon nombre d'inférieurs d'esprit, de névropathes et psychopathes, dégénérés de tout degré, et on y rencontre encore parfois des aliénés.

Les recherches dans les laboratoires criminologiques ont démontré qu'on relève dans nos prisons 10 o/o de grands anormaux, à placer dans des sections thérapeutiques ; on peut y ajouter une proportion de 20 à 40 o/o, variable suivant le genre de délits, de débiles et psychopathes constitutionnels pour lesquels des mesures spéciales de traitement s'imposent.

Il arrive même qu'à l'expiration de leur peine, une décision de collocation doive être prise pour un certain nombre d'anormaux qui se révèlent être des récidivistes dangereux, quand l'échec des tentatives de reclassement social et de rééducation morale impose leur élimination prolongée, sinon définitive, de la Société ; c'est pour ces psychopathes dangereux et pour les récidivistes irréductibles que le Parlement belge a voté le 9 avril 1930 une Loi de Défense sociale.

A côté de ces anormaux sociaux dangereux, il en est qui sont susceptibles de vie plus ou moins régulière, à la condition d'être confiés à des organismes de surveillance et de protection ; ils sont dirigés lors de leur libération vers les dispensaires d'Hygiène mentale et les services de Réadaptation sociale.

Voici comment, dans les prisons belges, a été organisé le dépistage des anomalies et maladies de l'intelligence chez les condamnés. Déjà, au cours de leur examen dans les laboratoires d'Anthropologie pénitentiaire, la plupart ont été reconnues et, pour les détenus les plus gravement atteints, des mesures thérapeutiques et éducatives sont prises dès ce moment. Les condamnés dont l'affection mentale est grave sont transférés en vertu de la Loi de Défense sociale dans un asile de l'État : celui de Tournai pour les hommes, celui de Mons pour les femmes. Le nombre de tels internements n'a cessé de s'accroître depuis la création des Annexes psychiatriques.

Quant aux anormaux et débiles, ils sont envoyés dans les sections thérapeutiques de Défense sociale organisées dans des quartiers pénitentiaires spéciaux de Gand et de Merxplas ; quand leurs tares mentales sont peu importantes, ils sont maintenus dans les prisons ordinaires et y sont visités régulièrement par les médecins du S.A.P., attachés aux dix centres pénitentiaires les plus importants : Saint-Gilles, Forest, Louvain, Anvers, Gand, Bruges, Liége, Mons, Namur, Merxplas.

Lors de leurs inspections dans les petites prisons régionales, les membres du Comité directeur du S.A.P. examinent les condamnés malades et anormaux d'esprit qui leur sont signalés et décident si leur état exige une mesure spéciale de traitement au cours de leur peine ou à l'expiration de celle-ci. Ces détenus sont alors placés en observation dans une Annexe psychiatrique.

Il est utile peut-être de rappeler ici les principes essentiels de l'observation des prévenus et condamnés atteints ou suspects de troubles mentaux ou nerveux dans les Annexes psychiatriques de nos prisons.

En général, le placement d'un détenu dans ce service est décidé par le médecin du S.A.P. ; le Directeur et tous

les membres du personnel pénitentiaire, notamment les médecins ordinaires, lui signalent les prévenus ou condamnés dont l'état mental leur paraît suspect ou au sujet desquels ils ont recueilli des renseignements de nature à justifier leur observation mentale : collocation antérieure, commotion de guerre, cas d'aliénation dans la famille, etc...

Sont d'office soumis à l'examen psychiatrique les détenus qui ont tenté de se suicider en prison, qui y ont été atteints de crises nerveuses ou qui se livrent à des actes répétés d'indiscipline.

Insistons-y : tout expert peut demander le placement en observation à l'Annexe psychiatrique des prévenus qu'il est chargé d'examiner. Il arrive que le Juge d'Instruction ou le Procureur du Roi réclame d'office cette mesure pour des prévenus mis en état d'arrestation et qui paraissent dangereux pour eux-mêmes ou pour leur entourage. Cette mesure est prise d'office aussi pour les prévenus qui, à la suite d'une tentative de suicide ou de blessures, ont dû être hospitalisés et sont ultérieurement transférés à la prison.

Il est entendu qu'en cas d'urgence le Directeur de la prison ou le Médecin ordinaire peuvent aussi ordonner le placement à l'Annexe psychiatrique d'un détenu, qu'il soit condamné ou prévenu, en vue de lui assurer la surveillance et les soins que son état réclame.

Ajoutons un dernier détail intéressant, car sa valeur est symbolique et montre mieux qu'un long exposé l'évolution scientifique de notre régime pénitentiaire. L'Annexe psychiatrique de la prison de Forest y a remplacé les cellules affectées jadis au quartier de répression, cachots devenus inutiles depuis l'organisation en cet établissement d'un service psychiatrique ; ainsi que le disait il y a quelque temps à des visiteurs étrangers le Directeur

de la prison de Forest, M. Legrand, fonctionnaire de haute valeur : « Les cellules de répression ne sont plus occupées ici, car tous les indisciplinés et pervers que je devais y mettre se trouvent aujourd'hui à l'Annexe psychiatrique ou dans les prisons thérapeutiques. »

Il peut être intéressant d'insister sur le rôle important qui est dévolu aux Annexes psychiatriques des prisons dans l'application de la Loi de Défense sociale, qui est venue compléter, en ce qui concerne les anormaux, les Institutions de lutte contre la criminalité ; elle est entrée en vigueur le 1er janvier 1931. Rappelons qu'elle substitue, pour les inculpés reconnus déments, déséquilibrés mentaux ou grands débiles de l'esprit, des mesures de thérapeutique et d'élimination sociale à la condamnation à la prison.

Cette loi implique la création d'Annexes psychiatriques dans les grandes prisons préventives ; elle précise que l'expertise mentale des prévenus y sera faite par les médecins légistes commis à cet effet par les juges d'instruction et tribunaux ; ils y trouveront toutes facilités pour accomplir leur délicate mission, notamment un dossier clinique très complet de chaque inculpé placé en observation en vue d'une expertise mentale.

Celle-ci étant terminée et ayant conclu à une mesure d'internement d'un anormal reconnu dangereux au point de vue social, le malade ou le déficient mental est soumis à une seconde période d'observation à l'Annexe psychiatrique, en vue de déterminer l'établissement de Défense sociale — ils sont au nombre de trois, chacun d'eux organisant une thérapeutique médico-pédagogique spécialisée, en rapport avec les tares et perturbations psychiques des anormaux qui y sont traités — qui leur convient le mieux.

Enfin, si les internés demandent leur mise en liberté — celle-ci s'accordant habituellement à l'essai, sous un contrôle psychiatrique et social d'une durée minimum d'un an — ils sont replacés une troisième fois à l'Annexe afin de les observer et de se rendre compte ainsi des modifications survenues dans leur état mental et de leurs chances de reclassement social.

On le voit : l'Annexe psychiatrique des prisons est le pivot même de la loi de Défense sociale qui, sans elle, ne pourrait être appliquée ; les anormaux y sont successivement observés :

1° en vue du diagnostic de leurs troubles et tares mentaux ;

2° en vue de la détermination de leur traitement et du choix de l'établissement où il se fera le mieux ;

3° en vue d'apprécier leur degré de guérison et leurs chances de vie laborieuse et régulière.

Les chiffres suivants montrent quelle fut, en 1931, première année d'application de la loi belge de Défense sociale, l'activité des Annexes psychiatriques dans ce domaine ; elles sont au nombre de neuf, et 503 inculpés, dont 48 femmes, y ont été observés d'une manière scientifique.

L'expérience a nettement confirmé l'utilité indispensable d'un service d'observation psychiatrique dans les prisons et les heureux résultats qu'on peut en attendre pour le traitement rationnel, scientifique et humanitaire des délinquants.

La formation des surveillants-infirmiers et auxiliaires médicaux a retenu l'attention de l'Administration des prisons belges en ces dernières années, sous l'influence de l'orientation thérapeutique donnée après la guerre au régime pénitentiaire. A mesure que se créaient des éta-

blissements ou quartiers destinés spécialement au traitement médical et psychiatrique des condamnés malades et anormaux de corps ou d'esprit, on s'est efforcé d'y affecter un personnel de surveillance sélectionné, ayant reçu une certaine formation scientifique. Malheureusement la restriction budgétaire n'a pas permis de consacrer à cette organisation les crédits relativement élevés qu'eût exigée la nomination d'infirmiers diplômés ; on a dû se contenter, jusqu'à présent, de choisir dans le personnel ordinaire les candidats les plus aptes par leur caractère, leur mentalité et leur degré d'instruction, et d'assurer leur formation professionnelle par des cours et des conférences ; parfois aussi on leur a imposé un stage dans un établissement hospitalier ou un asile. Pour les infirmeries médicales qui existent dans toutes les prisons belges, on a donné la préférence aux surveillants qui possèdent un diplôme d'ambulancier de Croix-Rouge ; au surplus, le médecin de l'établissement s'attache à développer progressivement leurs connaissances en médecine d'urgence et en matière de pansements. Dans les grandes prisons de Bruxelles et de Gand, où fonctionne un service chirurgical moderne, la formation scientifique des surveillants-infirmiers a été poussée au point d'en faire des auxiliaires très utiles pour l'assistance au cours des interventions opératoires et des pansements consécutifs. Grâce à cette éducation individuelle, médecins et chirurgiens n'ont guère souffert de l'absence d'infirmiers diplômés.

Quant aux prisons de femmes dont la surveillance est assurée par des religieuses, on a trouvé plus facilement parmi elles les éléments spécialisés qu'exige le traitement médico-psychiatrique en prison. Certaines religieuses ont suivi régulièrement les cours des Écoles d'infirmières et y ont obtenus des diplômes officiels ; elles sont naturelle-

ment choisies pour les infirmeries et surtout pour les Annexes psychiatriques dont disposent nos grandes prisons.

A mesure que se développeront les sections thérapeutiques dans le régime pénitentiaire belge, l'Administration s'inspirera, de plus en plus, de la préoccupation scientifique d'exiger de son personnel une éducation sociale et une formation médico-psychiatrique, et celle-ci doit logiquement s'acquérir dans les Écoles d'Infirmiers et de Service Social; c'est à cette condition seulement que ce personnel apportera au médecin criminaliste la collaboration éclairée qu'il est en droit d'en attendre.

L'évolution actuelle du régime pénitentiaire belge, dont tous les buts ne sont pas atteints et dont certaines réalisations doivent encore être perfectionnées, se poursuit avec prudence, à la lumière des expériences et des critiques dont son organisation a fait l'objet de la part de ceux, nombreux déjà, qui sont venus l'étudier.

Cette évolution doit aboutir à l'organisation anthropologique de la prison telle que nous l'avons exposée, en 1924, dans un rapport au Congrès de médecine légale de langue française.

Si la prison doit rester comme jadis pour les uns, les normaux, une maison d'expiation et de relèvement, elle sera pour d'autres, avant tout, une école et un atelier, pour d'autres encore, l'hôpital où l'on s'efforcera d'améliorer, sinon de guérir les infirmités et les maladies qui les empêchent de mener une existence sociale régulière; ailleurs elle prendra la forme d'une colonie de travail pour les récidivistes et les anormaux dangereux, ou d'un sanatorium pour névrosés et toxicomanes; elle doit devenir, enfin, un asile de sûreté pour les demi-fous de tout ordre, les dégénérés et les débiles mentaux, à réactions

dangereuses, dont la science restera souvent impuissante à améliorer les tares.

La prison psychiatrique organisée suivant les principes de l'Anthropologie criminelle moderne peut être tout cela, et elle doit le devenir si elle veut répondre à la conception que nous nous en faisons : un organisme efficace de défense sociale et de prophylaxie criminelle, s'adaptant à toutes les formes de la délinquance, qu'elle soit morbide ou non.

Il est un dernier point sur lequel nous devons insister : La réforme du régime pénitentiaire belge ne vise pas, comme on l'a pensé parfois, à substituer à l'action morale et religieuse, qui doit garder son rôle prédominant dans le traitement de la délinquance, des méthodes d'ordre médical ou technique, imprégnées exclusivement de préoccupations matérielles ou purement sociales.

Bien au contraire, en recourant à des moyens d'investigation scientifique pour mieux pénétrer la psychologie et la conscience des délinquants, et en les soumettant à des thérapeutiques médicales ou psychiatriques, les protagonistes de la réforme des prisons belges s'efforcent avant tout de préparer la voie aux interventions des Directeurs, Aumôniers, Instituteurs et Membres Visiteurs des Œuvres de Patronage et de Réadaptation sociale des condamnés. Ils espèrent faciliter leur mission en les mettant mieux à même, par une meilleure connaissance des sujets auxquels ils doivent s'intéresser, d'agir sur eux par les moyens les plus appropriés pour obtenir leur amendement et leur reclassement.

Certes, l'œuvre poursuivie en prison est essentiellement du domaine moral, mais ce serait une illusion grave de penser qu'il suffit, pour l'entreprendre avec succès, de zèle, de bonté, de charité et de routine ; elle doit être

préparée et vivifiée par la connaissance exacte de la mentalité, du caractère et de la santé physique des condamnés.

C'est la collaboration de l'Anthropologue criminaliste le mieux qualifié pour faire cette étude scientifique préparatoire des détenus, qui la rendra possible et lui assurera les meilleures chances de succès. La réforme du régime pénitentiaire belge a consacré ce principe en plaçant à la base de l'action rédemptrice de la prison, l'examen systématique des condamnés dans les laboratoires d'Anthropologie pénitentiaire.

Ainsi se trouve démontré une fois de plus que la science est inséparable de la morale imprégnée d'idées religieuses ; leurs aspirations sont communes et elles doivent associer leur action pour faire œuvre féconde.

Dr Louis Vervaeck,
Directeur Général du Service
d'Anthropologie pénitentiaire de Belgique.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le premier trimestre de la Conférence du Désarmement

Voici donc trois mois que siège à Genève la Conférence du Désarmement. Mais comme ce premier trimestre a été interrompu à plusieurs reprises, le travail effectif ne couvre guère que huit semaines.

Récapitulons : du 2 au 25 février, la Conférence tient dix-sept séances plénières consacrées à la discussion générale. Elle entend une cinquantaine de discours, dans lesquels chaque délégation expose sa doctrine.

Ces interventions permettent de dégager les éléments d'une doctrine commune, et les points essentiels de divergence. La discussion générale a donc déblayé le terrain, tâche indispensable avant tout acte constructif.

∴

L'une des dix-sept séances plénières ne sera pas oubliée de sitôt à Genève : nous voulons parler de la séance extraordinaire du 6 février, réservée au dépôt des pétitions d'organisations privées de toutes confessions, de toutes opinions, parvenues à Genève du monde entier. Par ces pétitions, dont quelques-unes avaient un ton comminatoire, s'est exprimée la voix des peuples qui tous réclament la paix. Laissons ici parler les chiffres.

Pétition néerlandaise, signée par près de deux millions et demi de citoyens; pétition des organisations fémini-

nes internationales, représentant 45 millions d'adhérentes ; pétition déposée par Mme Steenberghe-Engeringh, au nom de 25 millions de femmes catholiques ; pétitions des Églises chrétiennes non-catholiques, représentant plusieurs millions de membres ; déclaration lue par M. Jean Dupuis, un Français, au nom de plus de deux millions d'étudiants ; déclarations d'un autre Français au nom de la Ligue internationale pour la défense des Droits de l'homme et du citoyen ; du vicomte Cecil, au nom des 1.500.000 membres de l'Union Internationale des Associations pour la S.D.N. ; enfin de M. Vandervelde pour les 6 millions d'adhérents à l'Internationale ouvrière socialiste, et de M. Jouhaux qui apporte à la Conférence 14 millions de signatures de travailleurs.

L'impressionnant défilé, à la tribune de Genève, de ces femmes et de ces hommes a provoqué les sarcasmes de la presse nationaliste, chez nous et ailleurs ; il y aura toujours des gens dont les oreilles ne veulent pas entendre...

Ajoutons que le bureau de la Conférence n'a cessé de recevoir, depuis cette séance mémorable, de nouvelles pétitions.

La Conférence a constitué six commissions : générale, — politique, — terrestre, — navale, — aérienne, — des dépenses, — de défense nationale. L'attention se concentre surtout sur les travaux de la Commission Générale, qui devient comme une conférence au petit pied. Cette Commission tient, jusqu'au 25 février, quatre séances. Les autres commissions se réunissent le 27. L'Assemblée extraordinaire de la S.D.N. est convoquée pour étudier le conflit sino-japonais, et siège du 2 au 11 mars ; et le 9 mars seulement, les commissions de la Conférence reprennent leurs travaux.

Le 18 mars, nouvel ajournement jusqu'au 11 avril pour les fêtes de Pâques ; les séances de la Commission générale et des commissions se poursuivent alors sans interruption jusqu'à fin avril.

*
* *

Quand les délégués du monde entier s'assemblent à Genève, le 2 février, ils sont saisis d'abord du projet de convention mis au point par la Commission préparatoire du Désarmement — chargé de réserves importantes — puis des nombreuses propositions présentées par les différents gouvernements et portant non seulement sur les questions techniques mais sur les méthodes d'organisation de la communauté internationale.

De cette abondante documentation, se dégagent quatre thèses principales : la thèse française, qui lie la réduction des armements à la sécurité ; la thèse anglo-saxonne, qui vise avant tout une réduction substantielle des armements ; la thèse allemande, qui réclame l'égalité des armements ; la thèse soviétique, portant sur une réduction rigide et mathématique des armements.

Dès le 6 février, M. Tardieu dépose une proposition qui crée une forte sensation. La France, dit-il en substance, a déjà consenti de sérieux sacrifices en matière de réduction des armements ; elle est prête cependant à aller plus loin encore, si elle retrouve sur le plan international les garanties de sécurité qu'elle abandonnera sur le plan national. En conséquence, la délégation française propose de renforcer les pouvoirs d'action de la S.D.N. en mettant à son service une force armée internationale. La France serait disposée pour sa part à fournir des contingents à cette force armée et à remettre à la S.D.N., dans le cas d'un conflit où elle ne serait pas partie, ses armements lourds, qu'elle conserverait sur son territoire pendant le temps de paix. En outre, l'aviation civile serait internationalisée, pour éviter la transformation facile de ce moyen de transport en engin de guerre.

La proposition française est conforme à la thèse que notre pays, sans distinction de partis, a toujours soutenue. Dès la fondation de la S.D.N., Léon Bourgeois s'é-

tait en vain efforcé de faire prévaloir l'idée d'une force armée internationale. On s'était aussi beaucoup intéressé en France à la question de l'internationalisation de l'aviation (1). Il est évident que, tant que Genève ou La Haye, qualifiées pour dire le droit ou pour faire prévaloir les solutions de paix, seront démunies de tous moyens de sanction, leur action restera toute théorique et illusoire — je dirai même dangereuse, car en exposant la S.D.N. à voir ses décisions ignorées, comme ce fut le cas dans l'affaire sino-japonaise, on compromet son autorité et par cela même l'autorité du Droit.

La proposition de notre Délégation est apparue à plusieurs pays comme un moyen pratique pour la France de garder par devers elle ses armements lourds et de mettre fin au danger que constitue pour elle la supériorité de l'aviation civile allemande. Il était inévitable qu'en ce temps de méfiance généralisée, une telle interprétation fût donnée au projet français. L'avenir nous dira si ce projet était prématuré; nous sommes néanmoins convaincus que la France a ouvert une voie nouvelle, *la seule voie rationnelle pour sortir de l'impasse du désarmement*, et que la constitution d'une force armée internationale dominera désormais le problème de l'organisation de la paix.

On sait que la proposition Tardieu a été renvoyée à la Commission générale; sa discussion promet d'être longue et passionnée.

***

En une brève séance de la Conférence, les propositions soviétiques de désarmement « mathématique » furent écartées. Il ne restait donc qu'à adopter la convention d

(1) Voir notamment le projet publié à ce sujet dans le n° d 15 nov. 1931 de la revue *Politique*, p. 961 à 979 (éd. Spes), projet dont nous avons rendu compte dans le n° du 20 janvier 1932 de *Documents de la Vie Intellectuelle*, p. 153-160.

éduction des armements, élaborée par la Commission réparatoire. C'est ce que fait la Conférence en y faisant entrer le projet français ainsi que les demandes allemandes en faveur de l'égalité des droits.

Sur la proposition de M. Tardieu, une Commission olitique a été constituée. C'est la résurrection du Comité 'arbitrage et de sécurité, a-t-on dit. Victoire de la rance, ajoutait-on ; la question *sécurité* revient sur le apis.

Soit. Mais la sécurité, nous ne sommes pas les seuls à réclamer. N'est-ce pas au nom de la sécurité que l'Allemagne plaide l'égalité des armements ? que l'Italie ugmente sa flotte ? que les États-Unis accroissent leur udget de défense nationale ? Tôt ou tard, il faudra bien border de face le problème de la sécurité, et de la *sécurité pour tous*, que Genève n'a jamais perdu de vue.

La Commission générale s'est mise au travail et a immédiatement entamé la discussion de l'article et du projet e convention (1). Au sujet de cet article, il a été décidé ue la réduction des armements se ferait par étapes, la remière étape — concession faite à la thèse allemande — devant atteindre le niveau le plus bas possible. En evanche, il a été également décidé que la réduction, omme le prescrit l'article 8 du Pacte de la S.D.N., serait ite « au minimum compatible avec la sécurité nationale t avec l'exécution des obligations internationales impoée par une action commune », en « tenant compte de la ituation géographique et des conditions spéciales de haque État ». La thèse française de la sécurité a donc btenu satisfaction.

Mais une proposition nouvelle a marqué le début des travaux de la Commission et les a orientés depuis le 1 avril. Nous voulons parler du plan américain concernant la suppression des armements offensifs.

(1) Cet article est ainsi rédigé : « Les Hautes Parties contractantes engagent à limiter et, autant que possible, réduire leurs armements respectifs, ainsi qu'il est prévu à la présente Convention. »

Dans de nombreux memoranda déposés par les différentes délégations, on s'était attaqué aux armements offensifs. Le projet français lui-même, en proposant l'internationalisation des armements lourds, qui ont un caractère intrinsèquement offensif, avait dénoncé le danger que ces armements font courir à la paix. La proposition américaine concrétisait donc cette levée de boucliers contre les armements offensifs.

Mais ici deux questions se posent : il s'agit de définir les armements offensifs ; il s'agit ensuite de savoir si on les abolira ou si on se contentera de les mettre à la disposition de la S.D.N.

Sur le premier point, la Commission générale et les Commissions techniques ont commencé une étude serrée et la conclusion qui se dégage jusqu'ici de leurs débats c'est que *chacun considère comme défensives les armes qu'il possède en plus grand nombre, et comme offensives celles que dominent chez son ou ses voisins.* Dès que les techniciens s'emparent d'une question, chacun des arguments « pour » que produisent les uns vaut autant que chacun des arguments « contre » mis en avant par les autres. Les discussions menacent alors de s'éterniser.

La discussion du second point, qui n'est pas encore entamée, entraînera la discussion de tout le projet français. Et là-dessus notre position est forte. Depuis que la guerre a été mise hors la loi, toute agression est devenue *un crime international* ; contre le criminel, la communauté des nations doit se dresser. Au lieu d'improviser la répression, ne vaut-il pas mieux prévoir les modalités de cette répression, en mettant dès le temps de paix à la disposition de la S.D.N. les armements requis pour une action commune?

***

L'arrivée à Genève, à la mi-avril, de M. MacDonald et de M. Stimson, les conversations qu'ils ont eues avec M. Brüning et avec M. Tardieu, l'ajournement de l'entre-

vue très importante que notre président du Conseil devait avoir fin avril avec les collègues anglais, américain et allemand et que son état de santé l'a obligé à remettre, toutes ces allées et venues ont marqué que la conférence allait à une impasse et que l'on s'efforçait de l'arrêter sur cette voie. Les résultats des élections aux diètes allemandes ne contribueront pas à faciliter les choses. Ceux des élections pour le renouvellement de la Chambre française ne pourront pas grandement influencer la politique extérieure de notre pays.

L'heure est grave pour l'Europe, grave pour le monde. Ou bien la communauté internationale s'organisera et s'armera pour permettre aux nations de désarmer, ou bien le chaos actuel continuera, avec les dangers qu'il comporte, et qui chaque jour deviennent plus menaçants.

Il n'y a plus de temps à perdre, plus de faute à commettre.

ANDRÉ-D. TOLÉDANO.

La politique et les partis

Entre deux tours de scrutin, c'est une lecture qui s'impose. Ce bref essai, ces deux essais jumelés plutôt — *les partis*, *leurs combinaisons*, — sont, sans doute, ce que la consultation de 1932 a suscité de plus aigu, de plus intelligent (1). Peut-être même le massif bloquage à gauche qui a marqué le second tour donne-t-il à ce pamphlet une valeur historique : on y retrouve la physionomie et

(1) Emmanuel Berl, *La Politique et les Partis*, un volume de 232 pages, Paris, Rieder, 1932.

le sens politiques de la législature qui disparaît ; on y voit l'annonce d'une « politique de gauche » pour laquelle, comme l'on dit dans le langage des couloirs, « il y a, maintenant, une majorité ».

De M. Berl, on attendait un carnage. Son œuvre est une suite de cadavres : depuis celui d'un *amour défunt* sur lequel il médita jadis, jusqu'à ceux de *la pensée* et de *la morale bourgeoises*. Le prophète des *derniers jours* nous laissait pressentir une *Mort des partis* ou une *fin de la Politique*.

Mais M. Berl s'est délivré, sinon de sa manière, du moins de son esprit de système. Bernanos lui a mis la plume à la main, mais il lui fausse compagnie au détour d'un chapitre et adopte pour guide André Siegfried. Peu à peu, le ton de la critique baisse et cède le pas à l'observation. Les partis sentent seulement « le rance » et non point le cadavre. La politique est accusée de « carence », mais elle conserve assez de ressources vitales pour que le livre s'achève sur un programme.

Au fond, c'est que M. Berl aime la politique. « Il a toujours — nous dit-il — plus ou moins gauchement rôdé autour d'elle. » Ce « gauchement » nous a tout l'air d'un calembour. Car M. Berl est de gauche : tellement de gauche qu'il hésite entre le communisme qu'il professerait « si un parti pouvait n'être jugé que sur sa doctrine », et le socialisme qui lui semble toutefois « trop à droite par rapport au communisme ; trop à gauche par rapport au radicalisme ». Au fait, la rue de Valois lui serait un refuge agréable à condition qu'il pût y siéger à l'aile extrême, lorsqu'il s'agirait des *Soviets* ou du désarmement. D'ailleurs, ne demandons pas à M. Berl de raisonnements discursifs. « On n'est pas de gauche ou de droite comme on est spinoziste ou kantien, mais comme on préfère les femmes blondes aux femmes brunes, la mer à la montagne, la prairie à la forêt... »

M. Berl, donc, opte pour la gauche. Et il opte violemment, car s'il se déclare « impartial » au sens qu'il juge

« fort » (et que nous dirons « étroit ») de « sans parti », il n'entend pas un instant dissimuler ses sentiments. Tout à l'heure, il a substitué le *tableau des partis politiques* à *la grande peur des bien pensants*, parce que « Siegfried assouvit mieux les passions qu'il comprime que Bernanos les passions qu'il étale ». M. Berl, lui, ne cache pas les siennes : elles font l'injustice et la lucidité de son écrit.

Ne demandons donc pas à notre auteur une sagesse qu'il ne nous promet point, une mesure qui lui est étrangère, et suivons ce guide bénévole dans une dernière visite, qui sera comme un adieu, à la législature défunte. Faisons taire nos propres réflexions et écoutons les boutades du cicerone. Certaines portent plus loin qu'il ne semble.

*
* *

A droite, l'*Action Française* : Sans doute elle ne figure pas sur les gradins de l'hémicycle, mais

plus fidèle à M. Marin que les amis de M. Marin, elle tire à soi les électeurs de l'U.R.D., au nom des principes qui sont ceux de l'U.R.D... C'est le parti de la rouspétance. Rouspétance contre le Recteur, contre le Souverain, contre le Pape... Seulement, la rouspétance, ce n'est pas du monarchisme. Ah! M. Daudet, c'est vrai que quarante rois en mille ans ont fait la France. Mais avouez que vous ne les avez pas beaucoup aidés! Qu'ils vous eussent fait embastiller quand ils étaient débonnaires et rouer quand ils ne l'étaient pas... Le meilleur de l'*Action Française* c'est l'héroïque incompréhension qu'elle oppose au train de l'univers. Prêts à mourir pour que sur leurs tombeaux les blés soient plus beaux, alors que les silos canadiens en regorgent, au point qu'il faut y mettre le feu, alors que le monde crève d'une indigestion de blé...

A droite encore, mais, à la droite parlementaire, cette fois l'*Union Républicaine Démocratique*. Son programme : un « cocktail de démagogie ». Sa composition :

un groupe complexe qui comprend les cléricaux comme M. Pernot, de vieux libéraux comme M. Chassaigne-Goyon, des trublions fascistes comme M. Taittinger.

Son sens vrai :

c'est le parti des petits bourgeois qui espèrent être sauvés par les grands bourgeois... Ce bizarre mélange de libéralisme, de catholicisme, de nationalisme, et de vertu, c'est un mélange anesthésique : il s'agit d'opérer le rentier sans douleur. L'U.R.D. perd en dignité, gagne en violence, au fur et à mesure que la grande bourgeoisie se défait.

Au centre, *Action démocratique*, *Républicains de gauche*, *Gauche radicale*, etc. :

le centre ne se détermine pas du tout par rapport aux extrêmes. Il s'affirme comme une entreprise gouvernementale et reproche à ses voisins leur goût des principes... [Ses membres] forment un parti d'affaires, là d'ailleurs est l'argent, là les hommes qui gouvernent. Le représentant des industriels, l'agent du comité des houillères, celui des assureurs, celui des électriciens... Ces modérés, qui mènent le pays d'un train si infernal, constituent en dernière analyse *le parti américain*... A priori, il semble inéluctable qu'un centre gauche se dessine ou se révèle. Il attend, pour cristalliser, l'autorité d'une personne, le prestige d'un individu...

Les *démocrates populaires* en sont-ils l'amorce?

J'en doute. Ils n'ont pas d'assises solides... Ils ne correspondent pas à une famille de la France... La première crise politique un peu sérieuse risque de les anéantir.

A gauche, le *parti radical.*

A beaucoup d'égards, c'est la France même. Parti de petites gens, parti de la province, avec leur solidité, leurs susceptibilités infinies, leur terreur d'être dupes... Toute [son] idéologie se fonde sur l'antagonisme de la souveraineté que le suffrage universel délègue et des puissances que le souverain s'efforce de mater.

Mais, en fin de compte, le radicalisme n'abat pas « le mur d'argent ». Il se contente d'y faire quelques brèches et « finit souvent dans la recommandation... ». Parti de la paix, il a engendré Delcassé et Franklin-Bouillon !...

De l'individualisme il arrive à l'étatisme, et du libéralisme au

jacobinisme..., et cependant le radicalisme devient de jour en jour moins efficace. Dans l'Europe d'aujourd'hui, les valeurs de changement l'emportent sur les valeurs de permanence. Mais alors la défaite du radicalisme ne risque-t-elle pas de signifier, parfois, un recul de l'homme... car, à la vérité, ce n'est pas de sa doctrine que le parti radical tire sa force, mais plutôt du caractère humain que son recrutement lui confère...

Les partis révolutionnaires : *le parti S.F.I.O.* :

La puissante tradition de Jaurès continue de dominer le socialisme français. Un socialiste français, c'est un bon socialiste, ce peut être un bon révolutionnaire, c'est d'abord un bon républicain... Leur force doctrinale, leur discipline, leur lien à la deuxième internationale donne [aux socialistes] sur les radicaux une supériorité qui lentement se manifeste... Installés dans les municipalités des grandes villes provinciales, à Lille, à Roubaix, à Bordeaux, menaçant celle de Lyon et de Marseille, on les voit monter à la conquête du pouvoir que, hors de France, ils ont déjà exercé... Les contradictions qui rongent le parti, M. Blum les masque grâce à son extraordinaire dialectique, il ne parvient pas toujours à les surmonter... Nous devons créditer [le socialisme unifié], non seulement du pacifisme qu'il défend, mais du bellicisme qu'il empêche les radicaux de manifester.

A l'extrême gauche : *le parti communiste* :

L'expérience m'a montré de plus en plus le marxisme comme vrai, et le parti communiste français comme irréel... Le communiste français ne dit pas : *il pleut*, mais *Marx dit qu'il pleut* et : *si, nous appuyant sur la dialectique de l'histoire, nous considérons l'idée de pluie dans ses rapports historiques avec l'idée d'homme et de prolétariat, nous sommes conduits à résoudre l'antithèse pluie par un effort bourgeois loyalement communiste dont le substrat doit être cherché à la page 173 du tome 22 des œuvres de Lénine...* Il faudrait que le parti communiste français fût le parti du prolétariat français, et non celui du prolétariat abstrait.

*
* *

On le voit, M. Berl aime les teintes vives, et son tableau est une manière de pochade. On la détruirait en essayant de la nuancer. Conservons-la comme un témoignage et, à

certains traits, ne prêtons pas plus d'importance que l'auteur lui-même. D'ailleurs le modèle s'estompe déjà ; les masses se déplacent, l'éclairage a changé. Sur le nouvel éventail des partis, le *groupe républicain radical et radical-socialiste* projette du centre gauche presque jusqu'au centre droit sa tache rosée, tandis que toute la gauche se recouvre du groseille socialiste, du rouge vif « pupiste », de l'écarlate communiste. Le complexe de l'U.R.D. semble se dissocier en un groupe Pernot et en un groupe Marin, comme les radicaux indépendants se partager en groupe Gourdeau et groupe Verlot. Quant aux démocrates populaires, ils ont réuni cette fois — la première — 300.000 voix bien à eux, et un observateur qui assure « ne leur porter aucune tendresse particulière » déclare à la suite de cette épreuve « que ce groupe répond à un véritable besoin pour d'innombrables Français, à la fois attachés à leur religion et convaincus de la nécessité d'une politique d'évolution » (1). Restent, tassés au bas du centre droit, les députés de l'*Alliance Démocratique*, pour autant que celle-ci puisse se targuer d'avoir fait des élus. C'est le *shadow cabinet*, comme disent les Anglais, le ministère en disponibilité. Ses chefs vont-ils composer avec les vainqueurs ou au contraire engager la lutte, sans merci ? C'est en d'autres termes le problème de la concentration, dont la seconde inconnue relève des décisions socialistes.

Mais, concentration ou cartel, nous ne sortons pas de la ligne générale suivant laquelle tous nos cabinets depuis 1871 — M. Berl a raison de l'observer — ont été des gouvernements de coalition dont le chef, « selon la force ou la faiblesse de sa personne, [est] le plus petit commun multiple ou le plus grand commun diviseur d'une Assemblée régie par une arithmétique complexe ».

Deux masses électorales dans le pays, quinze groupes dans l'hémicycle, un cabinet panaché au pouvoir : l'image de notre politique s'avère bien déconcertante !

(1) Jacques Benaben, *Les jeunes équipes et les élections*, dans *Notre Temps* du 15 mai 1932, p. 732, col. 1.

M. Berl compte pour la simplifier sur l'union prolétarienne ; d'autres incitent les droites à serrer leurs rangs clairsemés ; certains espèrent dans un rajeunissement (1). Mais, en vérité, rien ne changera tant que l'État ne sera point réformé et, d'abord, le suffrage organisé.

MARCEL PRÉLOT.

Les deux Romes devant l'opinion française

La question romaine ne fut pas seule à troubler les rapports entre la France et l'Italie comme cela advint trop souvent dans le cours du XIX^e^ siècle, mais il est incontestable que la France a été appelée à prendre parti dans le débat qui jusqu'aux accords de Latran a séparé le Vatican et le Quirinal, et il est incontestable aussi que l'anticléricalisme français a maintes fois manifesté une sympathie envers le Risorgimento animée surtout par l'hostilité contre la Papauté. Cet esprit de parti qui paralyse la rigueur critique et infirme tant de jugements s'exerce aujourd'hui avec autant de partialité et d'aveuglement à l'encontre du fascisme qui trouve ses ennemis-nés chez tous les « hommes de gauche ».

Question romaine et politique fasciste ont été, ainsi, le prétexte d'une suite de malentendus qui ont fâcheusement influencé la politique franco-italienne. Ce n'est pas, certes, que les bons esprits et les bonnes volontés fassent

(1) *Le rajeunissement de la politique*, témoignages de MM. Daniel-Rops, André Chamson, Ramon Fernandez, Jean Maxence, Pierre Cot, Maurice Paz, Marcel Déat, Guy La Chambre, Jean Mistler, Robert Garric, Thierry Maulnier, André Wurmser, Roger Nathan, Pierre d'Exideuil, avec une préface de Henry de Jouvenel. Un volume de 380 pages, Paris, Corrêa, 1932.

défaut, mais il entre dans l'opinion française à l'égard des peuples étrangers tant de préjugés, d'ignorance, d'incompréhension, de généralisations maladroites et de stylisations faciles, qu'on remarque avec plaisir les livres écrits en toute indépendance, avec compétence et loyauté.

Je rangerai volontiers parmi ceux-ci le récent ouvrage de M. J. Gay, professeur à l'Université de Lille, sur *Les Deux Romes et l'opinion française* (1). Question complexe où il faut faire la place des susceptibilités nationales, et qui nous oblige à constater une fois de plus combien il est difficile d'apprécier exactement les événements étrangers, soit que nous ne possédions en ce qui les concerne qu'une documentation imparfaite, soit que nous consentions difficilement à l'effort d'objectivation qu'il faut pour abandonner ses façons de penser et de sentir trop étroitement nationales qui empêchent de comprendre vraiment l'étranger.

Parfaitement instruit de toutes les choses d'Italie, M. Gay possède cette connaissance psychologique d'une nation qui n'est pas moins utile à l'historien que la connaissance des faits. En étudiant les échos que la politique italienne avait trouvés en France depuis cent ans, il découvre bien des causes de ce malentendu que déplorent tous les bons esprits des deux nations voisines auxquelles une communauté de culture et d'intérêts commande la coopération. Il nous apporte dans ce volume des documents fort intéressants provenant de deux témoins du mouvement national italien, Louis Doubet et Eugène Rendu, qui dans le courant du Second Empire ont informé le gouvernement français des événements qui se passaient dans la péninsule. Les lettres inédites de Doubet, publiées en appendice, attestent chez cet observateur une lucidité d'analyse, une clairvoyance, qui s'accordent fort bien avec sa ferveur religieuse et le désir qu'il avait, en fournissant à la France des renseignements exacts, de dissiper les

(1) Librairie Félix Alcan. Bibliothèque d'histoire contemporaine.

auses de discorde qui subsistaient entre les deux pays. On lira avec intérêt, aussi, le chapitre consacré au Père Tosti et la Conciliation, et les remarques si pénétrantes sur l'attitude des provinces méridionales dans le débat pour l'unité.

Mais la partie de ce livre qui me paraît la plus significative actuellement, et la plus importante pratiquement pour ce qui est des rapports entre la France et l'Italie, c'est l'historique que fait M. Gay de ces relations qui, depuis 1815, ont été surtout une suite de malentendus provoqués soit par l'ignorance, soit par la partialité politique et l'esprit de parti, soit par une compréhension insuffisante du caractère italien.

« Pour entrer en contact avec l'Italie actuelle — écrit M. Gay —, avec l'Italie réelle et vivante, il est utile de se rappeler sa plus récente histoire, les transformations politiques extraordinaires dont le sol italien a été le théâtre, depuis les origines de Risorgimento jusqu'à la dernière guerre. Il importe surtout, pour bien comprendre cette histoire si étroitement mêlée à la nôtre, de ne pas la regarder uniquement du point de vue français, mais d'entrer franchement dans l'âme de nos voisins. »

Cette double perpective a permis à M. Gay des constatations très intéressantes sur ce que l'esprit du Risorgimento doit aux influences françaises, et, en même temps, sur le caractère profondément original de ce mouvement. Proche du libéralisme français, il s'en écarte par ailleurs, et nous observons alors que l'opinion française, sympathique à la politique italienne aussi longtemps que celle-ci reste assez près des idées initiales auxquelles, certes, les leçons des philosophes et des sociologues de notre pays n'ont pas été étrangères, se détourne et boude dès que l'Italie s'en détache. On pourrait dire, en somme, que l'esprit français éprouve plus de difficulté qu'un autre à juger impartialement et en complète objectivité l'Italie, parce qu'il y reconnaît trop de lui-même, à la fois, et moins qu'il ne voudrait en trouver. Ce sont là de curieu-

ses interférences qui se produisent presque toujours entre pays *parents*, tant il est vrai qu'il est plus aisé de juger quelqu'un qui ne nous ressemble pas du tout, qu'un homme — ou une nation — qui nous attire et nous égare par de fausses similitudes ou de demi-ressemblances.

Sur le point capital des accords du Latran qui constituent un moment décisif de l'histoire européenne actuelle, car ils dissipent le douloureux conflit qui divisait les deux Romes, M. Gay apporte des remarques fort pertinentes. Depuis que le Saint-Siège avait été dépouillé des États Pontificaux, il semblait qu'une entente fût impossible entre les deux puissances qui revendiquaient Rome, et l'intransigeance des gouvernements italiens aussi bien que la réserve pleine de noblesse et de dignité du Souverain Pontife laissaient peu de place pour une conciliation. Sans porter aucun préjudice à l'indépendance, au prestige ni à l'autorité du Saint-Siège, les accords du Latran ont résolu pour le plus grand bien des deux parties, croyons-nous, — et c'est aussi l'opinion de M. Gay — ce difficile débat. Chef-d'œuvre d'entente diplomatique certes, mais surtout reconnaissance de l'immense puissance spirituelle du Saint-Siège, et constitution d'un état qui garantit son *statut* matériel, et qui facilite l'exercice de son ministère sur les âmes et de sa direction du monde catholique. Sur certains points de ces accords, mal compris parfois ou interprétés d'une façon tendancieuse, celui relatif par exemple à la participation du Saint-Siège aux réunions internationales, l'auteur de ce livre donne de clairs commentaires. « Peu nous importe que l'Italie fasciste trouve dans sa réconciliation avec le Vatican un nouvel élément de force et de prestige. Du grande acte pacifique accompli par le Pape et le dictateur italien, les catholiques du monde entier peuvent se réjouir sans arrière-pensée ; car c'est l'Église catholique elle-même, qui doit en tirer, peu à peu, un bénéfice incontestable en faisant mieux comprendre à tous ceux qui sont éloignés d'elle ce qu'elle est réellement et quelle source inépuisa-

ble de renouvellement spirituel et moral l'homme de nos jours peut trouver encore dans sa doctrine et dans sa direction. »

MARCEL BRION.

Une heureuse réforme

Nous avons fait campagne dans cette revue, et nous continuerons de le faire à l'occasion, pour que disparaissent, des conditions de vie de certaines populations, les survivances de l'esclavage.

Se doute-t-on que nous allons chercher dans des terres lointaines ce que nous avons chez nous à portée de la main? Or voici qu'une survivance de l'esclavage, réminiscence je le veux bien lointaine et fort estompée, reconnaissable pourtant, vient de disparaître; et Dieu veuille qu'il n'en subsiste pas d'autre!

La loi du 13 février 1932 vient de conférer le droit d'être jurés à toute une catégorie de travailleurs honorables que l'état de dépendance personnelle avait fait écarter de ces fonctions. L'article 4 de la loi du 21 novembre 1872 défendait l'accès du jury aux domestiques et serviteurs à gages. Il est trop clair qu'une pareille interdiction n'avait pu s'introduire qu'à la faveur de cette pensée que la sujétion du domestique en fait un être sans personnalité, vivant dans l'ombre de son maître, et incapable par conséquent de participer, comme un homme libre, à l'exercice de la justice.

J'imagine que bien des maîtresses de maison ne savaient pas, quand elles engageaient un valet de chambre, qu'elles le dépouillaient d'une partie de ses droits de citoyen, et lui faisaient subir une véritable diminution de sa personnalité. Elles continueront à l'ignorer et ne se douteront pas de la petite révolution que vient d'accomplir ce très court texte de loi.

Peut-être d'ailleurs y a-t-il autre chose à faire que de les rétablir dans leur droit d'être juré, pour convaincre ceux qui refusent d'entrer dans les carrières domestiques, qu'il n'y a

pas là un métier bas, dégradant, une sorte d'esclavage enfin très atténué.

L'un de ces progrès, c'est encore la loi du 13 février qui l'accomplit. En 1872, on parlait des « domestiques et serviteurs à gages », en 1932 on dit « domestiques et gens de maison ». Cette nuance de langage est significative. Mais quand donc se convaincra-t-on que tous les travailleurs, ceux qui nous entourent comme ceux qui, loin de nous, travaillent encore cependant pour nous, sont nos frères, et que cela leur crée des titres à des égards, à du respect? Ces égards se traduisent d'abord et surtout dans les nuances du langage. Et il n'est pas sans importance que la loi cesse d'employer à leur endroit des expressions qui les blessent parce que, à tort ou à raison, elles sont considérées comme chargées d'un sens péjoratif.

J. D.

La vie des journaux

Nous voudrions, sans pénétrer dans le domaine politique, donner quelques notes sur l'influence des grands journaux, à propos de la période électorale. M. Gustave Hervé prétendait, voici quelques années, qu'ils ne déplaçaient pas cinquante voix. C'est une forme paradoxale de la vérité; l'expérience récente nous permet des conclusions plus précises.

La somme des intérêts que représente un grand journal parisien l'oblige à une certaine neutralité. On sait qu'un feuilleton du *Matin* doit éviter toute allusion péjorative à aucun des corps d'état sérieusement organisés. Un épicier en mauvaise posture brouillerait le journal avec toute la corporation des épiciers. La même réserve prudente s'impose à plus forte raison en politique. Tout grand journal a sa nuance consentie par les lecteurs et davantage imposée : mais il est indispensable que cette nuance demeure dans les notes larges et anodines. Il arriva que pour avoir combattu violemment Dreyfus, *Le Petit Journal* perdit

on public, autant que *Le Figaro* et *Le Soleil* pour avoir défendu le même Dreyfus.

Il faut donc se prononcer, prendre parti, sans prétendre catéchiser ; en se tenant dans les notes très moyennes qui ont la nuance connue du journal, on ne froisse personne. Mais on ne fait aucune éducation. On ne peut se rattraper qu'en donnant aux informations une tendance susceptible de modifier légèrement — car il ne faut pas la heurter — l'opinion du lecteur sans qu'il s'en aperçoive.

Cette neutralité permet donc de nier d'une manière générale, comme l'a fait M. Gustave Hervé, l'influence des grands journaux parisiens. A moins qu'une tendance plus ou moins volontaire ne s'y fasse jour, qui, correspondant à l'esprit public, le pousse plus ou moins sur sa pente. Ainsi, en 1932, obéissant à ce grand désir de « concentration républicaine » qui anime depuis deux ou trois ans nos puissances de coulisses administratives et financières, *Le Journal*, *Le Matin*, *Le Petit Parisien*, ont orienté dans la mesure de leurs moyens les lecteurs vers la gauche. Il est arrivé que les lecteurs, pour des raisons politiques, économiques et autres, étaient tentés de changer le personnel gouvernemental. En freinant, on eût obtenu la majorité concentrationniste que cherchaient nos maîtres occultes ; en poussant à la roue, on a, comme Poincaré en 1924, dépassé la ligne d'un redressement infiniment délicat.

Ces orientations, qui surprennent le bénévole spectateur, ne sont pas toujours, au reste, bien coordonnées. *Le Matin* combat les Assurances sociales très modérées que nous avons et favorise la Gauche, partisan d'une assurance-chômage beaucoup plus délicate d'application. On prétente comme un grief contre les Assurances sociales le désir des ouvriers de toucher rapidement ce qui leur revient, ce qui prouve au contraire que la justice du principe des assurances sociales est entrée déjà dans les mœurs. Tactique pour utiliser d'où qu'ils viennent les mécontentements ; mais tactique dangereuse. Quand saura-t-on

substituer une appréciation compétente des choses au parti pris, à la recherche d'un argument à effet? Il est nuisible de tromper le public, surtout quand on y réussit.

***

Il est vrai que l'incohérence règne aussi bien dans les journaux politiques que dans les journaux neutres : ainsi n'est-il pas amusant que *L'Ami du Peuple* ait pour correspondant à Berlin... un berlinois? N'y a-t-il aucun journaliste français capable de renseigner les lecteurs de M. Coty sur l'Allemagne?

De même on a vu M. Jacques Ditte, rédacteur en chef de *L'Ami du Peuple* et candidat dans le 7e arrondissement, désavoué par *L'Ami du Peuple du Soir* parce qu'au second tour il continuait sa campagne contre M. de Kérillis, tout en s'étant désisté. Divergences de vues qui sont fatales en certaines occurrences, mais où le public trouve occasion de se divertir.

***

Cela nous ramène à notre premier propos. Évidemment, ce que nous disions des grands journaux neutres s'applique moins aux journaux qui ont, sinon une doctrine, au moins des opinions plus tranchées. Ceux-là créent un état d'esprit, fournissent leurs lecteurs d'arguments, en font des agents actifs en temps d'élection, plus ou moins bien orientés selon d'ailleurs la sagesse du journal.

Mais l'influence des organes d'opinion, qui est considérable, demeure diffuse et à effets lointains. Quand on veut la monnayer, la concrétiser pour un précipité rapide comme une élection, on est presque toujours dupe. La base d'une élection, ce n'est pas le grand journal; c'est le candidat, son comité, et le journal local; pour le scrutin d'arrondissement, bien entendu.

Ainsi la réputation que ses campagnes dans *l'Écho de Paris* ont donnée à M. de Kérillis lui assurerait une élec-

ion plébiscitée dans toute la France; moins sûrement dans un grand secteur parisien; elle ne suffit pas dans un seul arrondissement ou plutôt un demi-arrondissement.

A M. Jacques Ditte, qui s'appuyait, dans le même secteur, de sa collaboration à *L'Ami du Peuple*, le même raisonnement s'applique avec les différences qui résultent d'une moindre autorité de l'homme et du journal. Moins bien situé, quant à l'influence générale, que M. de Kérillis, il eût pu en triompher si sa situation locale avait été supérieure; ce n'était pas le cas. Les influences locales l'emportent *toujours* sur l'influence générale, et, en fait, l'élu a été l'homme du quartier (1).

Quand un homme connu devient député, c'est parce qu'il a su se créer une situation locale, ou se faire appuyer solidement par les autorités de l'arrondissement. Il y a quatre ans, le directeur de *L'Œuvre*, M. Jean Piot, échouait dans le XIVe. *L'Œuvre* est un virulent ferment d'action diffusée, qui se révélait insuffisant sur un milieu concentré. En 1932, M. Jean Piot a été élu grâce à sa persistance à se présenter au même endroit et aux appuis locaux qu'il s'est acquis depuis quatre années.

Il semble qu'on ne jugera pas inutile cette esquisse des zones d'influence de la presse, et que cela excusera notre incursion dans le domaine électoral. L'intérêt de l'intelligence et de notre civilisation chrétienne serait bien servi si nous connaissions exactement les puissances du journal, et les nuances précises de son action.

* * *

Ne nous dissimulons pas qu'on ne le saura jamais avec des clartés d'un théorème. La vie des journaux est déjà d'une étonnante complexité : les rapports avec leurs lecteurs le sont bien davantage. Ce n'est pas une raison pour ne pas les étudier.

(1) Qui tirait d'ailleurs argument de ce qu'il était lecteur de l'*Echo de Paris* et membre de l'organisation Kérillis.

Auprès de l'opinion politique, la presse a ses opinions économiques, parfois divergentes. Le lecteur est plus aisément renseigné sur l'opinion politique, encore qu'elle soit moins simple qu'il ne pense, que sur les autres.

On est fixé avec *Le Temps*, dans les grandes lignes. C'est le journal capitaliste par excellence ; reconnaissons qu'il fait honneur au Capital. Si les catholiques avaient su créer *Le Temps*, leur place sociale serait autrement considérable et bien des événements ne se fussent pas produits.

Il y a quelques mois, *Le Temps* a changé de direction, par suite de la mort de M. Louis Mill. L'un des nouveaux directeurs, M. Chastenet, a été à la tête de la feuille d'informations quotidiennes que publie le Comité des Forges. C'est ce dernier groupement qui assure pour la plus grosse part le contrôle du *Temps*, flanqué d'autres grands groupements économiques ou de capitalistes comme M. le comte de Fels.

Entre la défense du Capital, telle que l'entendent les puissantes associations dont *Le Temps* reste l'organe, et la doctrine sociale catholique, n'y a-t-il aucun accord possible ? Autant l'absurde et inefficace idée que l'Église peut se mettre au service du Capital doit être combattue, autant, nous semble-t-il, on doit essayer de faire entendre aux maîtres du jour que ni la force armée, ni leurs puissances d'argent ne suffiront à assurer la vie sociale, s'ils n'écoutent pas la justice et la Charité. L'Église, qui n'est l'ennemie de personne, enseigne une doctrine sociale qui peut être le salut de tous. Les grands chefs d'industrie n'en sont pas à faire leur nuit du 4 août : ils auraient tort, je crois, de n'utiliser leur puissance d'aujourd'hui que pour le maintien étroit de leurs privilèges. Une sage politique sociale s'impose en une période comme celle-ci, et cette sagesse, source de sacrifices parfois durs mais nécessaires, s'élabore moins bien au sein des conseils d'administration qu'elle ne s'est créée dans la sûre connaissance que l'Église possède des droits, des devoirs et des besoins de l'homme.

Puisque nous parlons du *Temps*, mentionnons que sa présentation technique s'est depuis quelques mois sérieusement améliorée. Il reste fidèle sans doute à sa vieille tradition qui résiste à l'art de la mise en pages ; mais on y a rencontré quelques rubriques enrichies de substance nouvelle ; et surtout la dernière page, consacrée à la dernière heure, s'est complètement modifiée. La publicité en a été quasi exclue ; on y a établi en termes brefs, nets, comme un journal nouveau représentant l'activité de la journée ; le choix des matières, des dépêches, la rédaction, témoignent de l'art d'un de nos maîtres en journalisme.

*
* *

Quelques feuilles nouvelles sont nées. *Le Petit Bara*, un hebdomadaire qui « crie vive la République face à tous les chouans », paraissait depuis quelques semaines quand survint, précisément le jour du tirage, la mort du président Doumer. Avec une grosse manchette en première page, on lança le journal par camelots dans Paris, à l'heure où les journaux du soir se vendaient comme du pain. Les acheteurs furent bien surpris de trouver au *Petit Bara* un visage si violemment anticlérical. Le *Petit Bara* n'a donc point grandi? Est-ce qu'il aurait été conservé dans l'alcool à la pharmacie de M. Homais? La République et l'école laïque ne peuvent-elles être défendues sans attaques violentes?

On avait annoncé la fondation d'un groupement de spectateurs qui voulaient se défendre contre la médiocrité de ce qui se donne dans les théâtres et les cinémas. Ce groupement a créé un organe hebdomadaire : *Spectateurs*. L'inspiration en est communiste. On s'y plaint beaucoup de ce que font les catholiques au point de vue du cinéma, preuve qu'il se mène de ce côté une action utile. On y enquête sur le théâtre chrétien, sans aucune bienveillance. Il suffit qu'on sache que *Spectateurs* travaille pour l'idéal soviétique.

* * *

Un directeur ingénieux a créé par ce temps de crise un journal : *Interview*, qu'il fait vendre par des chômeurs et à leur profit. On y lit des enquêtes sur le chômage, et pour le reste ce qu'on trouverait aussi bien ailleurs. Avec une autre raison d'être quand la crise sera passée, il n'y aurait pas de motifs pour qu'*Interview* vive (ou meure) tout comme bien d'autres.

Travail est un grand hebdomadaire du format de *Candide*, qui traite surtout les questions commerciales, et le fait avec intérêt. C'est une sorte de *Journée Industrielle* à l'usage du commerce moyen, et avec beaucoup plus d'articles de vulgarisation économique. La nuance est capitaliste, bien entendu.

Une petite feuille s'est essayée à paraître qui s'intitule pittoresquement *Le Martinet* : elle est née du dernier refus opposé par le Sénat au vote des femmes, et le sénateur Duplantier y goûte les douces joies d'être un héros de pamphlet.

* * *

Nous avons signalé récemment la naissance de *Divertissements*, une petite revue qui se proposait de donner d'utiles renseignements au théâtre d'œuvres et d'amateurs. *Divertissements* fut fort bien accueilli.

Sa direction s'est entendue — par un bel exemple d'union qu'il faut applaudir — avec l'Union des Œuvres, où l'idée d'une semblable publication avait en même temps germé. La nouvelle revue, qui porte le titre *Nos Spectacles*, garde tout à fait l'esprit de *Divertissements*, en y ajoutant les collaborations spécialisées dont dispose l'Union des Œuvres. Elle sera l'organe des salles de théâtre groupées sous l'égide de l'*Atocep* (Association théâtrale des œuvres catholiques d'éducation populaire). Par ce groupement, qui leur assure divers avantages quant aux traités avec la Société des auteurs, entre autres, et par la

revue, nos patronages et nos groupements de théâtre seront bien servis.

La partie originale de *Nos Spectacles* est assurément la critique parfaitement libre et sévère des pièces proposées aux œuvres, non pas seulement du point de vue moral, ce qui va de soi, mais du point de vue de l'art et de la psychologie. Tout en tenant compte qu'un large public populaire a d'autres besoins que les intellectuels, et en admettant tous les genres, on y combat sans merci ce qui est par trop inepte, médiocre, mauvais par la présentation inférieure des thèses. Cette guerre au médiocre, dont le public des œuvres sent le besoin, doit être menée énergiquement, sans parti pris d'école ni autre. On aura réalisé une grande tâche si, en sauvant nos œuvres populaires de certains snobismes d'art, on lui permet de goûter des productions d'une inspiration élevée et d'un certain raffinement, tout en lui assurant pour l'ordinaire un théâtre sain, solide, d'une véritable valeur de métier et de pensée, qui divertisse toujours et enseigne quelquefois. Il ne faut pas être niais. Ce qui nuit davantage à une bonne cause, ce sont moins les attaques directes que certaines défenses maladroites et stupides qui prêtent à la plus commode des réfutations. La sévérité est parfois une prophylaxie.

*
* *

Le jeune quotidien *l'aube* est tout près d'achever son expérience de quatre mois. Il en a établi le bilan dans une suite d'articles qui sont de véritables documents sur les conditions d'existence de la presse d'information.

Au point de vue financier, les pessimistes soutenaient, et ce n'était pas notre avis, qu'un quotidien est nécessairement un gouffre. *L'aube* a prouvé le contraire. Évidemment, elle est en déficit ; mais ce déficit est loin d'atteindre ce que l'on devrait considérer comme frais d'établissement. L'expérience a été faite dans des conditions très prudentes au point de vue administratif, prudentes d'ail-

leurs sans timidité ou nuisibles économies. Elle a bénéficié de compétences indiscutables. Elle s'est accomplie en une période extrêmement difficile au point de vue des affaires. Les chiffres donnés permettent de constater qu'un nombre de vingt mille abonnés équilibrerait financièrement le journal. *L'aube* a atteint en ses quatre mois près de quinze mille abonnés. On peut considérer que le capital normal nécessaire au lancement d'un journal lui permettrait d'obtenir son chiffre minimum et de durer.

On nous excusera de nous attarder à ces considérations matérielles : n'ont-elles pas été, ne demeurent-elles pas l'obstacle qui a empêché tant de réalisations en matière de presse ? Car nous sommes tous convaincus que les journaux sont l'impérieuse, l'urgente, la première nécessité...

Depuis son apparition, *l'aube* a élargi sensiblement le cercle de ses sympathies. Le journal, avec son format réduit et ses moyens assez faibles, se présente plus qu'honorablement. A le comparer aux autres journaux d'opinion, comme *l'Ordre, la Victoire, l'Ère nouvelle,* on le trouvera plus riche d'informations et d'idées. S'il est pour quelques-uns journal de complément, il peut suffire à lui seul pour renseigner convenablement sur les faits du jour.

Sa politique a paru parfois hardie quant à l'ensemble des forces catholiques. Il est probable cependant que bien des catholiques qui croient penser autrement que *l'aube* verraient leurs préventions se dissiper s'ils lisaient régulièrement le journal. Assurément, nous sommes sur un terrain libre, et il ne s'agit pas d'imposer ces idées à personne. On doit constater seulement qu'il était indispensable qu'elles fussent exprimées et présentées au public catholique, en même temps qu'affirmées devant ceux qui ne pensent pas comme nous. L'expansion catholique du XX^e^ siècle a trouvé dans *l'aube* un de ses aboutissements légitimes, et il est souhaitable que ce journal rencontre les appuis qui lui faciliteront sa carrière.

FOLLICULUS.

LES LETTRES

MARC SCHERER. *Mauriac vainqueur.*

Oui, ce fut un combat, aux phases parfois incertaines... Avec *Le nœud de vipères*, nous avons l'assurance de la victoire.

TH. DEMAN, O.P. *Le Congrès de l'Association Guillaume Budé.*

C'est à Nîmes, terre latine, que se sont tenues ces grandes assises de l'humanisme. Mais on n'y évoqua pas seulement le passé. Parmi les questions actuelles qui furent débattues, signalons celle, si importante, de la formation des maîtres de l'enseignement primaire.

JACQUES MADAULE. *Courrier de Paris.*

Une chronique de notre temps.

GENEVIÈVE DUHAMELET. *Les enfants abandonnés de Dieu.*

Encore le problème de la fraternité des races.

P. M. *L'Humanisme juif.*

M.-J. CONGAR. *L'Ardenne mystique.*

Mauriac vainqueur

Il y aurait un beau livre à écrire sur l'itinéraire de Mauriac au long de sa carrière de romancier. Non seulement sur la perfection croissante de sa technique artistique, mais surtout sur la lente et sûre maturation de sa pensée, de son « message ». De *l'Enfant chargé de chaînes* au *Nœud de Vipères,* on pourrait montrer, sans forcer les textes ni déformer les perspectives, comment chacun de ses livres marque une étape dans l'expression de son témoignage d'écrivain : toute cette carrière de romancier n'est-elle pas comme un combat dont l'auteur a voulu marquer les étapes par une œuvre qui restera? On voit mal où sera le « déchet » de Mauriac romancier, même pas cet *Enfant chargé de chaînes* ou cette *Robe prétexte* maladroits peut-être et tâtonnants dans leur technique essais d'un talent qui se cherche, mais qui, déjà, attestent le drame d'une vie, annoncent les orages prochains sans hélas ! laisser entrevoir le triomphe décisif : d'où les étonnements parfois scandalisés du public, d'où les contresens de la critique... Le malheur de Mauriac est dans sa loyauté : il a voulu ne livrer au public que les livres qu'il avait mérité d'écrire ; il n'est pas arrivé du premier coup à écrire des livres où la sainteté transparût à toutes les pages : il conviendrait lui-même qu'il n'en était pas digne. Mais il a livré combat : alors même qu'il semblait se complaire aux évocations de la luxure, alors que dans le *Baiser au lépreux* et dans *le Fleuve de feu* et dans *Génitrix* et dans

la *Chair et le Sang* et dans *Destins,* pesait une atmosphère morbide, désespérante, quelques bons entendeurs, en silence, se disaient qu'il n'y avait là qu'une lutte affreuse dont Mauriac saurait bien sortir vainqueur. La « crise » de ce drame fut cette confession douloureuse, *Souffrances du Chrétien*, qui faillit faire perdre contenance aux plus fervents amis de Mauriac. Bénies soient les pages de *Bonheur du Chrétien* où le Mauriac attendu se révélait enfin ! Après ces pages rayonnantes de lumière et de paix, il ne restait plus qu'à attendre le roman qui ferait la preuve de la victoire. Nous l'avons avec *le Nœud de Vipères.*

***

Il sera difficile à la « critique » de ne point passer à côté du problème ou de ne pas rester superficielle en jugeant ce roman, si elle n'est point familière avec les exigences chrétiennes. Car *le Nœud de Vipères* est-il autre chose qu'une recherche de l'authenticité chrétienne à travers (et malgré) les turpitudes du « monde »? J'appréhende qu'il ne soit aussi difficile à la « critique catholique » (admettons qu'elle existe...) de voir en quoi ce roman, aussi cruel que ses aînés par tant de ses pages, est une œuvre authentiquement chrétienne : de si tenaces préventions demeurent contre l'auteur de *la Chair et le Sang* et de *Destins.* Et Mauriac le sait bien qui nous dit avec mélancolie (et résignation) : « Ceux qui font profession de croire à la chute originelle et à la corruption de la nature ne supportent pas les œuvres qui en témoigent. »

Pourtant, il doit être clair, désormais, que l'effort de Mauriac a été, de façon plus ou moins évidente, de frayer un chemin à la grâce à travers les bourbiers charnels. Entreprise audacieuse sans doute, et, souvent, le lutteur, quand on ne le soupçonna pas d'apostasie, fut accusé de

présomption. A tout le moins, voulut-on déplorer, en termes aussi pieux que peu nuancés, l'insistance morbide qu'il mettait à décrire perversions, bassesses et jouissances. Victime de son talent, Mauriac ne connaît que le style fulgurant, et sa lucidité requiert un réalisme impitoyable, brutal, ne reculant devant nulle audace. A chacun son génie... Mais le vigneron ne doit-il pas consentir à contempler la pourriture de la vendange, à respirer son haleine âcre, pour mériter le vin dans sa pureté? Mauriac s'est attaqué de front à toutes les pourritures, a respiré tous les miasmes de la luxure, nous a forcés à contempler toutes les hideurs du monde, — non pour s'y complaire et nous inviter à nous y complaire, mais pour en triompher de haute lutte, pour mériter et nous faire mériter avec lui la contemplation de la Vérité qu'on ne possède que par « violence ».

*
* *

Le Nœud de Vipères est une « histoire de famille », une « histoire » atroce qui nous fait pénétrer aux plus sordides secrets des âmes. Ce n'est pas la première fois que Mauriac s'applique à ce thème : *Génitrix, le Désert de l'Amour*, *Thérèse Desqueyroux*, avaient scruté, avec une perspicacité cruelle, les petitesses et les misères inavouées des familles bien établies. On s'est demandé pourquoi Mauriac mettait une telle obstination à ne décrire que les aspects mesquins des âmes, les sourdes luttes de la chair, les jalousies sournoises : il répondrait, sans doute, tout simplement, que c'est ce qui frappait le plus son observation quand son regard allait au-delà des conventions et des mensonges dont trop souvent la vie quotidienne est faite. Dans *le Nœud de Vipères*, ce ne sont plus les luttes charnelles qui font les frais de son investigation : ce sont les perversités et les calculs tortueux des âmes livrées au démon des

richesses, c'est la haine devenue la raison de vivre de cette famille aux aguets d'un héritage. Tout le sujet du roman est là ; une famille qui baigne dans la haine par l'avarice d'un vieillard et la cupidité de ses enfants.

Ce vieillard de soixante-huit ans a passé quarante-cinq ans à haïr femme et enfants. Dans sa confession, dont il veut que sa femme prenne connaissance quand il sera mort, il retrace les étapes de cette haine, en analyse les raisons, fait la lumière sur tout ce qui l'a déçu et écœuré tant en son âme qu'en celle des rapaces qui l'entourent.

Peut-être cet homme revêche, qui se croyait incapable d'être aimé et qui aimait l'argent, aurait-il échappé à la névrose de l'argent, s'il avait pu installer sa vie dans un véritable amour. Mais, peu de temps après avoir épousé cette jeune fille, dont il s'étonnait d'avoir pu être aimé, il apprend d'elle, — ou il croit comprendre à ses propos, — qu'elle ne l'a épousé qu'après avoir manqué un mariage l'an d'avant : ce Rodolphe était très fier d'épouser une Fondaudège, mais ses parents, ayant appris qu'elle avait perdu deux frères emportés par la phtisie, s'étaient opposés à ce mariage. Désespoir de la famille Fondaudège à la pensée que leur fille ne pourrait se marier. D'où l'empressement, en dépit des « préséances » et de l'impiété du jeune avocat, à faire ce mariage : le jeune avocat avait assez d'argent pour que ce fût une suffisante excuse aux yeux du monde. A ce récit fait par la jeune femme en toute ingénuité, le mari sent son bonheur brisé : il ne serait jamais que le malheureux qu'on n'avait jamais aimé, qu'on avait pris pour ne pas rester fille six mois de plus. Et plus jamais, il ne connaîtrait l'amour vrai, après cette déception première ; à mesure que se dérouleraient ces quarante années de silence entre les époux désormais étrangers l'un à l'autre, une seule passion tiendrait ce cœur : l'argent et, bientôt, la haine, puis la soif de ven-

geance quand cet avare verrait ses propres enfants épier ses derniers jours pour faire main basse sur l'héritage en toute hâte.

Spectacle sans beauté, celui de cette famille déchirée. Mauriac poursuit ses analyses avec une recherche de cruauté et un raffinement dans la franchise qui déconcerte à plus d'une reprise. On a peine à croire que « cela » ait quelque vraisemblance et, sans doute, il faut admettre que le seul prestige du style arrive à faire accepter ce qui, exprimé en autre langage, serait outrance et caricature. Tous les petits et grands conflits qui se lèvent sont étudiés avec une pénétration qui force l'adhésion du lecteur, — et d'abord ce conflit de la mère dévote et du père athée se disputant sourdement l'influence sur les enfants qui grandissent : « Tu ne commenças à me haïr que lorsque je prétendis avoir des droits sur eux. Réjouis-toi de l'aveu que j'ose te faire : l'instinct paternel ne m'y poussait pas. Très vite, j'ai été jaloux de cette passion qu'ils avaient éveillée en toi. Oui, j'ai cherché à te les prendre pour te punir. Je me donnais de hautes raisons, je mettais en avant l'exigence du devoir. Je ne voulais pas qu'une femme bigote faussât l'esprit de mes enfants... »

Ce conflit est la première notation du drame véritable que Mauriac, en quelques lignes d'avant-propos, a résumé ainsi : « au long de sa morne vie, de tristes passions lui cachent la lumière toute proche, dont un rayon, parfois le touche, va le brûler ; ses passions... mais *d'abord* les chrétiens médiocres qui l'épient et que lui-même tourmente. Combien d'entre nous rebutent ainsi le pécheur, le détournent d'une vérité qui à travers eux ne rayonne plus ! »

Sans doute, on est tenté de penser que, si l'objet de ce roman est de dresser un impitoyable réquisitoire contre ces « chrétiens médiocres », il n'était pas indispensable

d'analyser avec ce luxe de détails l'avarice et la cupidité dont est faite la vie de cette famille. Mais on aurait tort de le penser, car il fallait installer la réalité psychologique du drame dans un contexte moral qui lui convînt et, loin de desservir le dessein de l'auteur, cette insistance permet à Mauriac de montrer, avec une richesse de nuances infinies et une délicatesse de touche dont, peut-être, il est seul capable, l'irruption intermittente de ce « rayon de lumière » qui va « brûler » le mécréant avaricieux comme pour le solliciter. Ici et là, au fur et à mesure que se développe cette confession (ou cet examen de conscience), une allusion discrète, faite comme en passant par le vieillard, rend témoignage de l'effort qui finalement tranchera le « nœud de vipères ».

Tous les tristes héros de cette histoire sont en proie au démon des richesses ; ils sont dans « les affaires », ils sont toujours en quête de capitaux pour « faire réussir leur affaire », et la fortune immense du « vieux crocodile » les hypnotise : Phili, le petit gendre, n'a pas caché qu'il était entré dans la famille parce que Janine avait de magnifiques « espérances » ; un soir, le vieillard surprendra un conciliabule secret où les rapaces, exaspérés de ne pouvoir obtenir un sou de l'avare et craignant qu'il ne les déshérite (on peut tout attendre de sa méchanceté...), méditent de le faire enfermer... Or, ces rapaces se disent chrétiens.

L'indignité de ces gens donne au vieux mécréant un prétexte pour consolider son irréligion. Il se fait un malin plaisir de mettre sa femme en contradiction avec sa foi, soit qu'elle voulût marchander de quelques sous une salade à la misérable vieille qui passait chaque matin avec sa voiture de légumes (et à qui elle aurait fait largement la charité), soit qu'elle s'indignât des invites de domestiques pour des salaires moins parcimonieux, soit qu'elle

eût pour ses enfants une tendresse où entrait plus d'ambition de richesses que de désir de sainteté...

La pauvre Isa ne comprenait pas qu'il y avait dans ces menues attitudes un démenti à sa religion : elle professait les idées de son époque et de son milieu, sans s'apercevoir que l'Évangile les condamne. Par tous ses actes, elle consolidait inconsciemment les vices et l'irréligion de son mari : car au fond, cet avare aurait pu se déprendre de ses vices, mais seul l'amour pouvait l'y aider ; s'il en veut à sa femme, s'il la hait, c'est parce qu'elle a encouragé son amour de l'argent : « La tare dont tu m'aurais guéri, si tu m'avais aimé, c'était de ne rien mettre au-dessus du gain immédiat, d'être incapable de lâcher la petite et médiocre proie des honoraires pour l'ombre de la puissance, car il n'y a pas d'ombre sans réalité ; l'ombre est une réalité. Mais quoi ! Je n'avais rien que cette consolation de « gagner gros », comme l'épicier du coin. » Cette « tare », nul amour ne venait la guérir ; il ne restait au malheureux qu'à exploiter son vice et s'en faire un refuge pour les désirs de son cœur. La débauche même, qui s'insinue dans cette vie d'une façon cynique et froide, sera « à prix fixe »... Or, cet homme, pétri de vices et fanatique de l'irréligion, sait bien que ce n'est pas là son authenticité profonde ; il sait que tout cela n'est que la forme de sa déception : « Naguère, l'irréligion n'avait été pour moi qu'une forme vide où j'avais coulé mes humiliations de petit paysan enrichi, méprisé par ses camarades bourgeois ; je l'emplissais maintenant de ma déception amoureuse et d'une rancune presque infinie. »

Dans ces ténèbres d'irréligion, d'avarice et de pharisaïsme, comment filtrera le rayon de lumière qui porte l'espérance ? C'est l'art de Mauriac, après nous avoir jeté dans ce cadre rempli d'horreur, de montrer les prévenances presque imperceptibles de cette lumière : d'abord,

Marie, sa petite fille toute de fraîcheur et de pureté, la seule de ses enfants qui n'ait pas peur de lui : cette enfant mourra et ce sera, pour le père, le plus grand déchirement de son existence ; mais devant le petit cadavre, il éprouvait, lui, l'incrédule, tout ce que signifie le mot « dépouille », — et il s'étonnait de voir sa femme, elle dévote, « ne penser qu'à cette chair qui allait être ensevelie et qui était au moment de pourrir »...

Après Marie, c'est encore un enfant qui sera pour l'avare l'interprète d'un monde jusque-là ignoré : le petit Luc, son neveu (qui se perdra à la guerre dans la foule anonyme des « disparus »...), le seul être, après Marie, pour qui il ne soit pas un épouvantail ; auprès de cet enfant qui « sortait des mains du potier, intact et d'une parfaite grâce », dont la pureté « ne semblait ni acquise ni consciente », de qui la joie jaillissait et qui était aimé de tous, l'homme au « nœud de vipères » sentait sa difformité : il l'aimait parce que, dans cet enfant il était sûr de ne pas se « cogner » à lui-même. La rencontre de cette âme limpide eut en lui un retentissement étrangement profond ; bref, ce que le petit Luc ressuscitait en lui, c'était la source qui, en même temps que Marie, était rentrée sous terre.

Et voici qu'à mesure que s'appesantissent les ténèbres sur cet homme, à mesure que disparaissent, emportés par la mort, les seuls êtres dont il aurait pu espérer quelque réconfort, grandit la désolation de l'âme vouée aux richesses : « Je ne crois pas à ton enfer éternel, mais je sais ce que c'est que d'être un damné sur la terre, un réprouvé, un homme qui, où qu'il aille, fait fausse route ; un homme dont la route a toujours été fausse ; quelqu'un qui ne sait pas vivre, non pas comme l'entendent les gens du monde : quelqu'un qui manque de savoir-vivre, au sens absolu. Isa, je souffre, le vent du Sud brûle l'atmo-

sphère. J'ai soif, et je n'ai que l'eau tiède du cabinet de toilette. Des millions, mais pas un verre d'eau fraîche. » Rien n'est désespérant pour un homme qui a mis le tout de son être dans la primauté des biens temporels, comme de voir s'évanouir ses raisons de vivre ; le scepticisme sur ce qui fut toute sa vie s'insinue dans le cœur de ce vieillard et lui qui, les nuits de grêle, s'en allait, comme poussé par un instinct, à travers sa vigne, en pantoufles, comme s'il eût voulu recouvrir de son corps la vigne lapidée, il ne ressent même plus cet appel des « récoltes » : un soir où l'orage rôde autour des vignes offertes, il se prend à écrire : « Que m'importent à présent les récoltes ! Je ne puis plus rien récolter au monde. Je puis seulement me connaître un peu mieux moi-même. » Se connaître..., ultime ambition, qu'il se découvre à soixante-huit ans. L'invitation à la lumière se fait plus pressante. Le même homme qui, dans des papiers vieux de trente ans, protestait que, si, à ses derniers moments, on lui faisait accepter le ministère d'un prêtre, ce serait en abusant de son affaiblissement physique et intellectuel, le voici tourmenté par la « tentation chrétienne » : « Je ne puis plus nier qu'une route existe en moi qui pourrait mener à ton Dieu. Si j'atteignais à me plaire à moi-même, je combattrais mieux cette exigence. Si je pouvais me mépriser sans arrière-pensée, la cause à jamais serait entendue. Mais la dureté de l'homme que je suis, le dénûment affreux de son cœur, ce don qu'il détient d'inspirer la haine et de créer autour de soi le désert, rien de tout cela ne prévaut contre l'espérance... ». C'est par l'espérance que désormais va se glisser la lumière, l'espérance forte de tout ce que la chair a renié, forte de la lucidité de l'esprit reconquise, et libre déjà de s'assigner la conquête des plus hautes cimes. « Je connais mon cœur, ce cœur, ce nœud de vipères : étouffé sous elles, saturé de leur venin, il

continue de battre au-dessous de ce grouillement. Ce nœud de vipères qu'il est impossible de dénouer, qu'il faudrait trancher d'un coup de couteau, d'un coup de glaive !... » Comme ce vieillard athée est loin de la douce « paix » des « chrétiens médiocres » qui croupissent dans leur satisfaction d'eux-mêmes ! Spontanément, lui viennent à l'esprit les paroles du Maître : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive »... Ce glaive, il entrevoit, il n'ose pas se dire encore, quel est Celui qui le lui tendra ; mais, ce soir-là, après cet effort de loyauté, se sentant devenu étranger à tout ce qui, hier, était son bien le plus profond, c'est un cri de délivrance qui clôt sa méditation : « Enfin, je suis détaché. Je ne sais quoi, je ne sais *qui* m'a détaché. Isa, des amarres sont rompues, je dérive. Quelle force m'entraîne ? Une force aveugle ? Un amour ? Peut-être un amour... »

*
* *

Mais la délivrance n'est pas encore complète. S'il est « détaché », lui, de ses millions, s'il a pu, par un effort d'humilité, se déprendre de la méchanceté de son cœur ou simplement espérer s'en déprendre après avoir aperçu que, sous ce nœud de vipères, ce cœur continuait à battre, il reste un autre combat à livrer : contre les créatures qui l'entourent, assoiffées de ses millions... L'espérance a reconquis son âme, mais son œuvre va se trouver enrayée par le dégoût que continuera de lui inspirer sa famille prête à la curée. La haine qu'il porte à la bassesse de son cœur pourrait le sauver, la haine qu'il ne peut encore extirper contre ses enfants retarde l'œuvre de salut.

Le drame gagne en horreur : la haine du vieillard contre « les autres » s'aggrave en cette nuit terrible où il surprend le conseil de guerre de ses enfants en quête des

moyens de faire enfermer ou interdire « le vieux », afin d'entrer en possession du trésor. Les pages où sont rapportés ces propos familiaux sont parmi les plus pathétiques du roman et font toucher le fond de ces âmes pourries. L'horreur qui s'en dégage nous convie presque à juger le vieil avare comme un homme vertueux : le nœud de vipères enserre peut-être son cœur, mais il y a un autre nœud de vipères, ce cercle hideux des enfants qui, au bas du perron, trament leurs machinations infâmes contre le vieillard aux écus... Celui-là, comment le trancher ?

La haine, de nouveau, rend le vieillard ingénieux. Froidement, il « monte » sa vengeance et savoure d'avance la « gueule » qu'*ils* feront... Toute sa fortune, il va la remettre à un fils naturel, qu'il n'a jamais vu, qui habite Paris où il est venu le rechercher : ce Robert, il n'a pas pris part aux complots immondes de ses enfants, il ne le hait pas, il sera l'instrument de sa vengeance.

De longues pages nous content la patiente manœuvre du vieillard, miné par la maladie, ne se soutenant que par son désir de vengeance, négociant avec Robert, dépouillant froidement toute sa famille. L'aventure, sans doute, ici, tournerait aisément au « feuilleton » si Mauriac ne sauvait le récit par la puissance du style... Il reste, néanmoins, que Mauriac est plus lui-même quand il analyse les mouvements des âmes, et quand les « incidents » sont là seulement pour fournir le minimum de « contexte historique » et de support matériel, que lorsqu'il se croit obligé de narrer des « événements » : il n'est pas invraisemblable, bien sûr, que Robert, cette pauvre larve, effrayé par l'immensité de la fortune qui allait lui échoir et craignant que les « autres » ne lui « fassent des histoires », ait avisé les enfants du vieux des négociations en cours... et cette note psychologique explique que Hubert et Alfred soient venus eux aussi à Paris pour prendre lan-

gue avec Robert. Mais qu'Hubert vienne attendre Alfred à la terrasse des *Deux Magots*, précisément à l'heure où le vieux, à l'intérieur est en train de prendre un quart Vichy, que le fils et le gendre aillent rejoindre Robert... dans l'abside de l'église Saint-Germain-des-Prés où l'on traitera l'affaire à voix basse, — voilà des inventions qui fleurent trop l'artifice, le « truc », et on en souffre pour Mauriac. L' « épisode » (il faut, hélas ! employer ce mot qui sent le « film américain ») est heureusement sauvé par la notation d'un geste pieusement pharisien qui permet à Mauriac de rappeler d'un trait la réalité du drame où se débat le vieil avare : après avoir traité l'affaire avec Robert, c'est-à-dire après l'avoir réduit à merci, les deux compères et leur victime sortent de l'église. Le vieux, qui les épiait de derrière un pilier, les suivit en se dissimulant : « Je croyais que rien ne pouvait plus m'étonner. Je me trompais : tandis qu'Alfred et Robert gagnaient la porte, Hubert plongea sa main dans le bénitier, puis, tourné vers le maître-autel, il fit un grand signe de croix. » Pareil geste soulève dans le cœur du vieillard athée une irritation... que nous comprenons ; assis dans la grande nef, il réfléchit et rumine son irritation, quand une jeune fille, puis deux séminaristes entrent dans l'église et, frappés d'immobilité, s'absorbent dans une prière, le regard fixé sur la petite porte lointaine : « Je regardais ce qu'ils regardaient ; je cherchais à voir ce qu'ils voyaient. « En somme, il n'y a rien ici, me disais-je, que du silence, de la fraîcheur, l'odeur de vieilles pierres dans l'ombre... De nouveau le visage de la petite modiste attira mon attention. Ses yeux, maintenant, étaient fermés : ses paupières aux longs cils me rappelaient celles de Marie sur son lit de mort. Je sentais à la fois tout proche à portée de ma main, et pourtant à une distance infinie, un monde inconnu de bonté... »

* * *

Un monde de bonté : voilà ce que pressent l'homme qui a mis soixante ans à composer ce vieillard mourant de haine, dont toutes les raisons de vivre se résumaient dans l'affreux plaisir de combiner des plans pour déshériter ses enfants. Il a bien pu éventer « le complot de Saint-Germain-des-Prés », il sait maintenant qu'il n'arrivera plus à déjouer les machinations de sa famille mise sur la voie par Robert : sa haine se bute dans une impasse. Il comprend que, maintenant, il lui faudrait « devenir un autre » mais « l'horreur de la vieillesse, c'est d'être le total d'une vie, — un total dans lequel nous ne saurions changer aucun chiffre ». Comment parvenir à se dépouiller de lui-même pour renaître un autre homme? « O Dieu, Dieu, si vous existiez! »

Et maintenant, l'action se précipite, le drame court à son dénouement. Un point est acquis : la haine s'est trompée dans ses calculs. Les événements se chargeront d'en faire la preuve : d'abord, la mort d'Isa pendant que l'avare monte ses plans à Paris; ses enfants l'ont avisé par télégramme, mais, ne pouvant avoir l'air de connaître son adresse à Paris, ils « ne perdent pas le nord » et lui télégraphient *poste restante*. Isa mourra à Bordeaux, sans avoir revu son mari, et celui-ci se prend à regretter qu'elle soit morte sans le connaître, sans savoir qu'il n'était pas seulement ce monstre, ce bourreau, et qu'il existait un autre homme en lui. Il essaiera encore de s'indigner contre ses enfants qui, pour ne pas dévoiler leurs plans, l'ont laissé ignorer la mort de leur mère et l'avaient empêché de recevoir le dernier adieu d'Isa; « mais j'éperonnais ma vieille haine ainsi qu'un cheval fourbu : elle ne rendait plus ». Pendant la scène d'explications entre le père et les enfants, ce qui frappe le vieil avare ce n'est pas la cup

dité cynique d'Hubert au bord de la faillite ni l'âpreté de Geneviève à vouloir renflouer son gendre et son mari en mauvaise posture, c'est leur angoisse : « à ce moment-là, je m'aperçus que ma haine était morte, — mort aussi ce désir de représailles ». Sa fortune qui avait été le tout de sa vie, qu'il avait cherché à donner, à perdre, qu'il ne savait plus comment dilapider pour en frustrer ses enfants, elle ne l'intéressait plus, il en était détaché. Et, tranquillement, il annonce qu'il va procéder, sur-le-champ, aux partages devant notaire. Les rapaces ne peuvent y croire, mais lui, l'opération faite, ayant arraché de lui quelque chose à quoi il croyait tenir par de profondes attaches, il ne ressent qu'un sentiment de délivrance, presque un allègement physique. Toute cette histoire se résume ici : « Je me suis toujours trompé sur l'objet de mes désirs. Nous ne savons pas ce que nous désirons, nous n'aimons pas ce que nous croyons aimer. »... « J'ai été prisonnier pendant toute ma vie d'une passion qui ne me possédait pas. » A soixante-huit ans, cet avare se réveille, face à ce problème : renaître au moment de mourir.

Délivré de sa passion, méditant, solitaire, dans sa propriété de Calèse, il laisse avancer en lui l'œuvre de lumière. Un jour, par désœuvrement, il entre dans la chambre d'Isa, et, se souvenant qu'on lui avait dit qu'elle avait brûlé toutes sortes de papiers, au moment où elle se sentait défaillir sur le bord de la tombe, il va fourrager dans le tas de cendres dont s'emplit la cheminée : c'est là, sur des fragments de papier calcinés à demi, qu'il « découvre » Isa, une Isa inconnue, en proie à des passions puissantes, qui avait été jalouse, à cause de ses propres enfants, du petit Luc parce qu'il était aimé de son mari ; il avait donc eu ce pouvoir de la torturer, et c'est maintenant qu'il le découvrait !... Alors se révèle à lui ce qui fut l'erreur, le crime de sa vie : ce crime « ne tenait pas

tout entier dans ce hideux nid de vipères : haine de mes enfants, désir de vengeance, amour de l'argent, mais dans mon *refus de chercher au-delà de ces vipères emmêlées*. Je m'en étais tenu à ce nœud immonde comme s'il eût été mon cœur même, — comme si les battements de ce cœur s'étaient confondus avec les reptiles grouillants. Il ne m'avait pas suffi, au long d'un demi-siècle, de ne rien connaître en moi que ce qui n'était pas moi ; j'en avais usé de même à l'égard des autres... Jamais l'aspect des autres ne s'offrit à moi comme ce qu'il faut crever, comme ce qu'il faut traverser pour les atteindre. » Par cette révélation, c'est la charité qui est retrouvée, cette charité entreprenante qui, dès qu'elle est devenue consciente, le pousse à « brûler les étapes vers les cœurs de ses enfants ». Aurait-il le temps, avant la mort, de mettre cet esprit de charité à l'épreuve ? Le nœud de vipères était tranché : il fallait maintenant se hâter de forcer l'amour de ceux qu'il avait voulu haïr toute sa vie.

Le voici mesurant l'immensité de la tâche de reconquête à laquelle il veut vouer les dernières heures de sa vie. Quelle folie, à soixante-huit ans, d'espérer remonter le courant, rompre l'enchantement de l'image qu'il s'est imposée, ou à laquelle il s'est conformé ! Et voici la tentation chrétienne qui le reprend, avec cet appel à une Rédemption : « Il faudrait une force... Quelle force ? Ou quelqu'un en qui nous nous rejoindrions tous et qui serait le garant de ma victoire intérieure aux yeux des miens, quelqu'un qui porterait témoignage pour moi, qui m'aurait déchargé de mon fardeau immonde, qui l'aurait assumé... Il faut détenir un secret d'amour que le monde ne connaît plus ; tant que ce secret ne sera pas retrouvé, vous changerez en vain les conditions humaines... Il faut atteindre le monde au cœur. Je cherche celui-là seul qui accomplirait cette victoire ; et il faudrait que lui-même

fût le Cœur des cœurs, le centre brûlant de tout amour. Désir qui peut-être était déjà une prière. Il s'en est fallu de peu, ce soir-là, que je ne me misse à genoux.... »

Que l'on mesure maintenant le chemin parcouru par cet homme pétri de vices qui nous apparaît ici presque proche de la sainteté ; les saints se connaissent, et à cause de cela se méprisent et se haïssent. Lui aussi se connaissait désormais, et se méprisait et se haïssait ; il comprenait presque, aussi, pourquoi il avait été si méprisé toute sa vie, et si haï... Dans cette aube de résurrection qui se lève en son âme, il goûte une paix inconnue, comme si cette paix « eût été *quelqu'un* ». Saura-t-il nommer ce *quelqu'un*, cet Ami ?...

Il lui restait un dernier écran à déchirer. Janine, sa petite-fille, a vu s'enfuir Phili, son mari, parti avec une femme, excédé de se sentir en tutelle dans cette famille qui lui tenait la « dragée haute » depuis que les partages avaient enrichi sa femme. Phili ne vaut pas cher, mais Janine est plongée, par cet abandon, dans un état de prostration inquiétant. On a commencé par la mettre dans une maison de santé pour être sûr qu'elle ne courrait pas à la recherche du volage ; elle s'en est enfuie et elle est venue se réfugier auprès de son grand-père. Celui-ci s'ingénie à la calmer, et se risque, un soir, à lui parler de Dieu, l'invitant à trouver dans sa foi la force et les consolations que le monde lui refuse : il se heurte à une incompréhension obstinée. « Tout ça n'a rien à voir ensemble. » « Ce que j'avais tant exécré, toute ma vie, c'était cela, ce n'était que cela ; cette caricature grossière, cette charge médiocre de la vie chrétienne, j'avais feint d'y voir une représentation authentique pour avoir le droit de la haïr... » Par ce contresens qu'encourageaient les médiocrités de son entourage, il s'était autorisé à ne pas voir, à ne pas entendre : « Je me suis bouché les

oreilles pour ne pas entendre les paroles de Marie agonisante. A ce chevet, pourtant, le secret de la mort et de la vie m'a été livré... Une petite fille mourait pour moi... J'ai voulu l'oublier. Inlassablement, j'ai cherché à perdre cette clef qu'une main mystérieuse m'a toujours rendue à chaque tournant de ma vie... » Ayant compris cela, il sait que l'itinéraire est achevé. Par un raccourci d'un merveilleux dramatique, Mauriac nous montre ce vieillard, le cœur rompu par cet Amour retrouvé, mourant au moment d'en écrire le nom adorable, et laissant là son cahier où il n'a pu tracer les dernières lettres...

Ce cahier sera retrouvé par ses enfants qui le liront et qui ne le comprendront pas. L'itinéraire de leur père leur est inintelligible : eux, ils sont installés dans leur religion et ne se doutent pas qu'il faut un combat pour conquérir la foi, l'espérance et la charité ; ils sont « pratiquants », ils « accomplissent leurs devoirs » comme ils « paient leurs contributions ». La lettre d'Hubert, où le fils commente pour sa sœur la confession de leur père, est un témoignage de cet aveuglement, de cette médiocrité vulgaire dont rien ne semble pouvoir guérir ceux qui sont prisonniers des biens de ce monde. Ils ne comprennent même pas la trouvaille du vieux mécréant qui se demande (quel « bien pensant » serait capable de cet acte de charité?) s'il faut vraiment être sévère pour ces chrétiens médiocres qui passent leur vie « à déguiser sous de beaux noms les sentiments les plus vils » : « Qui sait s'ils ne sont pas prisonniers, comme je l'ai été moi-même, d'une passion qui ne tient pas à cette part de leur être la plus profonde? » Ils ne comprennent pas que leur père n'ait pu échapper à l'exigence chrétienne, car ils ne comprennent pas que, pour y échapper, il faut se complaire en soi-même ; mais que se glisse un éclair de loyauté dans une âme, si vile soit-elle, et c'est la grâce qui s'y précipite

en dissipant les ténèbres... Les chrétiens médiocres, immense horde de ceux qui font œuvre d'enfants de ténèbres, qui ne laissent plus rayonner la lumière, ceux-là ne comprennent pas, ne peuvent pas comprendre : ils s'appartiennent, ils se sont refusés à Dieu. Peut-être ces chrétiens fantômes sont-ils ceux que Péguy appelait l' « immense tourbe qui ensemble n'est bonne ni pour le péché ni pour la grâce » et qu'il rejetait « dans cet immense royaume de disgrâce qui consiste à ne pas même savoir de quoi on parle »...

Avant le *Nœud de vipères*, peut-être n'y avait-il pas de « roman catholique ». La preuve est faite désormais que ce n'est pas forcément un genre truqué par une « apologétique » à la manière des images d'Épinal. Et il faut souhaiter que ce livre serve d'examen de conscience aux « bien pensants » et leur rappelle que c'est pour les mécréants qui cherchent à tâtons la lumière, non pour les pharisiens satisfaits de leur médiocrité, que le Christ a voulu mourir.

Marc Scherer.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Congrès de l'Association Guillaume Budé

Quinze années révolues depuis sa fondation, l'Association Guillaume Budé vient d'affronter l'épreuve d'un congrès. Jusqu'ici, les amis des lettres anciennes la connaissaient pour ces beaux volumes marqués de la chouette ou de la louve, qui ont paru, avec d'autres, sous son impulsion. Mais le temps était venu qu'elle se produisît sous une forme plus audacieuse et que, devant l'opinion publique, fût découverte sa puissance. Nîmes fut choisi comme le lieu de cet événement. Cinq cents congressistes environ s'y rencontrèrent. La plupart étaient des membres de l'enseignement supérieur ou de l'enseignement secondaire, masculin et féminin ; mais il s'y mêlait des étudiants, des représentants de l'enseignement primaire, un nombre respectable d'ecclésiastiques, des étrangers venus d'une douzaine de nations : leur présence était le signe que l'humanisme, passant par-dessus toutes les frontières, est un agent merveilleux d'unité. M. le Président Doumergue, en ses différents discours, devait insister sur ce thème et le faire applaudir.

Pour la ville de Nîmes on ne pouvait rêver des hôtes mieux choisis et qui fussent plus propres à respirer cet air latin comme à entendre des monuments antiques le muet langage : elle se montra honorée de leur choix et leur témoigna maintes attentions dont nous gardons le meilleur souvenir. Pour les congressistes eux-mêmes, rien de réconfortant comme d'exalter Rome sur ce sol marqué de

sa visible empreinte ; rien de charmant comme de converser familièrement avec les plus illustres maîtres en humanités, au hasard des rencontres, soit dans l'enceinte du temple de Diane, aux abords de la source de Nemausus, ou sur les gradins des arènes, ou devant le bloc indestructible de la Tour Magne, ou sous le portique de la Maison Carrée. Rarement sans doute, en l'honneur de l'humanisme, furent déployés tant de drapeaux et illuminées tant de façades ; rarement, les journaux de province (car *Le Temps* et le *Journal des Débats*, qui avaient envoyé à Nîmes chacun un rédacteur spécial, sont coutumiers du fait) ont aussi complaisamment vanté la culture classique ; jamais, sur des lèvres municipales (car nous fûmes officiellement reçus en plusieurs villes), ne fleurirent des éloges aussi gracieux à l'adresse des émules d'Erasme et des disciples de Budé. Il advint même que Montpellier, délaissé des congressistes, trahit à l'endroit de Nîmes une pointe de jalousie, revendiquant ses loyaux et illustres services en faveur de l'humanisme. On ne peut douter après cela que la cause célébrée en ce congrès est aujourd'hui prospère. Il est remarquable que, sur l'excellence des humanités classiques, il n'y eut, au cours des débats, aucune hésitation et que la mettre en doute eût semblé plus que téméraire. Déjà l'enquête des Cahiers *Foi et Vie*, dirigée par M. Arbousse-Bastide, dont il fut rendu compte ici même (1), avait pu surprendre ceux qui attendaient la fin prochaine de cette culture. Le premier bénéfice du congrès de Nîmes est peut-être d'avoir appris aux congressistes eux-mêmes la valeur de leur cause comme d'en avoir imposé le prestige à l'opinion ; par là, on le souhaiterait du moins, d'avoir promu l'association Guillaume Budé, de la condition d'une entreprise privée, au rang d'une institution nationale.

Une part importante de ces journées fut réservée aux excursions. Il n'en faut point sourire. Jusque dans la pro-

(1) Voir *La Vie Intellectuelle*, décembre 1930, pp. 484-490.

menade, le congrès poursuivait l'un de ses objets les plus sérieux. C'est le privilège de l'humanisme et peut-être son devoir que d'entretenir le goût comme d'enseigner l'art du loisir. Le monde moderne ne se paie plus ce luxe, comme parlait M. Paul Valéry en sa conférence, dont les Grecs faisaient si grand cas. Il était urgent qu'on lui proposât un exemple. Et pour qu'il devînt plus persuasif, ces humanistes d'aujourd'hui empruntèrent pour leurs promenades l'auto-car, convertissant la machine elle-même (dont quelqu'un cependant dit du mal au congrès), par les chemins antiques de Languedoc et de Provence, au service de la plus humaine des fins.

Entre les promenades, le congrès travailla. On le répartit en cinq sections qui fonctionnèrent simultanément dans les locaux, le plus souvent trop petits et mal accommodés, du lycée des garçons. Les archéologues entendirent, trois matinées durant, un grand nombre de communications, dont quelques-unes étaient consacrées aux fouilles récentes pratiquées dans la région; et ils méritèrent, pour leur attention persévérante, les compliments de M. Picard, président de la section. En philologie, sous la présidence de MM. Desrousseaux et Ernout, les rapports donnèrent lieu à des échanges de vues intéressant la formation des futurs philologues, la place de la philologie dans l'enseignement supérieur, les méthodes d'établissement des textes. Il avait été prévu une section des relations scientifiques internationales : les débats y furent conclus par des vœux émis l'un en faveur de la brochure de MM. Bidez (Gand) et Drachmann (Copenhague), préconisant l'uniformité des signes et de l'apparat critiques dans les éditions savantes des textes grecs et latins; l'autre en vue d'obtenir des facilités plus grandes pour la consultation, la communication et la reproduction des manuscrits.

Ces trois sections furent d'un intérêt principalement scientifique. Plutôt pédagogique fut celle de l'enseignement. On y étudia le premier jour, à partir du rapport de

M. Bernès, quelle place doit revenir aux langues anciennes dans la formation des maîtres de l'enseignement secondaire ; et l'on aboutit à une série de vœux favorables à la formation classique, avec grec et latin, de tous les maîtres d'ordre littéraire, le concours d'admission à l'École Normale Supérieure ou la licence d'enseignement (à laquelle serait réservé ce nom de licence) devant sanctionner cette formation. Il fut question, le jour suivant, avec le rapport de M. Waltz, de la place et de la sanction des études grecques dans l'enseignement secondaire : et des vœux furent adoptés qui souhaitent que, dans la classe de 5e A, un temps soit consacré au cours des deux derniers trimestres à la propédeutique du grec ; et que la gémination des classes pour l'enseignement du grec soit interdite. De même, il fut demandé que des bourses de voyage en Grèce et en Italie soient accordées aux professeurs de lettres et de grammaire, dans les mêmes conditions que les bourses de voyage à l'étranger sont accordées aux professeurs de langues vivantes : à propos de quoi il faut signaler l'intervention d'un membre de l'enseignement public qui eût désiré que l'on comprît dans ce vœu les professeurs mêmes de l'enseignement libre. Le programme du troisième jour donna lieu à des débats animés et passionnants. Il s'agissait de la formation humaniste des futurs maîtres de l'enseignement primaire. Le rapport de M. Maurice Lacroix, où s'exprimait une opinion de plus en plus répandue, répondait affirmativement à la question posée. Des représentants du personnel dirigeant de l'enseignement primaire, venus ce matin-là à la séance, y firent des objections. Ils redoutent qu'une culture humaniste détourne les jeunes gens des fonctions modestes d'instituteurs ; surtout que les instituteurs ainsi formés perdent leur esprit propre d'éducateurs du peuple. A l'encontre, des membres présents de l'enseignement secondaire, appuyant la thèse du rapporteur, firent valoir que la fonction d'instituteur (et il se pourra qu'on aille jusqu'à abandonner ce mot, s'il fallait

l'opposer de manière péjorative à celui de professeur) doit être tenue pour l'effet d'une vocation pédagogique propre et non pour une catégorie inférieure de l'enseignement ; qu'il serait fâcheux de priver un esprit qui en a le désir et l'aptitude du bénéfice d'une culture meilleure ; que la formation humaniste n'a jamais empêché les maîtres de l'enseignement secondaire d'être des éducateurs véritables, à la condition qu'on entende par là non ceux qui entendent imposer à l'enfant leur propre personnalité, mais ceux qui le cultivent et le développent dans le respect de sa liberté. Pour la nature de la question posée, pour la qualité de la discussion, pour la maîtrise avec laquelle le rapporteur dirigea les débats, cette séance fut sans doute la plus intéressante du congrès. Des vœux la conclurent, dont le second donna lieu à un partage de voix sur le mot d'« initiation commune », proposé par le rapporteur, refusé par ses opposants : ceux-ci furent battus, et nous reproduisons intégralement le texte adopté par la majorité :

La section de l'enseignement,

Considérant qu'il est extrêmement désirable d'assurer l'unité de l'enseignement par une sérieuse coordination de ses divers degrés et de ses diverses branches ; Que cette coordination ne peut être efficacement assurée sans que soit étendue à tous les ordres une formation commune des maîtres, qui existe déjà pour le secondaire et le supérieur ; Qu'un nombre toujours croissant de membres de l'enseignement primaire manifeste un vif désir de s'initier à la culture classique ;

Emet le vœu : 1° Que toute mesure soit prise pour encourager les instituteurs et les professeurs d'enseignement primaire supérieur qui voudraient aborder l'étude des langues et des civilisations anciennes, et pour leur faciliter cette étude ;

2° Que soient réalisées les réformes qui permettront d'assurer aux maîtres de l'enseignement à tous les degrés une formation générale fondée sur une initiation commune à la culture humaniste et complétée pour chaque ordre d'enseignement par une instruction générale et pédagogique appropriée.

Un communiqué exprès et unilatéral, paru dans *Le*

Petit Provençal du 3 avril, confirme l'intérêt de ce débat. Les congressistes firent ce matin-là bonne besogne. Dans une section voisine, M. Lackenbacher avait fait applaudir en passant la même idée qu'exprime le texte ci-dessus. L'Association Guillaume Budé peut se féliciter d'avoir accrédité de toute son autorité un projet qui travaille beaucoup d'esprits et notamment, comme il fut dit ci-dessus et comme on pouvait l'entendre dans les conversations des congressistes, nombre de maîtres de l'enseignement primaire.

Entre toutes les sections du congrès, celle de l'humanisme confinait le plus à la philosophie. Elle fut aussi la plus suivie, et de la classe de 6e B où on l'avait d'abord abritée (était-ce un symbole, comme le demanda M. Davy, et le présage d'un déplacement de l'humanisme dans le sens des humanités modernes?), elle dut passer bientôt dans le local plus spacieux de la salle des fêtes (où l'on verrait, si le symbolisme est valide, l'annonce d'un retour triomphal de l'humanisme classique). On ne saurait dire qu'elle fut la plus réussie. Les rapports y furent excellents. Mais plutôt que de s'y tenir, les présidents, MM. Davy et Thibaudet, acceptèrent nombre de communications, poussant la courtoisie jusqu'à faire lire celles des absents ou jusqu'à donner trois fois la parole (et il en usait bruyamment) au même orateur. La méthode est regrettable. Elle empêcha que l'on débattît ou conclût quoi que ce soit. On en resta à des problèmes. M. Louis Bertrand, en son discours d'inauguration, avait attendu du congrès qu'il fixât cette notion si controversée d'humanisme, et qu'il présentait pour son compte comme « une psychologie dominée par l'idée d'un type humain parfait, d'un type humain qui serait la fleur exquise de la civilisation » : le congrès n'y a guère répondu. Le rapport de M. Emmanuel Leroux cependant, dès le premier jour, fournissait des données et des suggestions dont la discussion pouvait conduire à de bons résultats. L'humanisme y fut présenté comme un système de valeurs esthétiques, philosophiques,

éthiques. Mais le cœur de l'humanisme est sans doute une direction nouvelle de l'éthique, dans le sens d'un développement intégral et harmonieux de l'homme, et Léonard de Vinci en serait un exemplaire accompli. Quels sont les rapports de cet idéal avec l'esprit chrétien? M. Leroux pencherait pour une opposition, puisqu'il caractérisait par les mots d'ascétisme et de formalisme l'idéal chrétien du moyen âge et qu'il préconisait un sentiment de l'excellence de l'être humain, qui ne doit être sacrifié ni à des exigences sociales ni à des exigences transcendantes. Comme on eût aimé débattre cette question! La communication de M. de Labriolle était propre à atténuer sans doute l'opposition annoncée du christianisme et de l'humanisme. Si l'on poursuivait jusqu'au moyen âge l'enquête qu'elle opérait pour les premiers siècles chrétiens, on verrait l'accord s'affirmer au point qu'un véritable humanisme, spécialement au sens éthique du mot, serait découvert en un temps qui précède la renaissance : il est dommage que les congressistes qui, au long de leurs promenades, se sont souvent arrêtés devant des monuments du moyen âge, qui le disputent sur ce sol aux monuments romains, ne l'aient point également rencontré dans leurs travaux. Nous croyons pour notre part que l'opposition de l'éthique des Grecs et de l'éthique chrétienne, telle que V. Brochard, comme le rappelait M. Leroux, l'a présentée, n'est valide que pour qui s'en tient à une forme décadente de l'éthique chrétienne : il en est une autre, et qu'élabora précisément le moyen âge, où l'éthique des Grecs trouve son achèvement. Peut-être y aurait-il eu d'ailleurs, dans les dernières propositions de M. Leroux, où était envisagée la part de la mystique dans l'humanisme, de quoi corriger le résumé que nous venons de présenter de son rapport.

Celui de M. Jean Thomas, qui ouvrait, du moins moralement, la séance du lendemain, touchait en partie aux mêmes problèmes. On y exposait, en l'absence de leurs auteurs, les thèses contraires de M. Ramon Fernandez et de M. René Gillouin, élaborées sur la question de la fonc-

ion de l'humanisme classique dans les temps modernes. Chez le premier de ces auteurs, on a affaire à un humanisme radical et, peut-on dire, exaspéré, où l'homme est tenu pour la source de toutes les valeurs, où le refus du transcendant s'appelle l'héroïsme de la modestie ; pour le second, le christianisme représente le point de maturité de l'humanisme, et la tâche d'aujourd'hui est de reconstruire l'homme qu'ont mutilé Descartes, Rousseau, Marx. Le même rapport demandait si l'humanisme est nécessairement individualiste et aristocratique, et il fut alors question de M. Jean Guéhenno ; s'il ne doit point remplir une mission propre dans les relations internationales ; s'il apparaît dans la littérature et dans l'art contemporains. Cette fois encore, n'avait-on pas une suffisante matière à discussion? Mais, ce rapport lu, les communications s'accumulèrent et l'on partit sans avoir rien décidé.

Il s'agissait, le troisième jour, du rôle de l'humanisme dans l'enseignement. En son rapport, M. Lackenbacher traita de la formation des maîtres et de l'esprit de l'enseignement. Nous avons déjà dit qu'il fit approuver en passant le projet d'une formation humaniste des futurs maîtres de l'enseignement primaire. Une communication de M. Berthier, Directeur de l'école des Roches, fit ensuite entendre une note qui risquait de manquer à ce congrès d'humanistes (de même que l'on parlera de tout sauf des humanités, disait-il, au prochain congrès de l'Éducation nouvelle, à Nice) : et il indiqua comment concilier, dans les écoles d'aujourd'hui, avec les méthodes pédagogiques « actives », le bienfait permanent des humanités classiques : deux esprits sont là représentés, qui se méconnaissent mutuellement. qu'il importerait d'accorder. Nous ferions des vœux pour que le congrès de Nice, touché par cet avertissement, accomplit en ce sens la tâche qu'à Nîmes on ne put qu'annoncer. Mais nous souhaitons aussi que les défenseurs de la culture classique, prenant garde aux initiatives qui se produisent autour d'eux, opèrent entre leurs traditions et ces découvertes les liaisons nécessaires.

Travaux et promenades se développèrent dans une atmosphère de cordialité et de bonne humeur qui ne fut pas le moindre charme de ce congrès. Sur toutes ces journées, régna la belle vertu qu'Aristote nommait l'eutrapélie, et qui est peut-être une fleur de l'humanisme. Nous eûmes alors l'image de ce que serait une société dont tous les membres auraient goûté au nectar divin. Le ciel nîmois et les effluves de ce sol y furent peut-être pour quelque chose : le mérite alors est de les avoir choisis. On nous ménagea de surcroît quelques belles fêtes de l'esprit. M. Paul Valéry nous énonça un soir quels héritages de la Grèce tout occidental porte en soi — et celui-là même qui fut en son jeune âge un mauvais élève de cette langue : heureux qui put entendre d'un bout à l'autre les doctes propos de l'académicien! De M. Carcopino, qui semble en pleine possession de sa méthode, nous apprîmes une autre fois, sujet moins attendu, ce que Rome doit à la Gaule : on ne savait à quoi s'attacher le plus, ou à la précision surprenante des arguments, ou à l'aisance souveraine de l'exposé, ou à la vigueur (qu'il ne faudrait plus dépasser) de la systématisation. Quelqu'un eut même l'idée charmante de commémorer devant le congrès le troisième centenaire de la naissance de Fléchier, mort en 1710 évêque de Nîmes. On s'assembla sur la place petite et bien enclose de la cathédrale Saint-Castor, par un bel après-midi de printemps, à deux pas de l'hôtel qu'avait habité jadis l'illustre prélat : et dans ce cadre, en présence de cet auditoire auquel s'ajoutaient les curieux penchés aux fenêtres des maisons, M. Hubert Morand prononça avec une verve endiablée mais aussi avec une religieuse déférence l'éloge de l'humaniste et du pasteur nous passâmes à l'entendre une heure délicieuse (1). On lira ce discours, comme tous les travaux du congrès, dans

(1) La mort de M. Hubert Morand, il y a quelques jours à peine est venue assombrir ce souvenir, et mettre tout l'humanisme en deuil.

la publication qu'en fera prochainement l'association Guillaume Budé. Il nous fut heureusement assuré, avant la séparation, que ce congrès ne serait que le premier parmi beaucoup d'autres, que l'on espère organiser dans l'avenir périodiquement.

***

Nous eûmes l'idée, au retour de Nîmes, de passer par le Collège de France, où, le mardi 5 avril, M. E. Gilson inaugurait son enseignement d'histoire de la philosophie médiévale. Heureuse surprise, cette leçon répondait à merveille à l'une des questions, et peut-être la question capitale, qu'on avait là-bas laissées en suspens. Il y eut au moyen âge un hellénisme chrétien. A s'en remettre aux témoignages d'Erasme et de Luther, on est même conduit à penser que la philosophie grecque, introduite en les esprits chrétiens, atteignit alors la plénitude de son efficacité ; au lieu qu'elle deviendra, dans l'âge suivant, un objet de connaissance, plus exacte il est vrai, mais aussi moins influente sur la vie de la pensée comme sur la conduite de l'homme. Nous obtiendrions ainsi la démonstration expérimentale de l'accord accompli entre ces deux grandes spiritualités, auquel revient seul le beau nom d'humanisme. Ainsi parlait ce maître, en présence d'un auditoire passionnément attentif. Il était après tout assez naturel que le congrès de Nîmes reçût dans la maison même de Guillaume Budé sa principale conclusion.

Le Saulchoir.

TH. DEMAN.

Courrier de Paris (1)

La chronique d'une époque comme la nôtre est vraiment bien difficile à écrire. Il faut se prêter à trop de choses, et presque simultanément. L'encre du chroniqueur est à peine sèche que ses conclusions sont déjà dépassées. Il semble que le rythme de l'histoire tende à se précipiter. Du reste ce n'est peut-être là qu'une illusion, et qui vient de ce que nous ne pouvons pas mettre l'événement contemporain à sa place véritable. Quelle épreuve redoutable pour un chroniqueur que de réunir en un volume des articles dont certains remontent à douze ans et les derniers à 1930 ! Avec une charmante modestie pourtant, M. Daniel Halévy vient d'oser. Il nous donne, sous le titre de *Courrier de Paris*, un recueil des articles qu'il écrivit à Paris pour la *Revue de Genève*, entre 1920 et 1930. Il lui paraît que ces dix ans prennent déjà une figure, tandis que l'année 1930, marquée au mois de juillet par l'évacuation de la troisième zone rhénane et en septembre par les élections hitlériennes, est en même temps la fin d'une période et le commencement d'autre chose. Il aurait pu ajouter que 1930 vit se répandre à travers le monde cette crise économique, dont le premier symptôme, encore lointain, était le krach de New-York, en octobre 1929.

On connaît M. Daniel Halévy. On sait que cet esprit ouvert et fin ne s'intéresse pas moins à la littérature (il dirige chez Bernard Grasset la collection des *Cahiers Verts* qu'à l'histoire, et que nous lui devons sur les origines et les caractères de la Troisième République les livres les plus profonds et les plus suggestifs. Il était mieux qualifié que bien d'autres pour regarder sans passion et juger sans parti-pris. Il connaît bien notre peuple, ce peuple qui s'obstine à se méconnaître, et dont nul autre en Europe n'a un sentiment plus aigu de la continuité nationale. En juillet 1920, la démobilisation est terminée et les vieux débats reprennent au point même où la guerre les avait interrompus. C'est une

(1) Daniel Halévy, *Courrier de Paris*, 1 vol. in-12, aux « Editions du Cavalier », Paris, 1932. Premier volume de la collection : *Les mœurs et l'esprit des Nations*.

lusion bien grande — et dans laquelle les conservateurs nt trop souvent tombés — de croire que l'on puisse mainnir entre les hommes, le danger passé, une factice unanité. Et M. Daniel Halévy entend Charles Maurras, un peu eilli, entouré de disciples trop jeunes et qui ne sont plus s mêmes, évoquer comme avant la guerre le « problème l'ordre ». Cependant la grève générale faisait sentir combien cet ordre était précaire, et que la cité moderne n'a pas ncadré les masses ouvrières multipliées par le capitalisme. uis, le 11 novembre 1921, une double cérémonie commémore le cinquantenaire de la République et l'anniversaire de Armistice. Le cœur de Gambetta est porté au Panthéon; le rps du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe. Et le peuple Paris retrouve pour quelques instants l'unanimité perdue. ais s'il la retrouve, c'est à la dernière minute, et après que s vieux partis se sont longuement disputés jusqu'au bout tour de la cérémonie.

Telle fut « l'aube de la paix ». A deux reprises, en juin 21 et en août 1928, M. Daniel Halévy écrit à une amie allande. Une amie qu'il avait avant la guerre et avec laquelle faisait des échanges, elle offrant les choses d'Allemagne, lui les choses de France. Du reste le problème des rapports franco-allemands est, de tous, celui qui préoccupe le us M. Daniel Halévy. En juin 1921, il présente Giraudoux Paul Valéry, ce dernier surtout, qui était presque un nconnu. Il y a là un récit amusant de cette séance chez drienne Monnier où André Gide, parmi la trépidation des itures dans la rue de l'Odéon, lisait *la Pythie*. Mais notre hroniqueur ne s'arrête pas. Il n'a pas le droit de s'arrêter. emain les vicissitudes politiques vont de nouveau le requérir. Et, sitôt après, soit à propos de l'européanisme, soit rectement, ce sont de nouveau les rapports franco-allemands dont il traite. Il voit bien où est le malentendu entre s deux peuples, dont l'un met tout son espoir dans un enir indéterminé, attend sa libération d'une catastrophe pocalyptique et de je ne sais quelle aurore rouge — et pourtant l'Allemagne ne trébuchait pas encore dans le mirage tlérien —; tandis que l'autre, dont la forme est à présent rfaite, ne désire que la tranquillité de l'ordre. Mais les fférences une fois posées, toute collaboration est-elle impossible? A Dieu ne plaise! Et, critiquant le livre partial de . L. Raynaud sur *L'Influence allemande en France au*

*XVIII*e *siècle et au XIX*e *siècle*, M. Daniel Halévy montre deux grands peuples aux époques les plus fécondes de leur histoire intellectuelle se communiquant l'un à l'autre découvertes les plus rares de leurs génies nationaux. même quand on doit lui résister, encore faut-il cet indispensable adversaire pour que nous sachions nous connaître nous définir.

Mais je veux retenir surtout les quelques pages que M. Daniel Halévy consacre aux questions religieuses, ou plutôt celle-ci : Quelle est la place du catholicisme dans la conscience française ? Il constate d'abord l'apostasie des masses ouvrières et même paysannes. Nous ne contesterons pas ce phénomène regrettable. Mais il convient de l'interpréter. M. Daniel Halévy croit-il que le catholicisme puisse être jamais autre chose, qu'il ait jamais été autre chose que le fait d'une élite ? J'entends bien qu'il ne faut pas prendre le mot dans son acception sociale. Mais enfin l'idéal d'héroïque sainteté que l'Église propose à tous les hommes ne peut être vraiment poursuivi que par un petit nombre. Ceux-là sont le sel de la terre. Et ce sont ces âmes intérieures qu'il faudrait connaître si l'on voulait mesurer à chaque époque la valeur profonde du catholicisme. La quantité, ici, n'importe pas — et peut-être certains hommes d'œuvre ont-ils trop pris l'habitude de compter les âmes. La lecture du grand ouvrage de M. l'abbé Bremond aurait bien dû engager M. Daniel Halévy dans cette voie, mais au contraire il reproche à M. Bremond de donner trop d'importance aux mystiques. C'est que M. l'abbé Bremond, pour écrire l'histoire du sentiment religieux, se place à l'intérieur du catholicisme. Il ne songe pas à diminuer l'importance d'un Vincent de Paul, mais pourquoi s'étonner qu'il découvre en Vincent de Paul un authentique disciple de Bérulle ? Qu'il est difficile, à un homme de l'extérieur, même impartial, d'être vraiment équitable !

Jaurès, Clemenceau, Claudel à Berlin (*Christophe Colomb* et *Le Soulier de Satin*), Julien Benda, Jacques Maritain, tant et tant de sujets que M. Daniel Halévy effleure, ou qu'il traite, comment nous serait-il possible, en ces brèves notes, de l'y suivre ? Il faut lire ce livre pour respirer le parfum de ces années 1920-1930, si troublées, si agitées, et cependant si pacifiques, années trop vite écoulées et vers lesquelles nous risquons, dans un proche avenir, de nous retourner avec tant

de nostalgie. Il est toujours agréable d'avoir affaire à un homme intelligent, dont chaque page en nous soulève la pensée. Mais M. Daniel Halévy n'est pas seulement un homme intelligent. Il est aussi un homme de cœur, et c'est plaisir de voir l'importance qu'il accorde aux œuvres du Moulin-Vert. Connaissez-vous les œuvres du Moulin-Vert ? Quelle étonnante histoire, bien digne de l'Église, bien digne de la France ! Au début du XX^e^ siècle, l'abbé Viollet entreprit de mettre sur pied, avec quelques hommes de bonne volonté, toute une organisation de la bienfaisance privée. Et le plus fort, c'est qu'il a réussi. Non sans doute autant qu'il l'avait espéré, mais enfin son œuvre loge aujourd'hui des centaines de familles ouvrières; elle a contribué plus que personne à généraliser le système des allocations familiales. Elle a été la première à se battre pour faire reconnaître les droits des pères de famille — ces « grands aventuriers du monde moderne » — disait Charles Péguy. M. Daniel Halévy a bien raison de dire qu'il y a là une des plus grandes choses que notre temps ait réalisées. Mais comment, pour avoir si bien exprimé des vérités essentielles, ne féliciterions-nous pas ce bon Français de s'être montré si parfaitement honnête homme ? Un ami de Charles Péguy, qui n'a pas renié son maître, pouvait-il mieux conclure ce brillant *Courrier de Paris* ? Je souhaite que beaucoup d'étrangers, et même de Français insouciants et sans mémoire, sachent retrouver ici le véritable visage de notre pays et la charité toujours vivante d'un Vincent de Paul.

JACQUES MADAULE.

Les enfants abandonnés de Dieu (1)

— Nous sommes tous enfants de Dieu, dit le Révérend Andrew Flood.

— Mais est-ce que Dieu, Lui, n'est pas un blanc? demanda Cachas.

(1) Par Sarah-Gertrude Millin, traduit de l'anglais par Charles Jacob, coll. Feux Croisés (Plon).

Et, comme le Révérend Andrew Flood hésitait pour répondre, elle fit une suggestion :

— Peut-être que, nous, les nègres, sommes ses *step-children* (ses « beaux-enfants »), dit-elle.

Mme Sarah Gertrude Millin a entendu sans doute cette parole humble et résignée (il y a des mots qui ne s'inventent pas), et c'est sur cette parole qu'elle a bâti son livre. Ce roman, fort documenté nous dit-on, soulève des problèmes que je n'ai ni qualité ni capacité de résoudre. La question n'est pas simple d'ailleurs et rencontre pratiquement bien des difficultés.

Mais tel qu'il est, ce récit est extrêmement attachant et pathétique, et ce qu'il nous enseigne dès l'abord mérite qu'on s'y arrête.

En 1821, le Rév. Andrew Flood, aspirant à une vie de dévouement héroïque, s'offre pour l'évangélisation des sauvages d'Afrique :

Il était parti tout brûlé d'enthousiasme. Il se voyait consumé par la foi et dévoré par la soif du sacrifice, épuisé mais triomphant, apportant des âmes à Dieu. Il apportait à Dieu les âmes de ses pauvres frères noirs. — Ses frères !... Récemment, il avait entendu prêcher un sermon pathétique sur l'égalité essentielle de toutes les créatures humaines aux yeux du Créateur, quelle que fût leur couleur. C'était, dans toute la Grande-Bretagne, la croyance à cette époque.

Le Rév. Andrew Flood s'éprend, sur le bateau, d'une charmante Anglaise qui ne possède pas, elle, cette soif d'apostolat et qui décline l'honneur de partager sa mission. A vrai dire, elle élude seulement la demande du jeune homme, et ce n'est que lorsqu'il est installé chez ses sauvages qu'il reçoit le refus définitif de Mary et l'annonce de son mariage avec un autre.

Il y a plus d'un an déjà qu'il vit chez les Hottentots et que la mission ne semble faire aucun progrès. Le vice, la magie, l'ironie, sont coalisés contre lui. Il ne peut attein-

dre l'âme impénétrable de ses ouailles. C'est alors que, pour prouver aux noirs qu'ils sont aussi enfants de Dieu et que lui, blanc, ne voit, entre eux et lui, aucune différence, il se décide à épouser une jeune fille hottentote.

Le roman de Mme S. G. Millin étudie successivement les générations issues de cette étrange union.

Le malheureux Flood est déçu à la fois dans ses espérances de missionnaire — car les Hottentots, loin d'être ralliés par son sacrifice, le méprisent et demeurent attachés au fétichisme — et dans ses sentiments familiaux. Sa femme l'abandonne et, de ses trois enfants, l'un meurt en bas âge, l'aîné est repris par les noirs, l'autre, une petite fille plus vive et plus intelligente, est recueillie par la femme d'un pasteur voisin.

Cette enfant, quoique née d'un père blanc, ne peut dépasser une certaine compréhension. En 1841, cependant, Déborah est — à seize ans — une sous-maîtresse d'école. Elle voudrait se marier avec un jeune Hottentot. Mais ses protecteurs ne lui permettent par ce retour à sa race. Et quelque temps après, d'un Boër nomade qui ne parle pas d'épouser, elle a un fils, Kleinhaus. Mais à cette époque, chassée de la maison où elle a été élevée, elle revient à sa hutte natale, près de son père qui est tout à fait fou et qui meurt peu après, sans avoir recouvré la raison.

Kleinhaus grandit, fier de son sang de blanc et haïssant les noirs, également détesté des uns et des autres. Il s'établit dans la ferme d'un Anglais, M. Lindsell, et il épouse la gouvernante des enfants Lindsell, une mulâtresse.

Leur premier enfant, Elmira, est tout à fait blanche et M. Lindsell, qui la choie fort, l'envoie en pension au Cap où elle demeure jusqu'au jour où l'on découvre qu'elle est métisse, ce qui la fait immédiatement renvoyer. Plus tard, M. Lindsell, devenu veuf, épouse la jeune fille. Un enfant nait. Mais Elmira abandonne son fils et son vieux mari qui meurt peu après. L'enfant, Barry, est élevé par une fille ainée de M. Lindsell. Il est tout à fait blanc, très intelligent, très pieux aussi et devient pasteur. Il est envoyé,

en 1915 sur le front français. Il revient au Cap en 1920, marié. Un enfant va naître.

Il semble que le maléfice de son hérédité soit conjuré, quand une lettre l'appelle auprès de sa mère déchue et mourante. Il la retrouve dans une hutte presque semblable à celle où vivait, par amour des âmes des noirs, son aïeul le Rév. Flood. Un appel mystérieux retentit alors dans l'âme de Barry. Abandonnant sa femme, renonçant à l'enfant promis, il se consacrera, comme son aïeul, au salut des noirs.

Une sombre fatalité domine cette longue histoire, celle qui pèse sur la race de Cham. Préjugé ou vérité, cette fatalité est à la base de plusieurs problèmes de l'heure. En Amérique au moins autant qu'au Cap, elle est une loi de fer sur des milliers d'individus.

D'autres que moi pourront la justifier ou la condamner ou tout au moins l'expliquer. Dans une autre partie du monde, la pièce de Lenormand, *Asie*, ne soulève-t-elle pas le même problème des divergences profondes des races et de leur impénétrabilité ?

Mais, considérée sous un autre jour, l'aventure du Rév. Flood contient une leçon d'apologétique. Ce missionnaire protestant ne peut prouver aux Hottentots leur identité avec lui qu'en prenant pour femme une de leurs sœurs.

Le missionnaire catholique fera des meilleurs de ses catéchumènes ses égaux en sacerdoce.

Primauté du spirituel, si je puis dire.

Geneviève Duhamelet.

L'Humanisme juif (1)

Comment les Juifs modernes cherchent à retrouver l'esnce d'Israël en tournant le dos à toute théologie et en racochant à l'antique prophétisme tour à tour Spinoza et nt, les principes de 89 ou le libéralisme bourgeois, le cialisme d'hier ou le nationalisme culturel d'aujourd'hui : us toutes ces formes, c'est bien un *humanisme juif* qui se clare à chaque page du livre de M. Hans Kohn. Il y passe revue des écrivains, Heine, Jean-Richard Bloch, Peretz, dré Spire, Henri Franck, Max Brod, des penseurs politiues, Bernard Lazare, Hess, Herzl, Ahad Haam, Nathan Birnum, Martin Buber, mais en s'adressant à des lecteurs u'il suppose déjà au courant. Aussi, à défaut de renseigneents historiques ou documentaires, y trouve-t-on des aperus d'ensemble qui ne manquent pas d'intérêt, malgré des ngueurs. L'auteur se place au point de vue de l'idéologie lativiste, dite moderne. On le sent très sympathique à tous les tendances qu'il étudie, et jusque dans la conscience 'il semble avoir de l'incohérence, de la faiblesse où elles outissent. Cette faiblesse est d'ailleurs au point de départ. y a une question juive — et le mérite de ces penseurs est l'avoir fanchement reconnu, de s'être loyalement, parfois roïquement, attachés à la résoudre. Mais pour la bien réudre, il faut l'avoir bien posée, et nous croyons l'entreise impossible dès lors que l'on fait abstraction de la vocan surnaturelle d'Israël, comme font les personnages de Hans Kohn, à l'exception toutefois — et c'est cette exception qui méritait d'être signalée ici — de Nathan Birnbaum, i veut « donner à cette grande communauté juive une nstitution spirituelle-théocratique. Il est intéressant, vu caractère conservateur du *credo* de Birnbaum, de constar qu'il assimile cette grande communauté à une forme milaire à celle de l'Église catholique et qu'il assigne à un ergé le rôle dirigeant. » (p. 147)

P. M.

(1) *L'Humanisme juif*, par Hans Kohn. Paris, Rieder, 1 vol. de la llection *Judaïsme* (études publiées sous la direction de P.-L. Cououd).

L'Ardenne mystique

« Y a-t-il encore des loups en Ardenne ? », « il doit fa très froid chez vous » : voilà ce que s'est entendu dire t ardennais en dehors de sa petite patrie : car, c'est un f l'Ardenne est peu connue. Elle ne se livre pas facilement, reste, et tout ce qu'elle a de généreux, d'attachant, de t dre, elle le retient le plus souvent sous une apparence peu rude, silencieuse jusqu'à sembler morne. Or c l'âme de ce pays que M. d'Acremont nous dit, dans un pe livre enthousiaste et émouvant (1). Il nous donne d'abo une vue globale des choses : la psychologie du sol, si l peut dire, et celle, si riche en forces sérieuses et généreus de ses habitants : l'Ardenne est un pays frontière et, comi un môle dans la mer, une avancée du parler français en divers pays que ses collines divisent : Flandre, Hollan Allemagne. Puis, M. d'Acremont nous montre le rude labe des saints qui ont arraché ce pays difficile à l'envoûteme du paganisme. Enfin il nous dit, avec beaucoup de charn quelques-unes des légendes et quelques-uns des contes se reflète l'esprit de cette terre : toujours on y retrouve qu que chose d'un peu rude, un grand sérieux, et souvent u éclair d'honnêteté et de générosité; tel ce mot d'une mè demandant à sa fille d'épargner la dénonciatrice de s mari : « Allons, ma fille, c'est pour ton petit; il faut qu ait son chemin clair » (p. 210). Ce mot, croyons-nous, caractéristique de l'âme ardennaise : à condition qu'on mette un certain ton rude et sourd. — Dans ce pays, quel profonde poésie : mais qui ne se livre pas à tous... Aus nous savons gré à M. d'Acremont de s'être fait l'interprè de son pays dont, depuis longtemps, il a entendu les secret

M.-J. Congar.

(1) Henri d'Acremont, *L'Ardenne mystique*. Paris, Perrin, 193 in-12, 274 pp.

LES ARTS

ISABELLE RIVIÈRE. *Maria Blanchard.*

Maintenant qu'elle n'est plus, on va peut-être commencer à savoir, au delà du petit cercle des amis, quelle artiste c'était. Mais parce qu'elle peignait des âmes, c'est de son âme, à elle, qu'il fallait avant tout qu'une amie nous parlât...

MAURICE BRILLANT. *Les leçons d'une exposition d'art religieux.*

Après l'exposition de Galliera, qui avait démontré la *qualité* de notre art chrétien, l'exposition de Rouen en a manifesté l'universel épanouissement.

EDWARD MONTIER. *L'Exposition d'Art religieux ancien à Nice.*

L'art chrétien moderne retrouve, sans vain pastiche, les vieilles traditions. C'est à cette continuité et à cette unité dans l'idéal que rendait témoignage l'exposition de Nice.

GERMAINE MAILLET. *A propos d'urbanisme et de quelques livres récents.*

La « ville radieuse » est-elle possible? Souhaitons-le. Mais qui ne se prendrait à soupirer avec Du Bellay :

« Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux... »

GILBERT GADOFFRE. *Note sur Jean Cartan.*

Un grand espoir. Et déjà une grande œuvre.

B. MOUTHIEZ. *Musiques enregistrées.*

Maria Blanchard

Un pauvre corps tordu, tassé, torturé.

Un beau visage clair qui, dans l'espèce de nid où il était posé, entre la frange désordonnée des cheveux sombres et les épaules remontées, dès qu'elle s'animait devenait transparent comme celui d'un enfant, avivé, pétillant, et comme touché de soleil.

Une âme ardente, violente, débordante, elle aussi torturée, à la fois généreuse jusqu'à l'héroïsme et douloureusement avide, baignée d'innocence et de simplicité en même temps que ravagée d'inquiétudes, de questions, de scrupules épuisants. Une foi immense et tourmentée, une passion de servir Dieu qui était devenue sa loi première, qui avait tout envahi et soumis en elle, jusqu'à son art, sans l'empêcher de se disputer miette à miette à Celui à qui elle était donnée tout entière.

Pour ses amis, un être exquis et difficile, jaloux mais comblé d'une goutte de tendresse, exigeant mais tout vaincu d'humilité, profondément confiant et inlassablement discuteur, un spectacle de souffrance et d'enfantine gaieté, de richesse jaillissante et de misère incurable — un être unique, qu'on portait dans son cœur comme un émerveillement continuel et comme un cher tourment.

Et voici que de ce corps infirme, de cette âme sans repos, du fond de cette vie broyée sans merci, s'est élevé tout ce peuple de créatures lumineuses, pétries de tendresse et de pitié, où la souffrance, réchauffée au doux feu de l'amour, se gonfle et s'épanouit en sa fleur qui est la grâce : la grâce de Dieu.

Il n'est rien de plus chrétien que cet art, et si, dans on humble défiance d'elle-même, elle ne s'était point ncore jugée digne d'aborder des sujets religieux — tout iste un *Saint Tarcisius* (1) et une *Madone* —, il suffit de egarder tel de ces derniers visages, qui semblent peints vec du soleil et des larmes, pour que d'un seul choc le œur s'ouvre et comprenne comment on aime son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu.

*
* *

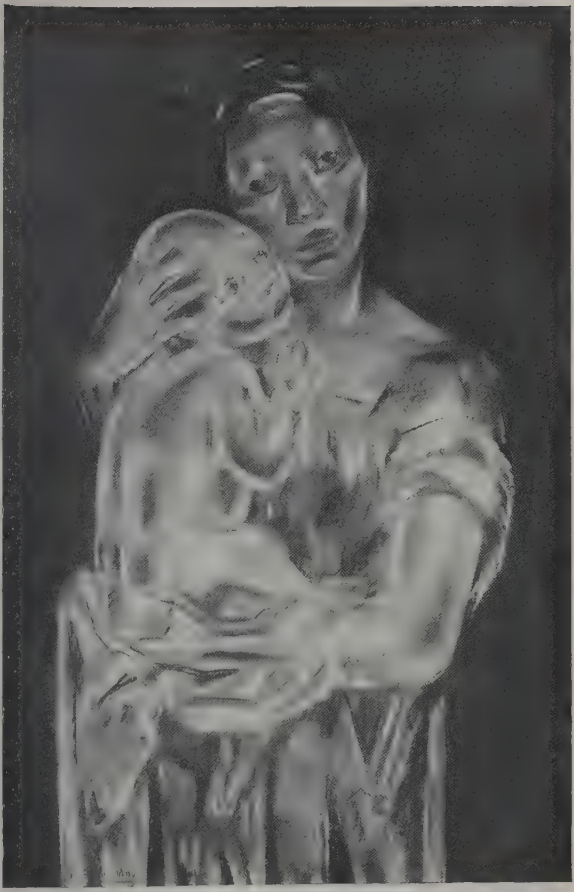
La vie des êtres se déroule sous leurs pas comme l'ombre d'eux-mêmes qu'ils inscrivent en avançant. Celle de Maria fut, à son image, jusqu'à sa mort étouffée, étranglée, encombrée, combattue, par une pauvreté invincible, par toutes les difficultés, les traverses, les mauvaises chances, que la malice du sort peut abattre sur une créature, avec la complicité secrète de son propre cœur tumultueux et de son esprit compliqué.

Elle eut à lutter, jour après jour, pour vaincre la dureté des événements, comme elle avait à lutter, seconde après seconde, pour aspirer l'air jusqu'à ses poumons écrasés. Il lui fallut se débattre au dehors contre les puissances de trouble et de désorganisation, comme elle se débattait sans répit contre le foisonnement douloureux de son inquiétude intérieure. Et il semblait qu'elle s'interdit elle-même le bonheur et la tranquillité avec plus de rigueur encore que ne faisait le destin ; c'était comme une force en elle aux aguets, qui, à l'instant que sa vie allait se stabiliser, d'un souffle violent recréait le désastre. Et ni les joies de son art enfin libéré, atteignant sa

(1) *La Vie Intellectuelle* (10 octobre 1931) a publié une photographie de ce tableau, avec le poëme qu'il a inspiré à Paul Claudel.

plénitude et connaissant un demi-succès commercial. tant d'admirations chaleureuses, tant de profondes a tiés, ni même le bonheur de la foi retrouvée, qui ét devenue depuis six ans la nourriture de son âme, ne ré sirent à répandre sur cette vie de solitude et de misè inguérissables un peu de facilité, un peu de relâche, peu de paix.

Quel repos ce fut, au milieu de notre chagrin, que la voir allongée enfin sur ce petit lit parmi les fleurs, fond de sa cellule blanche, dormant enfin, si tranquille délivrée ! Étendue enfin, elle qui ne pouvait *jamais* s tendre parce qu'elle étouffait, et qui passait ses nui appuyée sur un coude — ce pauvre coude toujours bl de meurtrissures, les derniers jours en sang. Elle ne dc mait jamais que par bribes, et des douleurs de tête horribles la réveillaient — « comme une rage de dents disait-elle — que le sommeil était devenu sa pire terreu qu'elle repoussait tout le long de la nuit par mille inve tions biscornues : des jeux d'enfant, du tricot, des patie ces. Et comme aussi presque toute nourriture lui faisa mal et qu'elle avait décidé de ne plus rien prendre — u pomme de terre, une tasse de lait... encore les retrouva on intactes dans tous les coins de son atelier —, on n sait comment, toutes ces dernières années, elle continua à vivre, si ce n'est par l'incroyable énergie de la volon la plus constante, qui lui tenait lieu de souffle et de sang Ni comment elle trouvait le moyen de travailler, de lir de sortir, de voir des expositions, de discuter sans fin, d secourir toute infortune qui traversait sa route, de passe des heures dans toutes les églises de Paris, entre sa som nolence et sa faim, entre ses migraines et ses asphyxies Que de fois je l'ai vue, vaincue tout à coup près de mo par la fatigue au milieu d'une lecture ou d'une conversa tion, affaissée sur le petit divan bleu comme un pauvre



MATERNITÉ

eau rabattu par la rafale, et dormant si livide, si hale-
nte, que j'ai su depuis des mois, pauvre petite Maria,
el visage vous auriez dans votre agonie!

*
* *

Elle était née à Santander, d'un père espagnol (elle
ppelait Gutierrez Blanchard) et d'une mère mi-fran-
se, mi-polonaise. Brisée dès avant sa naissance par une
ute que fit sa mère en montant dans la calèche aux
evaux trop ardents de la grand'mère polonaise, elle se
véla difforme dès le temps de ses premiers pas.

Cette infirmité lui fut une croix morale, autant que
ysique, d'une indicible cruauté. Et seul l'amour du
rist retrouvé put enfin effacer, vers la fin de sa vie, la
ncune farouche qu'elle n'avait cessé de nourrir contre
te mère, aimante mais placide et satisfaite, qui n'avait
nais tenté de la faire soigner.

Pendant toute son enfance, et quand elle vint à Madrid
re ses études de peinture à dix-huit ans, à l'âge où l'on
e cœur tout gonflé d'attente et d'amour, les gamins de
rue couraient derrière elle, l'insultant, contrefaisant
n allure, et les femmes, ostensiblement, se signaient
ntre le mauvais sort. A Paris, plus tard, les passants
rent moins sauvages; mais pas un regard qui ne s'ac-
chât à elle, subitement agrandi, lui disant tout crû-
nt, plus clair qu'une parole, qu'elle n'était point de
spèce acceptée — et l'on sentait, quand on l'accompa-
ait, qu'à défaut de ses yeux détournés, toutes les fibres
son corps percevaient chacun de ces affreux messages.

Si riche d'amour, brûlée du besoin d'être donnée à
elque chose, à quelqu'un, possédée du plus déchirant
stinct maternel, il lui fallut vivre dans ce retranche-
nt. Jamais elle ne parvint à s'y résigner tout à fait.

Elle n'était point amère et ne réclamait rien ; mais qu
on voulait qu'elle trouvât son bonheur dans son art e
réjouît de ses dons, elle répondait avec entêtement
tristesse, dans ce drôle de français-espagnol que vingt
de Paris n'avaient guère amélioré : « Non, non, c
mieux la beauté qué lé talent ! » Et elle eût jeté au v
toutes ses toiles et tout le génie et toute la gloire
monde pour un petit enfant à elle entre ses bras.

Elle ne croyait pas, d'ailleurs, à ses dons : « Auc
talent, disait-elle, seulement qué du travail », et prét
dait ne s'être donnée à la peinture que pour faire pla
à son père, et comme elle eût fait des robes ou des fle
artificielles. Et puis, dans son art comme partout ailleu
elle était bien trop continûment ravagée par ses défian
et ses légendaires « escrupules », pour qu'il lui fût au
chose qu'un supplice d'une espèce plus raffinée.

On lui décerna, paraît-il, à Madrid, une médaille d'
gent. Mais ce n'était pas là nourriture pour une Mar
En 1907 ou 1908, elle laissa tout et vint à Paris, ce Pa
qu'elle avait tant désiré, qu'elle a tant aimé, et qui lui
si dur ! Elle travailla chez le peintre Anglada, prépara
dans une grande pauvreté — elle avait cent francs
mois pour vivre — un concours de professorat pour l'E
pagne, car il lui fallait gagner son pain. Mais ses yeux
son esprit, pendant ce temps, thésaurisaient jalous
ment tout ce qu'ils pouvaient recueillir.

Revenue dans son pays vers la fin de 1913, elle se n
alors à chercher seule, avec acharnement, son expressi
personnelle. C'est de cette époque que date l'extraord
naire *Communiante* qui fit sensation, plus tard, dans
Salon d'Automne, à Paris. A la fois si naïve et si tendu
raidie, quasi sanglante dans son voile empesé, posée tou
droite au milieu d'un décor innocent et pompeux, à
couleur d'une crudité farouche, la petite fille solennel

et sombre porte son cierge comme une lame coupante et comme une couronne d'épines sa bizarre petite couronne d'oranger. C'est un morceau unique dans l'œuvre de Maria Blanchard, où elle semble avoir déversé d'un seul coup (était-ce parce qu'il fut peint à Madrid, rue Goya ?) tout ce qu'elle avait de violemment espagnol — peut-être aussi un secret ressentiment contre une religion où elle n'avait su jusqu'alors trouver que tortures.

Elle fut enfin nommée professeur de dessin à l'École Normale de Salamanque en 1915. Ce que purent être les humiliations et les souffrances de cet enseignement, elle ne l'a jamais laissé qu'entrevoir. Au bout d'un an, désespérant de rien apprendre à des gens qui ne voulaient que dessiner des menus ou copier des cartes postales, comprenant aussi que son sang espagnol représentait en elle ce qu'il fallait combattre : la violence, le désordre, la puérilité, elle abandonna chaire, gagne-pain, famille, pour retrouver Paris. Elle y revenait riche en tout de quelques tableaux, qu'elle eut d'ailleurs des difficultés inouïes à faire passer la frontière, ce qui acheva de la confirmer dans le terrible dégoût qu'elle emportait de son pays.

Installée rue du Départ, grâce à la bonté d'une amie russe, et à une certaine combinaison d'atelier pour trois — toute sa vie Maria fit foissonner autour d'elle les plus étonnantes et généralement désastreuses combinaisons —, elle travailla là, presque sans argent, avec une volonté, un appétit d'apprendre, de découvrir, de construire, qui étaient comme un feu dont l'ardeur semblait la nourrir.

Elle crut à cette époque trouver dans le cubisme la meilleure solution de tous les problèmes qu'elle se posait, la satisfaction à la fois de son intelligence, de son besoin de renouvellement et de son goût enfantin de l'extraordinaire. Elle connut toute l'école cubiste, et se lia particulièrement d'amitié avec Lipchitz et Juan Gris. Ils par-

tirent même tous les trois dans le Midi — nouvelle combinaison ! — où ils se livrèrent à d'ardentes recherches théoriques.

Ils se firent surtout beaucoup souffrir mutuellement, chacun doué d'une trop forte personnalité pour ne pas tenter inconsciemment de réduire celle des deux autres à la sienne. Et Maria devait plus qu'aucun des trois se sentir ligotée dans toutes ces inventions intellectuelles, son génie propre étant essentiellement féminin, c'est-à-dire d'abord réfractaire à toute théorie. Après quelques mois de cet autre genre de tourment, Maria revint, vers 1917, travailler seule à Paris.

La plus grande partie de sa production cubiste, qui s'étend sur une période de près de deux ans, lui fut alors achetée peu à peu par un marchand de tableaux, à des prix qui lui permettaient tout juste de ne pas coucher sous les ponts. Elle habitait, avenue du Maine, un atelier qui était plutôt un hangar, où elle faisait cuire ses repas sur une lampe à alcool, et il y a une certaine histoire de bifteck phosphorescent, qui lui fit peur une nuit que, rentrant chez elle, elle aperçut dans le noir cette lueur étrange brillant sur une planche, qui en dit long sur la qualité des repas en question.

Elle eût pourtant aimé ce très pauvre refuge, qui jouissait d'une belle lumière, si une bande d'élèves architectes, ses voisins, n'eût prit à tâche de le lui rendre intenable. Soit qu'ils voulussent lui faire abandonner la place pour s'y installer eux-mêmes, soit qu'ils ne pussent simplement souffrir que l'on reposât dans l'atelier d'à côté tandis qu'ils travaillaient, buvaient, chantaient toute la nuit dans le leur, ils avaient percé en plusieurs endroits la cloison mitoyenne et, dès qu'ils voyaient Maria s'endormir, avec des seringues lui lançaient, par les trous, de l'eau, des boules puantes, et jusqu'à des brandons enflam-

és. Le commissaire de police, à qui elle avait demandé cours, avait répondu qu' « il faut bien que jeunesse se sse ». Quand la pauvre Maria n'en pouvait plus de igue et de désespoir, elle allait coucher dans un atelier i, sur quelque chaise-longue, tremblant de retrouver matin toutes ses toiles en cendres. Cette persécution, nt on veut croire la cruauté inconsciente, dura des nées, Maria n'ayant point d'argent pour aller ailleurs.

Pendant ce temps le marchand jouait, lui aussi, avec e. Elle avait alors abandonné les exercices picturaux du bisme pour obéir enfin à son don véritable, si précieux tre si rare, qui était de peindre des âmes. Tous les jeu- s artistes déjà connus qu'elle fréquentait : Picasso, Modi- ani, André Lhote, Favory, Metzinger, Bissières, d'au- s encore, non seulement l'aimaient, mais attendaient aucoup d'elle, et considéraient avec un certain éton- ment admiratif ces toiles où, à travers la couleur encore lente et l'espèce de gangue volontairement géométri- e du dessin, commençait de se faire jour cette huma- é lourde de souffrance et d'amour sans emploi. Son ange *Communiante*, exposée en 1920, avait eu un cer- n succès de presse, et un vif succès d'estime dans le nde de la peinture. Elle était la seule à ne pas vouloir mprendre qu'elle était dès alors quelqu'un, et qu'avec peu plus d'habileté, un peu plus de sens pratique et mbition, un peu moins de conscience, et de confiance la bonne foi des marchands, elle eût pu réussir assez e une belle carrière. Mais à présent que sa vie est tout tière étalée sous nos yeux, comment ne pas voir qu'elle jusqu'à son terme celle d'un pauvre oiseau sauvage et sonnier? Triple cage, du corps torturé, du cœur affamé, monde ennemi! Quel que soit l'espoir de liberté que captif voie luire au dehors, et de quelque côté qu'il se ce pour l'atteindre, il rencontre les durs barreaux qui

le rejettent, hérissé, déplumé, saignant, au cœur de s
séparation et de sa privation. Il n'y avait point pour vou
pauvre Maria, d'autre porte d'évasion hors de cette cag
maléfique que celle par quoi l'on ne repasse jamais.

Le marchand s'amusait à l'agacer à travers les barreau
Semaine après semaine, il promettait de venir voir ses to
les, oubliait, repromettait, ne venait pas. Talonnée par l
manque d'argent, elle rassemblait son courage et partai
chez lui, renforcée d'une amie compatissante. Il était l
parlant, discutant, circulant avec quelque amateur d
haut en bas de sa galerie, tandis que Maria, royalemen
ignorée, attendait des heures, affalée sur une banquette
qu'il voulût bien connaître sa présence.

Daignait-il enfin venir chez elle « juger sa production »
— Tel l'examinateur qui regarde, impassible et redouta
ble, s'enfoncer pitoyablement le candidat, il considérai
sans dire un mot les toiles qu'elle lui présentait une à une
La dernière posée sur le chevalet, il laissait enfin tombe
dans le silence angoissé, du bout des lèvres son oracle
« Ça ne m'intéresse pas ! »

Puis il repartait, sans doute avec quelque spécimen d
cette morne « production », mais aussi avec l'espoir d
contrat que la pauvre Maria s'obstinait à nourrir.

Ce qu'il emportait, cependant, c'était *La Fillette a
Collier, la Jeune Paysanne*, où déjà, si humble et douce, e
pesante et poignante, une vie timide se dégage de la
construction lourdement intellectuelle encore ; c'étai
l'Enfant sur l'Escalier, où le souci décoratif, les arabes
ques de la rampe et des cheveux, ne font qu'ajouter à
l'innocence de cette solide et attendrissante petite
silhouette écolière ; c'était la *Toilette au Miroir Carré*, où
la raideur du trait semble se venir fondre à la lumière éma-
née du visage et des mains, qui répand sur cette image de
grâce la plus exquise et pure suavité. C'était toute la vie

et la beauté de ce triste gîte que le marchand dédaigneux emportait, et ce n'était point la richesse mais seulement le découragement qu'en échange il laissait derrière lui.

***

Aidée d'amis dévoués, bouleversés de sa misère, Maria put enfin, en 1922, s'installer rue Boulard, dans le pavillon qu'elle habita jusqu'à sa mort. Les uns lui avaient trouvé le logis, petite maison entre une quinzaine d'autres, alignées face à face derrière leurs anémiques jardinets, en une minuscule cité de la bohême, où les enfants criaient, les chiens aboyaient, les haut-parleurs beuglaient sur les tables de fer des dîners de soirs d'été. Avec quelques cretonnes, quelque bahut prêté et des divans boiteux, les amis avaient aménagé les cinq petites pièces, dont une plus grande, au premier étage, éclairée de deux fenêtres, servit d'atelier.

D'autres amis, trois amateurs belges qui aimaient profondément sa peinture, se réunirent pour lui assurer par contrat une somme mensuelle qui lui permît de vivre décemment. C'était la sécurité matérielle, le travail dans une manière de paix ; elle allait pouvoir dormir, elle allait pouvoir respirer !

Mais, on le sait, le climat de Maria, c'était le tourment. Elle qui, d'une part, avait tant besoin, pour peindre, de silence et de recueillement — elle racontait qu'à Grenade, en vacances, autrefois, elle s'évertuait chaque jour à boucher la fontaine que toute maison possède au cœur de son jardin central, n'en pouvant supporter le menu bruit, — d'autre part ne savait pas demeurer seule en repos. Elle était perpétuellement encombrée, tantôt par charité, tantôt par « combinaison », de quelque amie pauvre qu'elle hébergeait gratuitement parce que pauvre, de

quelque amie riche et désemparée qu'elle hébergeait, gratuitement toujours, parce qu'elle voulait sauvegarder, expliquait-elle, son indépendance, de quelque pensionnaire soi-disant fortunée qu'elle installait à grands frais, et qui, à la fin du premier mois, lui empruntait de l'argent.

Par ailleurs, une funeste « prévoyance », sous prétexte de lui assurer l'avenir, inlassablement lui engendrait dans le présent les plus désagréables complications, tout en compromettant cet avenir définitivement. N'imagina-t-elle pas de faire construire à ses frais, sur cette maison louée, un atelier où elle devait trouver l'isolement désiré, tandis que la location du premier étage lui serait une source de revenus considérables ! — Elle vécut des mois et des mois dans les démolitions, dans le froid — la maison était ouverte par le haut — dans les platras, dans un bruit infernal, dans les exaspérantes lenteurs des ouvriers, les contestations avec les voisins, les disputes avec les entrepreneurs, dont les prétentions, devant ce pauvre être sans défense et qui ne craignait rien tant que de ne pas donner à chacun son dû, grandissaient beaucoup plus rapidement que la maison.

Des années, les dettes énormes qu'il lui avait fallu contracter pour mener cette bâtisse à bout pesèrent sur elle impitoyablement, sans cesse aggravées par toutes les inventions saugrenues à quoi elle avait recours pour les éteindre. Elle loua un pavillon contigu, voulut y installer une espèce de pension de famille, elle qui déjeunait aussi bien à dix heures du matin qu'à quatre heures de l'après-midi, qui ne trouvait plus son chapeau ni ses souliers quand il fallait sortir, qui pensait le jour du terme au loyer à payer ! — Des lits loués infestèrent les chambres de punaises ; l'unique pensionnaire récoltée se fâcha, parla de dommages-intérêts...

Une autre combinaison, de simple sous-location cette

fois, atténua quelque peu la catastrophe, sans empêcher que le malencontreux pavillon ne demeurât jusqu'à la fin pour Maria, et pour l'amie secourable qui en avait bien voulu partager la charge, un poids inutile et écrasant. — Mais rien ne la corrigeait, et ce ne furent pas les objurgations de son entourage, mais la mort seule qui la retint de louer un autre atelier dans un troisième pavillon.

*
* *

Cependant, au milieu de ces bourrasques perpétuelles, se multipliait lentement et silencieusement le peuple des âmes.

Ployée sur le bord d'un fauteuil tournant au pied cassé, sur quoi personne d'autre ne se fût assis sans choir, tranquille quand elle avait déchaîné la tourmente, Maria peignait, à moitié vêtue, tachée de couleur des pieds à la tête, les cheveux rebroussés, les lunettes étincelantes — ces lunettes de fer dont une branche était, de connaissance immémoriale, raccommodée d'un bout de fil noir.

Autour d'elle, un déballage de couleurs, de pinceaux, de pastels, de bouteilles ; sur le plancher des dessins, des calques, un livre ouvert, les morceaux étalés de la robe qu'elle avait retaillée la veille et qui attendaient — parfois des semaines — qu'elle les rassemblât. Les murs blancs absolument nus, toutes ses toiles retournées, entassées dans les coins, des vêtements jetés sur une manière de divan aux rayures vives, au milieu d'une belle table chinoise éraillée une poignée de très vieilles fleurs artificielles dans un pot ébréché ; par les vitres, des squelettes d'arbres, l'énorme mur d'un garage.

Mais dans ce désordre glacé, il y avait la flamme qui faisait briller les lunettes, cet enthousiasme pour la beauté, malgré tant de dégoûts et de luttes ; il y avait la chaleur

de ce cœur, si candidement heureux qu'on eût trouvé l
temps de monter jusqu'à elle; il y avait cette avidit
enfantine de tout savoir de vous bien vite, tout ce qu
vous aviez fait, ce que vous aviez découvert, ce que vou
aviez récolté du monde et des êtres et de Dieu depui
trois jours : « Dites ! Dites ! », il fallait tout raconter à l
fois; il y avait cette âme ouverte à la vôtre, avec un
attente, avec un amour, avec une foi en vous si profondé
ment émouvants !

Il y avait cette gaieté innocente, ce rire de pension
naire qui la renversait pour un rien, à demi suffoquée, e
qui vous gagnait irrésistiblement, comme un grand flo
de vent pur. Tout un soir elle pleura de rire en manœu
vrant un jouet de quatre sous que lui avait montré mo
petit garçon : sur un carton, une tête d'homme, dont un
chaînette lâche, fixée au front et au col, à chaque mou
vement reconstruisait le profil; il fallut le lui donner; ell
avoua le lendemain qu'elle avait été chercher une ami
pour en rire encore avec elle jusqu'au matin. Il y avait s
drôlerie spontanée, les mots cocasses qu'elle inventait san
le vouloir, sa chère absurdité qu'après des discussion
interminables elle reconnaissait tout à coup de bonn
grâce, cette manière naturelle de ne jamais rien fair
comme personne, de mettre du sucre dans sa soupe, de
roues de voiture à son chevalet, de commencer les livre
par la fin, de partir aux Halles en taxi à six heures du
matin pour économiser 3 francs sur un panier de légumes
Il y avait ce goût ingénu du brillant qui faisait d'elle un
tableau espagnol, avec des couleurs vives, des volants, de
rubans qui lui pendaient partout. Elle s'achetait un jou
des souliers bleus bordés d'entrelacs blancs, qui deve
naient sujet de rires inextinguibles quand elle découvrait
qu'on eût dit deux dentiers complets posés sur ses pieds.
Elle porta des années une terrible robe à grands carreaux

aunes et verts dont ni les ruses les plus subtiles, ni les attaques les plus directes ne réussirent à la décourager. Il allut que la robe l'abandonnât d'elle-même, lorsqu'il n'y eut plus un seul morceau pour la rapiécer. Quand on essayait de lui insinuer négligemment que « vraiment c'était le noir qui lui allait le mieux », elle vous répondait, avec un sourire suppliant et enjôleur d'enfant à qui l'on voudrait retirer son sucre d'orge : « J'aime tant la toilette ! »

Tout cela, c'était Maria, seule de son espèce, source inépuisable d'imprévu, d'amusement, de joie, de consternation, de fantaisie, d'obstination, d'humilité, de grâce enfantine et de tendresse ; Maria tout offerte dans sa richesse disparate et sa naïve générosité, et jamais on ne la quittait sans avoir reçu d'elle quelque chose de bon à emporter avec soi dans son cœur.

Était-ce là tout ? — Non, vous ne connaissiez pas Maria si vous ne connaissiez qu'elle. Il y avait encore, sous le jour cru des grandes vitres, tout le cher secret dont elle ne vous laissait approcher qu'avec crainte. Sur la toile devant elle, unique petit carré de paix dans cette vie balayée des vents, seul lieu qui parût circonscrit dans cette maison béante où l'on pouvait monter jusqu'au toit sans rencontrer porte ou gardien qui vous arrêtât, refuge d'un instinct de partout ailleurs refoulé, échappée vers ce royaume interdit où voici que Maria envolée tout à coup devenait reine et mère — sur la toile, mystérieusement, une créature vivante était en train de naître.

Jamais de modèle. C'est dans son cœur que Maria regardait. Il y avait là, croisé dans la rue, rencontré dans l'autobus, aperçu dans l'ombre d'une boutique ou à la sortie d'une école, un visage éclairé d'une âme, qu'elle avait cueilli au passage et précieusement emporté. Depuis des mois ou des années — elle vous disait : « Cette

femme que j'ai vue, il y a douze ans... » — elle considérait en elle, elle apprenait, elle nourrissait, elle mûrissait cette présence secrète. Puis un jour, avec tendresse et tremblement, comme on prépare les langes et le berceau de l'enfant désiré, elle commençait à disposer sur la toile les traits du visage enfin complètement connu, à la fois pour l'âme piège, appel et miroir. Plus encore qu'avec ses pastels ou ses pinceaux, c'était de ses longues mains si fines et intelligentes qu'elle peignait, modelant, caressant, éclairant sur la toile cette forme bien-aimée, et la couleur et la lumière semblaient sortir de ses doigts. Quand le visage était jusqu'au dernier rayon surgi de l'ombre, l'âme était là aussi, qui s'y était venue prendre et fixer.

*
* *

Quoi d'étonnant que Maria fût si farouchement attachée à cette géniture de son âme, deux fois ses enfants, puisque fruits de son seul amour, un et non partagé? Ils étaient sa beauté, ils étaient sa fierté, sa douceur, sa revanche et sa récompense admirables, sur tant de refus et de méchancetés le silencieux mais éclatant triomphe de son cœur.

Et voici qu'il fallait les vendre : les arracher d'elle-même, les perdre, les livrer! Elle les cachait quand venait l'acheteur, comme une mère cacherait ses petits quand va passer l'Ogre. Quand vous aviez réussi à lui faire sortir les moins aimés, s'il arrivait que, malgré tous ses efforts pour vous en décourager, vous en eussiez cependant choisi un, elle s'agrippait à lui désespérément. Tous les arguments lui servaient pêle-mêle : il ne valait rien, vous n'étiez pas riche, c'était un mauvais placement, vous en seriez dégoûté dans deux jours, d'ailleurs il n'était pas fini! — aucun des tableaux de Maria n'était jamais fini :

vendu, payé, apparemment renoncé, ce n'était jamais l'heure de le laisser partir. Et les marchands, il faut le dire à leur décharge, s'exaspéraient de ses lenteurs. Eux seuls pourtant réussissaient à lui arracher ses tableaux ; il semblait qu'elle eût d'autant plus de peine à vous les abandonner que vous les aimiez davantage : une mère jalouse, qui supporte seul, parmi les prétendants de sa fille, celui qui est le moins épris — il ne la lui prendra pas tout entière...

Ce visage de douce peine et d'humble amour qui est là près de moi, il fallut, la veille d'un jour où elle allait être saisie, une immense après-midi de prière, de discussion, de bataille, finalement le renfort d'une amie très chère, pour qu'elle acceptât l'idée de lui laisser traverser la rue, et prendre place ici où elle pouvait le voir tous les jours. Dix fois, quand on croyait tout gagné, elle revint sur son consentement, et ce fut ma fille seule qui parvint à lui faire prendre l'argent et abandonner la toile — car cette mère frustrée, qui eût pu être envieuse, était, devant les enfants des autres, toute fondue d'admiration naïve et de tendresse. Je crois que c'était l'idée d'achat surtout qui la révoltait ; elle donnait plus facilement qu'elle ne vendait : la *Petite Fille Bleue*, au tendre regard embué de larmes, je la trouvai, au retour du voyage qui avait été le dernier de ma pauvre maman, timidement cachée, dans un coin, qui m'attendait pour me consoler en pleurant avec moi.

Mais que d'amateurs enthousiastes elle parvint à rebuter ! Même un jeune littérateur américain, chaudement recommandé, qui était demeuré en extase, à sa première visite, plus d'une heure assis par terre et sans mot dire, devant une de ses poignantes Maternités — si bien que Maria l'avait d'abord cru fou ! — dut pourtant se retirer, après plusieurs visites et suppliantes tentatives d'achat,

finalement dissuadé par elle de s'intéresser à une peinture si peu moderne, si peu raffinée, si peu voyante...

Certes, ce n'étaient pas les éternelles baigneuses nacrées ni les brillants portraits en robe de bal des grands Salons, pas plus que ce n'étaient les provocantes démonstrations des expositions d'avant-garde. C'était *l'Enfant au Bracelet*, brave petite fille aux mains sagement posées l'une sur l'autre, les cheveux bien raides, les chaussettes bien tirées, avec sa bonne grosse bouche et son honnête nez rond, assise bien droite devant la vie et l'examinant sans surprise, de ce regard chez tous les enfants de Maria également tranquille et triste, qu'il soit chez les uns touché d'une lueur de sourire, chez les autres voilé de larmes C'était *le Garçon au Béret*, qu'elle appelait en riant « l'Abrouti », bon gosse sans défense avec sa figure nue au nez épaté, son beau col blanc, son béret des dimanches posé trop droit sur le haut de sa tête comme une couronne, et que le premier camarade rencontré fera voler d'un revers de main dans le ruisseau. C'était *la Fillette à la Soupe*, et comment songerait-on là-devant que c'est une œuvre d'art à « juger »? Sur ce visage tout innocemment animal, en même temps que la faim et le simple plaisir de manger, se lit l'âme tout entière, sa candeur, sa bonne volonté, son courage, ses petites peines et ses petits bonheurs, qui sont grands pour elle, et toujours cette connaissance secrète et patiente du grand cortège des souffrances à venir. Toute l'histoire est lue d'un regard, tout l'être connu et aimé d'un seul coup.

C'est après seulement que l'on pense à examiner « la peinture »; « le métier ». La couleur, sauf aux visages et aux mains, où elle se fait déjà pure lumière, est encore un peu raide; « le métier » se trahit encore, serviteur mal discipliné, des souvenirs de théories s'attardent çà et là. *Le beau style est invisible*, disait Jacques Rivière, *parce*

qu'il consiste dans l'absence de taches (1) ; il en est de même dans la belle peinture, le « comment c'est fait » disparaît derrière l'objet à voir ; quand ce sont les moyens qui restent jusqu'au bout chez un artiste au premier plan, c'est qu'ils cachent le vide sous leur décor — bientôt nous ne verrons plus rien, dans les tableaux de Maria, que ce que Maria veut nous montrer : ses humbles frères en Jésus-Christ.

Déjà, dans cet admirable *Vannier*, qui doit dater de 1925, il n'était plus question d'école, ni de principes, ni de « volontés » d'expression ou de construction. Mais voici devant nous cette simple vie : le petit homme, assis contre un arbre dans l'avenue déserte, parmi ses corbeilles et ses osiers, de tout son être appliqué travaille ; debout et accotée au tronc au-dessus de lui, la mère songeuse, retenant contre son cœur le bébé tout en clarté qui se penche comme fasciné par le jeu des doigts paternels, semble considérer, loin devant elle, cette longue suite de jours pauvres, difficiles, paisibles et fidèles, qui feront tout leur humble et laborieux bonheur ; la petite fille, accroupie contre la jambe du père, s'arrête de jouer pour regarder avec une sorte d'extase triste celui qui représente la force, la sécurité, la soupe et le pain. Un peu en arrière, un âne timide cherche à travers la grille, au pied de l'arbre, une herbe absente. C'est, collée au tronc noir, comme une grappe serrée de bonté, de muet amour, de peine patiente, de pensif courage, le tout baigné d'une si poignante charité qu'il fallait bien que le Christ fût là derrière, à peine encore voilé de quelques « idées », de quelques « raisonnements ».

***

(1) Notes inédites, 28 juillet 1910.

Il y avait plusieurs mois que Maria, à la suite de certaines brouilles, s'était presque entièrement retirée du monde des artistes, ne voyant plus guère que quelques amis très proches.

Son âme et son talent se décapaient peu à peu, dans cette presque solitude, de tous les systèmes, de toutes les doctrines, esthétiques ou philosophiques, qui les tenaient raidis depuis si longtemps. Elle apprenait à dénuder les êtres et les choses des friperies intellectuelles ou sensuelles dont l'artiste ne cherche trop souvent qu'à les déguiser, pour les regarder, à la simple lumière du réel, d'un œil rajeuni et lavé. Elle s'apprenait elle-même, délaissant les moyens savants et empruntés pour ne plus travailler que les siens propres. Elle découvrait enfin que la beauté ce n'est pas l'artiste qui l'ajoute par artifice à l'objet, mais elle est dans l'objet même, et il n'y a d'artiste que celui qui fait son regard assez pur pour l'y déceler, son cœur assez aimant et humble pour ne vouloir que la reproduire, sans surcharges ni corrections, ses mains assez obéissantes pour n'employer à cette œuvre d'amour et de fidélité que les dons qui lui furent confiés par Dieu, les seuls vraiment efficaces, puisque fournis par Celui qui connaît à la fois la tâche, l'outil et l'ouvrier.

Qu'il faut de temps pour comprendre les choses simples, disait encore Jacques Rivière (1). C'est que comprendre les choses simples, c'est lever le voile de mensonge et de faux-semblant qui couvre le monde — et ce ne peut être l'œuvre d'un jour. Mais quand elle est commmencée, il lui faut se poursuivre jusqu'au bout, chaque vérité découverte annonçant et réclamant une vérité plus vaste. S'il y avait dans les choses une beauté que l'artiste

(1) Notes inédites, 24 novembre 1910.

n'y avait point mise, il fallait bien que quelqu'un d'autre en fût responsable. Et quand on a compris qu'on n'est naître ni du monde, ni de soi-même, il faut bien chercher qui est le Maître.

***

En février 1926 mourut un des plus chers et dévoués mis de Maria, Frank Flausch, l'organisateur de cette ssociation belge qui lui assurait depuis quelque temps le ain quotidien.

Pauvre petite Maria, qui serrait si avidement contre lle ses tendresses, qui en faisait le compte si avarement ! e la revois, venue chez moi aux nouvelles, effondrée dans e fauteuil devant ce télégramme que je tenais à la main, nuette et immobile, et que je n'eus pas besoin de lui lire. e coup, qui la dépossédait doublement et si cruellement, laissait plus vulnérable au Christ, plus implorante, oins défendue. S'il est vrai, comme le lui dit à elle-même n de ses anciens amis en apprenant son retour à Dieu, ue « la religion, c'est bon pour les épaves », bénie soit religion qui offrit alors à cette épave épuisée son misé- icordieux radeau ! Dieu ne fût-il que cela : Celui qui epêche ceux que le monde a noyés, qu'il faudrait bien oir là, déjà, la preuve qu'il est meilleur et plus puissant ue le monde. Et ceux qui ne croient point à l'autre vie, u moins pourraient-ils essayer, contre les angoisses de elle-ci, de cet ultime refuge.

Mais Dieu, c'est bien autre chose encore... c'est une résence, une conversation, une amitié, la réponse à toute uestion, l'apaisement de toute faim — et il importerait eu encore que Dieu fût tout cela, s'il n'était d'abord et mplement la vérité, à quoi, quand on a commencé de entrevoir, on n'a plus le droit de se dérober.

Il y avait quinze ans que Maria s'était brouillée avec

Dieu. De ses « escrupules » arrivés à un foisonnement maladif, elle avait découragé successivement une demi-douzaine de confesseurs ; puis elle avait laissé sa religion derrière elle en Espagne, avec toutes les « vieilles formules » qu'elle venait à Paris pour désapprendre.

Ce ne fut point, entre elle et le Christ, un « raccommodement » simple et joyeux. Autant Maria s'était jetée avidement sur le Dieu réapparu que tout son être appelait, autant elle sembla s'ingénier à mettre dans leurs rapports (si l'on ose dire) d'épines et de complications. Si habituée à se défendre et à souffrir, enfermée dans sa cage douloureuse, elle se débattit contre le Dieu miséricordieux qui lui apportait la paix, comme l'oiseau affolé dans la tendre main qui le vient prendre pour lui donner la liberté.

Il fallut toute la fermeté, toute la douceur, toute l'inlassable patience, en un mot toute la sacerdotale charité d'une admirable direction pour apprendre à cette âme si vif que Dieu est d'abord bonté, et qu'il faut s'abandonner à lui dans la confiance. Trop longtemps elle avait dû tout faire et tout décider seule pour elle-même, dans un perpétuel qui-vive et une perpétuelle défaite ; elle ne pouvait si vite prendre le pli de s'en remettre à un autre du soin de sa vie — cet autre fût-il le Bon Dieu, qu'elle connaissait d'ailleurs encore si mal.

Du moins apporta-t-elle à le connaître la plus touchante ardeur ! Point de nouveau livre spirituel, point de récente vie de saint sur votre table, qu'elle ne l'emportât pour s'en repaître pendant des nuits, point de prédicateur éminent qu'elle ne courût entendre, point d'église parisienne qu'elle ne hantât, point de prière qu'elle découvrît sans la vouloir aussitôt apprendre, point de couvent dont elle entendît parler sans tenter d'y aller faire une retraite !

En même temps, point de problème religieux — et Dieu sait si elle s'entendait à les engendrer ! — dont elle ne

cherchât près de dix autorités à la fois la solution. Elle disait : « Moi jé suis bête, il faut mé répéter les choses des jours et des jours pour qué jé les comprenne. » — Non pas pour qu'elle les comprît, mais pour qu'elle les acceptât. Pour qu'elle consentît à laisser la sagesse, la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu remplacer son arsenal de combinaisons.

Certes, elle l'avait mis tout de suite au service de la foi, cet arsenal ; ce n'était plus pour elle qu'elle combinait, c'était pour Dieu, mais ce n'était pas encore *sous la direction* de Dieu. Il lui semblait toujours que Dieu allait oublier quelque chose, que Dieu ne pouvait pas tout à fait se rendre compte, que Dieu avait besoin qu'on lui préparât le travail... Elle courait sans cesse devant Lui, lui cherchant les vies à redresser, les éducations à refaire, les bolcheviks à convertir, bon gré, mal gré ! De combien d'orageuses et inutiles discussions sortit-elle bouleversée, n'ayant éclairé personne, et n'y voyant plus elle-même très clair ! De combien d'aventureux « devoirs » ne surchargea-t-elle pas ses journées épuisantes ! Un dimanche matin elle quitte tout à coup la Messe au beau milieu, irrésistiblement poussée à aller porter des conseils et des éclaircissements spirituels à une amie qui partait en voyage. — Comme Dieu est bon et veut très vite faire toucher du doigt leur erreur aux âmes de bonne volonté, il se trouva que l'amie était déjà partie. Maria, comprenant aussitôt que le devoir envers Dieu est premier, et qu'elle eût d'ailleurs été plus utile à son amie en priant pour elle, s'en fut, à grande fatigue, rattraper la fin de quelque messe tardive.

Non pas certes qu'elle ne fît rien que d'inutile ! Elle mettait seulement à l'exercice de sa charité tellement plus de peine qu'il n'eût été nécessaire, devant à chaque instant reployer sa « combinaison » trop vite avancée pour

laisser place à la simple et directe action de la Providence, qu'il ne s'agit que d'accompagner docilement. Mais Dieu sait les heures de sa vie qui furent employées à veiller, à distraire des malades, à réconforter des malheureux, à travailler pour des œuvres, à éclairer des âmes en peine, à conseiller, à corriger de jeunes talents, à assister de toutes manières parents ou amis dans l'embarras — et quant aux misères matérielles qu'elle secourut en secret, les vieilles petites pauvresses et les êtres faméliques qui vinrent saluer son cercueil en ont donné quelque idée. Sa maison n'était pas ouverte seulement à tous les vents, mais aussi à toutes les détresses. Il y avait toujours un couvert prêt pour qui avait faim, un pastel à encadrer pour quelque compatriote besogneux qui cassait la vitre, un escalier à retapisser pour quelque Russe affamé qui mettait les bouquets la tête en bas (mais c'était là pour Maria de quoi s'étouffer de rire chaque fois qu'elle posait la main sur la rampe), et si l'argent — quand il y en avait — s'attardait si volontiers sur les meubles ou sur le plancher, c'était sans doute pour que celui qui en avait besoin eût l'air en le ramassant de rendre service à Maria.

Et quand elle eut retrouvé une certaine sécurité matérielle, par un contrat que passèrent avec elle deux marchands — sécurité bien aléatoire, car cet argent promis par signature et pas plus que suffisant, il fallait le leur arracher sou par sou —, elle se mit à peindre avec une toute nouvelle ardeur, ayant décidé de devenir riche pour laisser sa fortune aux orphelins.

Pauvre Maria, ni sa fortune ni sa paix n'étaient encore acquises !

Une de ses sœurs, il y a deux ans, brusquement se trouva dépossédée de tout, avec trois enfants pour seul bien. Maria était à cette époque dans un état de fatigue jamais encore atteint, exsangue, à bout de souffle, se trai-

ant comme un pauvre paquet de tortures, vraiment arri-ée, semblait-il, à la limite de ses forces. Son double con-rat, d'autre part, allait prendre fin. La « crise » commen-ait, il y avait peu d'apparence qu'aucun marchand lui con-entit un nouveau traité. C'est alors, dans cette extrémité e faiblesse et de dénuement, que Maria fit le geste 'héroïque charité qui devait peser si lourd sur la fin de a vie : elle envoya en Espagne 3.000 francs empruntés our faire venir auprès d'elle les quatre abandonnés.

Quelle difficile, mais merveilleuse aventure pour l'âme rdente qui soulevait encore ce corps épuisé ! Elle deve-ait chef de famille, elle avait une sœur à ranimer, à con-oler, des enfants à aimer, à conduire, à faire avancer en Dieu ; elle travaillait maintenant pour quelqu'un, elle âtissait l'avenir d'un foyer. Elle voulut tout faire elle-même, ne laisser à quiconque le droit de partager la harge : elle entreprit d'instruire toute seule le plus jeune le ses neveux, de le préparer toute seule à sa Première Communion. Que de soins, que de peines, que de discus-ions, que de complications — que de joies ! Mais la paix semblait bien définitivement enfuie. Du haut en bas de a maison c'était toute cette jeune vie bruyante, c'étaient haque jour de nouveaux problèmes, de nouveaux cas de conscience ; c'était le souci matériel quadruplement aggravé.

Suscité par la Providence, un riche amateur suisse avait signé avec elle un contrat par l'intermédiaire d'un mar-chand. Mais l'histoire recommençait de ce pain assuré dont elle n'était jamais sûre, et qu'il fallait tout le long du mois conquérir de haute lutte sur le marchand. Elle n'aura pas tenu une fois dans sa main la somme entière qui représentait trente jours de sécurité, pas même dans cette journée qui fut la dernière de sa vie, où, d'heure en heure, on la berça de promesses, jusqu'à cette heure du

soir où elle s'en alla, laissant les siens derrière elle enti
rement dépourvus.

Mais, ô merveille de la Présence divine, c'est dans cet
époque la plus chargée, la plus tumultueuse de sa vie, qu
Maria, lentement, doucement, à travers les orages de s
nature passionnée, alternant avec les plus enfantines
touchantes soumissions, apprit, accepta, conquit, aim
cette paix surnaturelle qui se répandit dès après le de
nier souffle sur son visage lavé soudain de toute sou
france, en un instant devenu si parfaitement calme et
beau.

Difficile leçon de l'abandon entre les mains de Dieu
vous étiez sue enfin jusqu'au bout ! Il n'y avait plus qu
la récompense à recevoir, qui est Dieu lui-même, contr
lequel si obstinément nous nous défendons, quand Il n
veut que nous aimer !

Peut-être Maria ne la sut-elle dire en entier, la douc
leçon épineuse, qu'en cette dernière journée où, entre s
cris de souffrance, elle priait tout haut avec l'amie q
l'assistait, ou bien, recroquevillée sur le bord de son l
dévasté, comme au coin de la cage bouleversée l'oisea
tremblant qui va mourir, elle écoutait de toute son âm
après sa confession, les prières des agonisants qu'elle ava
demandé qu'on lui lût, ses beaux yeux agrandis de cett
humaine angoisse et de cette surhumaine confian
qu'elle a mêlées dans le regard de son Saint Tarcisius,
qui faisaient d'elle à cette heure, comme de l'enfant ma
tyr, une humble et douloureuse et consentante host
d'amour.

Mais il y a longtemps que ses « enfants » la savaient,
répétaient à l'envi, la leçon de suave acceptation.

De tous les coins de son atelier se lève ce peuple dou
et fidèle, si résigné à l'inquiétant avenir que Maria vou

lait toujours pour elle-même construire par avance et corriger, créatures de sagesse douloureuse et paisible, dont les yeux semblent dire à la souffrance qu'ils regardent approcher : « Viens sans crainte, nous t'aimerons aussi ! »

Voici que par un étrange renversement, où tient tout le mystère de l'amour, l'artiste a fait de son manque et de sa faim inapaisée la richesse même de toute cette postérité de son âme. L'amour que Maria ne reçut point des humains, elle l'a répandu comme une rosée sur ces visages baignés d'aurore — et la vieille Bretonne ravinée de travail, et l'humble fille de la charbonnière, et l'enfant au mal de dent, et l'ingrate petite figure de la gamine étiolée, en prennent une beauté souveraine. Et, de même que les passants, dans la rue, la refusaient d'un seul regard, d'un seul regard nous sommes pris, nous, et captés par le plus pauvre de ses enfants qui devient aussitôt le nôtre, et saisis jusqu'au cœur par cette pitié sacrée qui est le don tout pur, le besoin de secourir, de servir, de sauver : l'amour même du Christ. Et cet amour que lui-même nous offre et que Maria passa ses jours à désirer, à redouter, à soupçonner, à fiévreusement chercher, quand il lui suffisait d'ouvrir la main pour le prendre, il est là, dans ces toiles frustes et rayonnantes, accepté, reçu, connu, tendrement et précieusement enfermé dans les cœurs, mais tel un soleil invincible, laissant fuser sa paix surnaturelle jusque dans l'indicible fatigue de la *Convalescente*, jusque dans les larmes qui perlent aux cils de la *Petite Fille Bleue,* jusque dans la peine et l'angoisse de toutes ces poignantes maternités, où la mère, d'un même geste ardent et craintif, semble vouloir à la fois faire rentrer en elle, pour l'y cacher à nouveau contre la vie menaçante, le fragile bébé de lumière, et l'offrir de tout son être, comme sa fleur infiniment pure, à la redoutable mais adorable volonté de Dieu.

Comme les parents veulent enseigner d'abord à leurs enfants ce qu'eux-mêmes ont eu le plus de peine à apprendre, comme ils leur veulent donner d'emblée ce qui leur a coûté le plus d'efforts à conquérir, ainsi Maria fait éclater dans les siens la certitude dont s'imprégna le plus laborieusement cette âme si tragiquement empêchée par son corps : la certitude que Dieu nous aime, et que toutes les souffrances qu'Il nous envoie sont les degrés d'une miséricordieuse échelle par où monter jusqu'à notre bonheur, qui est Lui-même.

Tout véritable artiste est quelqu'un qui avait quelque chose à nous dire de la part de Dieu : une vérité très simple et immortelle, et depuis Jésus bien connue puisqu'Il nous a tout dit, mais que l'artiste, en l'illustrant et la nourrissant, pour ainsi dire, et l'éclairant de son âme, rend à chacun de nous comme personnellement sensible. — Voici le message que nous a laissé Maria, et que répètent doucement toutes ces tendres bouches douloureuses : Il faut aimer Dieu parce qu'Il nous aime ; il faut aimer les pauvres, les petits, les chétifs, les souffrants, parce que la souffrance est en eux le signe de la Présence divine, et qu'à travers eux c'est au Christ Lui-même que nous rendons tout l'amour que nous n'avons point su lui donner quand Il est venu sur la terre.

***

Nous ne verrons plus, dans le coin de la chapelle des Bénédictines, écroulée dans son pauvre manteau de fourrure sur la marche de pierre froide (c'était un don qu'elle avait d'élire instantanément, où que ce fût, l'endroit le plus inconfortable pour s'y installer), Maria priant de toute sa fatigue, de toute sa misère, de tout son tourment, de toute sa confiance. Nous n'aurons plus ce serrement de

cœur à la voir si affaissée, et comme retirée dans cette solitude qu'elle semblait porter partout avec elle. Elle ne me dira plus, à la sortie, tandis qu'en l'embrassant, machinalement je remontais son col, je redressais son chapeau, elle ne me dira plus, avec une frayeur comique : « Né mé régardez pas, né mé régardez pas, jé sais qué tout va dé travers ! »

Chère Maria, tout est en ordre maintenant, tout est guéri, tout est sauvé. Il n'y a plus de crainte, il n'y a plus de solitude — il n'y a plus que la paix ineffable dans l'amour sans déclin.

Et j'imagine votre âme aux pieds du Père, telle qu'il m'a semblé l'entrevoir une seconde un jour, au bord de ce trottoir où nous nous sommes disputées. C'était un dimanche, au retour de la Messe. Arguant de je ne sais quels « devoirs » mystérieux, elle refusait de venir passer comme de coutume la journée près de nous. Sachant trop bien que ces « devoirs » étaient imaginaires, sentant sa fatigue, et le besoin et le désir qu'elle avait de ces quelques heures de repos, pensant toujours malgré moi : « Maria, Maria, il nous reste peut-être si peu de temps à vous avoir ! », à bout d'arguments, je finis par lui dire, volontairement cruelle : « Enfin, Maria, si vous ne voulez pas venir, après tout, c'est que vous n'avez pas envie de venir ! » — Ses larmes jaillirent. De ses yeux étonnamment purs, levés pleins d'innocence et de triste pardon sur tant d'injustice, elles se mirent à rouler sur son visage immobile, si transparentes, si lumineuses, si parfaitement rondes, si vivantes et irréelles à la fois — perles d'un autre monde, gouttes de ciel, rosée d'enfance et d'aurore sur ces joues pâles — que je demeurai saisie, la laissant partir sans songer même à la consoler, la regardant sans la voir traverser lentement la rue, pauvre corps de misère qui me laissait cette vision d'angélique beauté.

C'était son âme que j'avais vue, un instant déliée de toutes ses entraves, à travers tous ses empêchements et ses accablements un instant révélée, telle qu'elle s'est présentée devant Dieu, enfin libre et lavée d'elle-même, claire, innocente, merveilleusement pareille au bébé de lumière que sur ses toiles elle offrait de tout son humble amour à l'adorable volonté de Dieu.

ISABELLE RIVIÈRE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les leçons d'une exposition d'art religieux

Parlant de l'exposition qui vient de briller à Rouen, il faut 'abord se réjouir (1)... On ne doute pas qu'elle ait été un ienfait et qu'elle ait exercé une heureuse propagande en aveur du nouvel art chrétien (2). Elle n'a pas seulement eçu beaucoup de visiteurs, elle a connu, fort loin même de a capitale normande, un vif retentissement, elle a réveillé attention ou l'a empêchée de s'endormir, et la presse lui a énéreusement donné le secours de sa voix éclatante. Il faut ire que les organisateurs et particulièrement ce modèle des ommissaires généraux, M. Marcel Delaunay, dont l'ingé- ieuse activité a fait vœu de tourner les obstacles en les igno- ant, ont usé opportunément de tous les moyens offerts par 'art actuel de la publicité. Un bon et alerte travail. Ajoutez ue les « pouvoirs publics » et les plus élevés encourageaient 'exposition. En vérité, ce n'est pas négligeable... Je n'ai ertes aucune tendresse amoureuse et dévotion candide pour es interventions officielles en matière d'art, — chrétien ou ion. Nous savons trop, et par une expérience chaque jour

(1) Je fais vœu en commençant de ne nommer ni œuvres, ni artis- es. Les uns et les autres sont trop nombreux. Il faudrait procéder des exclusions, qui seraient, de nécessité, injustes. Tout au plus, ommerai-je des groupes. Cet article d'ailleurs n'est point un ompte-rendu, mais, fidèle à son titre, veut dégager quelques leçons l'une exposition récente ou, moins ambitieusement, proposer quel- ues réflexions d'ordre général.

(2) Exposition d'art religieux, même quand on a le dessein de n'exclure point d'autres religions, c'est pratiquement, en France : exposition d'art chrétien et catholique (ainsi en est-il advenu à Gal- liéra; il n'y avait que de l'art catholique).

renouvelée, qu'elles n'en garantissent point la qualité. (...
ai cueilli une preuve encore l'autre matin, en passant dev...
le banal, prétentieux et médiocre monument par quoi ...
espère ajouter à la gloire du général Mangin; j'avoue qu...
peu distrait, j'avais omis jusqu'alors de m'en informer; c...
vaine rhétorique, parlée sans originalité par je ne sais q...
ancien élève des Beaux-Arts, cette gesticulation forcenée ...
ô naïveté, pense être moderne et ce don inné de faire d...
statuaire qui n'est pas de la statuaire, voilà une fleur auth...
tique de notre art officiel.) Mais enfin c'est le devoir de ...
tat de n'ignorer point un mouvement devenu fort importa...
Cet appui, ces visites d'hommes constitués en dignité, ...
musées nationaux mis en branle, cela aussi pique l'attenti...
Comme il y a le scandale des faibles, il y a le bon exem...
pour les faibles. Oserai-je dire que chez certains représ...
tants même du clergé, de telles démarches émeuvent un ...
pect qu'ils n'eussent pas donné spontanément à l'art n...
veau ? Cela rassure...

L'exposition de Rouen, qu'il faut donc considérer surt...
comme un bon instrument de propagande, continue, éte...
et affermit l'action de quelques événements antérieurs; r...
pelons : l'église du Village français à l'Exposition des A...
décoratifs (1925) qui eut la chance d'être vue par un si no...
breux public, la remarquable exposition du musée Galli...
(1929) qui prit le sens d'une victoire décisive, et le réce...
Pavillon des Missions de l'Exposition coloniale, lui a...
visité d'une foule incroyable.

L'abondance des envois et le nombre des exposants (bi...
que la troupe ne fût pas au complet) forment un trait n...
quant de l'exposition. Elle révélait à tous les yeux l'épanou...
sement de notre art chrétien, et que cette renaissance n'...
pas le fait d'une minuscule chapelle. Démonstration néc...
saire. Effet de masse, — argument un peu gros, analogue...
celui qu'on peut tirer des encouragements officiels.

Une si édifiante abondance exclut à la vérité une égale p...
fection. L'Exposition de Rouen est forcément un peu « m...
lée ». Soumise aux directions précises et au goût sévère ...
cet impitoyable et charmant Henri Clouzot, l'exposition ...
Galliéra voulait surtout démontrer la *qualité* de notre a...
chrétien, sa modernité aussi et l'aptitude de l'esthétique m...
derne à servir les besoins du culte (il est sûr qu'elle répon...
heureusement aux exigences à la fois somptueuses et sobr...

de la liturgie romaine), enfin son sens pratique et, aux antipodes de l'académisme, son souci de la réalité concrète et de la « commodité ». A Rouen, un autre dessein et un autre recrutement mettaient sans doute en lumière, par une bonne partie des envois, cette même *qualité*, mais insistaient, il le fallait sans doute, sur le *nombre*, sur l'épanouissement universel de l'art chrétien. Non, certes, qu'on n'ait pas choisi... Mais enfin l'exposition donnait plutôt l'idée d'un de nos grands salons annuels où *sunt quaedam bona*... et le reste. Encore une fois, parti-pris nécessaire et le résultat en est favorable. Seulement, il serait dangereux de multiplier ces expériences. On glisserait aisément sur la pente et on risquerait de donner vite une grande place à l'honnête médiocrité (plus abondante que l'originalité, bien entendu, et si envahissante et qui s'infiltre par mille prétextes, amitié, scepticisme, pitié, distraction, négligence...). « A la limite », on retomberait, sans s'en apercevoir, dans ce qu'on a condamné, dans cela même contre quoi s'est levée la belle floraison de notre art moderne. Ce jour n'est pas prochain. J'ajoute que Rouen ne le laisse pas prévoir. J'évoque un danger possible.

Mais, sans exclure les vastes Salons, de bons esprits souhaitent de plus en plus que s'organisent, assez fréquemment, des expositions plus restreintes, analogues à ce que l'on appelle des expositions de groupes, où l'on se réunisse par affinités artistiques, sinon en partant de théories fort précises, et où surtout le choix soit rigoureux, sans faiblesse.

Il est curieux — il est surtout édifiant — que, n'ayant point le même dessein, l'exposition de Rouen nous offre pourtant quelques leçons analogues à celles de Galliéra. Ici, et selon l'esprit même du musée parisien qui l'hospitalisait, il s'agissait d'une exposition d'art appliqué : l'art au service de l'église et du culte. Des choses ayant une destination précise, — autant que possible des œuvres créées pour tel sanctuaire. Par suite, la peinture n'y montrait pas l'insolente hégémonie qu'on lui voit en nos Salons, et qui ne répond nullement aux besoins de la vie — ni à la commande. A l'église, ce qui nous intéresse, c'est la *décoration*, la peinture subordonnée, suivant la bonne règle, à l'architecture et parant un endroit déterminé, en vue de quoi elle a été conçue. Le tableau créé dans l'abstrait, sans but, le « tableau de chevalet » (en tant du moins qu'il ne répond pas à un dessein concret et à une

destination) n'avait pas de place à Galliéra. Sans doute, il était admis à Rouen (je me rappelle même une salle où il abondait plus qu'il n'était nécessaire et où sa qualité ne justifiait guère ce traitement de faveur), il devait être admis, et il nous permettait d'admirer quelques belles œuvres (de Maurice Denis par exemple ou de Desvallières). Mais il est remarquable qu'il n'ait pas été plus fréquent, qu'il ait été fort loin de dominer, qu'il l'ait cédé à l'abondance des statues ou des vitraux (indispensables à l'église) et que la peinture ait fourni, en somme, plus de décorations ou projets décoratifs que de tableaux. Il est remarquable aussi que, — peinture, vitrail, statuaire et toutes les techniques, — beaucoup d'envois, la plupart même, aient été des œuvres à destination précise et dont on prenait soin de noter pour quelles églises ou pour quelles fins on les avait exécutées (ou bien c'étaient des œuvres mises dans le commerce, et, comme chez Rouart, sans cesse achetées, ornant réellement des oratoires, des sanctuaires, la demeure des chrétiens). La place que tenaient les arts autrefois et injustement dits mineurs est assez éloquente : broderie et vêtements liturgiques en foule bariolée; orfèvrerie d'église, calices, ciboires, burettes, ostensoirs, faisant briller partout leur sobre et claire magnificence; ébénisterie, ferronnerie, enluminures, que sais-je... En vérité ils noyaient parfois les arts « majeurs ». Nous ne nous en plaignons pas. Ce sont là choses nécessaires au culte et qui passent avant la plus belle ou émouvante décoration. Notre art chrétien est un art vivant et concret, — c'est aussi un art pratique et fait pour servir, en quoi, d'ailleurs, il s'accorde avec les plus saines tendances de l'art contemporain, qui a décidément tourné le dos à l'académisme vain, qui ne dédaigne plus d'être utile et sait bien que sa beauté n'y perdra rien (quoi que dise un ancien préjugé), enfin qui retrouve, joyeusement, les saines traditions des vieilles époques sans orgueil.

On sait qu'il retrouve, d'un mouvement parallèle, leurs techniques, quitte à les enrichir, à les rendre plus aisées ou plus rapides, à les assouplir, grâce à nos conquêtes scientifiques et industrielles, quitte aussi, bien entendu, à leur faire traduire un style différent et les goûts de notre siècle; car cet amour des métiers anciens et des principes éternels ou d'un certain esprit qu'on saisit, tout vivant, dans le passé n'est rien moins qu'un pastiche archéologique (la fausse

archéologie, qui répugne à nos artistes, c'est dans l'académisme qu'elle se loge plus volontiers — côte à côte avec une faible technique).

Les bienfaits d'un métier antique et solide, puisé aux bonnes sources et heureusement adapté, on les décèle particulièrement dans le vitrail, art magnifique, et qui renaît allègrement sous nos yeux. Il n'a pu renaître qu'en abandonnant, sans hésitation, les méchants et faciles procédés de la peinture sur verre, peu à peu triomphante jusqu'à l'invasion, depuis trois siècles, et en substituant à ce pseudo-vitrail le vitrail orthodoxe : verres colorés dans la masse, mise en plombs sans tricherie — car on a vu de fausses mises en plombs —, grisaille pour les détails, seule « peinture » admissible, seule peinture solide, mais nécessaire à tamiser par endroits la lumière, à la faire jouer comme en un treillis, à rendre le vitrail souple, profond, vivant (1). On voyait à Rouen une fort grande verrière, éclatante d'ailleurs, et qui a été admirée : elle renonçait délibérément à la grisaille (plusieurs artistes ont subi cette tentation); ce purisme mal fondé ou cet archaïsme... qui n'en est pas, car l'usage du verre pur et simple n'a jamais existé aux vieilles époques, du moins dans les verrières à sujet, a le tort de rendre les vitraux, non certes plus solides, mais plus secs et moins vivants. L'abondance des vitraux, des bons vitraux, a frappé à Rouen comme elle avait ébloui à Galliéra; nous avons une équipe de verriers capables de satisfaire à tous les besoins et d'éclairer magnifiquement nos églises.

Renaissance en même temps de la fresque et de la mosaïque (de l'un et l'autre métier, on voyait non seulement des cartons, mais des morceaux exécutés), — décorations essen-

(1) Ne dites pas, comme on le fait trop souvent à la légère, que « nous avons perdu les secrets du Moyen Age ». Nous avons à notre disposition d'excellents verres — et une gamme extrêmement riche; la fabrication en est certes plus égale qu'au Moyen Age; les anciens verriers tiraient parti des imperfections de leurs verres —, mais aussi elles les gênaient souvent (on peut produire les mêmes effets sans recourir à une fabrication imparfaite). Parmi les verres nouveaux, ceux qu'on appelle spécialement « modernes » (côtelés, vermiculés, opalescents, etc.) sont d'un grand secours dans la verrière de pur ornement; dans les vitraux historiés, ils ne doivent être employés qu'avec discrétion, mais un technicien savant et homme de goût y puise quelques enrichissements.

tiellement murales, avec la solidité, la riche sobriété aussi que nous aimons, et qui, plus qu'aucune autre, font corps avec l'architecture.

Renaissance de la broderie et chasublerie — dont la clarté, la franchise de tons et de lignes, la forte et harmonieuse architecture servent à la fois les meilleures traditions du passé, les goûts de notre temps et les vœux de la liturgie. Renaissance de tous les beaux métiers, du meuble, qui est net et sans complication, franc de matière et d'allure ; de l'orfèvrerie et du bronze, où éclatent les vertus architecturales (il faut toujours en revenir à cette épithète, quand on parle d'art contemporain) et la logique sans raideur, la loyauté, le désir d'être pratique (rejet des complications qui méconnaissent la forme essentielle et la fonction d'un objet); renaissance d'une ferronnerie, qui est de la ferronnerie, véritablement, du fer amoureusement martelé (1). Mais ce seraient partout les mêmes constatations, partout les mêmes leçons (au moins dans les bons exemplaires).

J'ai — forcément — parlé d'architecture à propos d'œuvres qui ne sont point œuvres d'architectes. C'est que l'art de bâtir — mais de bâtir logiquement, sobrement, pratiquement — est redevenu pour nous le premier des arts, en ce sens que, dans un ensemble, les autres se mettent à son service et doivent obéir à sa loi, et surtout parce qu'il leur prêche éloquemment — et à la peinture même — des qualités que nous prisons infiniment. L'architecture, au sens propre du terme, ne manquait pas à Rouen. Tout à l'inverse. Elle y tenait même un rang qu'elle n'a dans aucun Salon (eh ! oui, d'ordinaire, quelques « plans, coupes, élévations », des *bleus* sans attraits mis comme en pénitence dans une petite salle); on avait eu la bonne idée (inspirée je crois à Storez par l'Exposition Coloniale) de nous offrir principalement des positifs sur verre : ces photographies vivantes, on les regarde, elles piquent l'attention et on voit enfin, non des

(1) Je manque à mon vœu, mais je crois que mes lecteurs m'excuseront sur ce cas particulier. L'admirable ferronnier qu'est Richard Desvallières exposait à Rouen une originale, mais liturgique, mais sobre, mais solide et monumentale lampe de sanctuaire à pied (coupe en pâte de verre sur trépied haut en fer forgé). Un exemplaire assez analogue (plus petit pour répondre aux dimensions de l'édifice) existe dans la chapelle de la maison où se rédige notre revue.

schémas, mais des édifices qui existent, qui servent, qui sont en fonction, et qui nous émeuvent, qui nous parlent... Ils nous disent, ce qu'on ne sait pas assez, qu'un grand travail s'accomplit, qui couvre la France (appels de besoins religieux à satisfaire, vie qui monte, beaux espoirs) de monuments parfois très remarquables, souvent excellents, presque toujours sobres, solides, commodes, « lisibles » et franchement adaptés à leur office. On avait d'ailleurs rapproché, autant que possible, les décorations, vitraux, etc., des édifices photographiés, qu'ils ornent en effet ou doivent orner. Ce qui accentuait l'impression d'un art pratique et concret insinuée par toute l'exposition. Ce qui donnait aussi une idée — imparfaite (car il faudrait visiter réellement l'église) — de l'*ensemble* harmonieusement créé par l'architecte et ses collaborateurs.

Cette conception d'un travail d'ensemble, où les artistes, sans compromettre l'originalité de leur talent, se subordonnent — pour leur bien — à un maître d'œuvre, conception, elle aussi, renouvelée du passé, elle a été puissamment favorisée par les *groupes* d'artistes chrétiens, qui forment un trait si caractéristique de notre temps, et qui, d'ailleurs, sans parler de leurs bienfaits proprement spirituels (car il s'agit de chrétiens authentiques) et de « l'édification » qu'ils répandent, ont joué, jouent encore un rôle essentiel dans la diffusion du nouvel art religieux. Les principaux groupes de travail étaient excellemment représentés. On les connaît assez : l'*Arche*, au nom messager d'espérance, et qui tient ses promesses, groupe particulièrement solide et homogène; les chers *Ateliers d'Art sacré*, si aimables, si actifs; les *Artisans de l'autel*, pleins de franchise et de droiture, comme il sied à des artisans chrétiens, et qui montrent la plus vivante diversité de talents ; — d'autres encore, les *Catholiques des Beaux-Arts*, devenus groupe de travail, le jeune *Atelier de Nazareth* et, en ce qui regarde surtout la broderie, des couvents, chose notable, et qui travaillent selon de bons principes (Bénédictines d'Argentan, de Faremoutiers, Missionnaires de Saint-Benoît (avenue de Ségur) et les plus jeunes, non les moindres, les Dominicaines de l'Atelier de Notre-Dame à Juvisy) (1). Mais je ne veux pas faire une liste. On

(1) Par une raison analogue à celle qui a fait naître la note pré-

avait en général, et avec raison, classé, autant que faire se pouvait, les artistes d'un même groupe dans une même salle l'esprit qui anime chacun s'en dégageait mieux et l'ensemble distribuait une leçon profitable. Très sagement, le catalogue rangeait parmi les « groupes » l'*Art Catholique* de Louis Rouart, ce qu'on ne faisait pas à l'égard des autres maisons, assez nombreuses. Pour le dire en passant, cette présence à Rouen de « firmes » quelquefois anciennes et connues, qui se renouvellent et entrent avec plus ou moins de succès dans le mouvement, est une preuve assez marquante des succès de « l'art religieux moderne », pour prendre le titre du catalogue : c'est l'équivalent de ce qu'a été, dans le mobilier profane, l'évolution du faubourg Saint-Antoine; il y a peut-être là quelque danger d'affadissement et on a vu des créations originales, des styles même se banaliser ainsi; mais la tendance est heureuse et certaines maisons nous montraient de fort bonnes choses... En ce qui concerne l'*Art Catholique*, le classement du catalogue était raisonnable : les ateliers de Louis Rouart — homme lui aussi d'un goût impitoyable (cette juste sévérité m'enchante et fait son succès) — révèlent sans nul doute non un style, au sens étroit (il est trop avert et trop souple, trop ennemi des théories, trop ami de toute chose belle, d'où qu'elle vienne), mais « un esprit »; ses artistes et lui forment vraiment un groupe, et nul groupe n'a plus efficacement que le sien agi pour la propagande — en tous lieux — d'un art chrétien digne de son nom et de son office, — que ce soit par le livre, toujours si soigné, par les estampes et images, universellement répandues, par la statuaire qui prend le même chemin, ou de charmants objets « mineurs » (ses bénitiers par exemple). Je le mets ici l'honneur non par une amicale partialité, mais parce que son rôle est capital et comptera dans l'histoire d'un grand mouvement, qui va, si nous ne nous agrippons à la roue de char brillant et bigarré pour le retenir, embellir enfin no

cédente et parce qu'il convient de mettre en lumière un atelier récent, je dirai que les envois des Dominicaines ont triomphé à Rouen et frappaient les yeux de tous les bons juges. Les qualités que j'ai attribuées plus haut à la (bonne) chasublerie de notre temps y brillaient particulièrement et cette maîtrise étonnait après un temps si court; effets d'un goût sûr et d'un esprit fort liturgique (48, avenue de la Terrasse, Juvisy).

sanctuaires et notre vie chrétienne, comme les avaient embellis des siècles de foi, où le bazar dévot était inconnu.

Notre art, nos artistes sont en bonne voie. C'est une des principales leçons de Rouen. Mais il faut les aider, leur aplanir le chemin, prier tous nos amis de les laisser passer, demander à tous les catholiques de considérer au moins avec quelque sympathie ces courageux voyageurs — et surtout garder que le char soit envahi par de braves gens qui l'alourdiraient, empêcher (oh ! sans pitié) qu'on retarde sa course ou qu'il s'embourbe. C'est une autre leçon de Rouen.

MAURICE BRILLANT.

L'Exposition d'Art religieux ancien, à Nice

Au long de la courbe harmonieuse de la Baie des Anges à Nice, que borde, en son décor moderne, la Promenade des Anglais, vient d'être inaugurée, par M. Hanotaux, une Exposition d'art religieux ancien.

Cette exposition, organisée dans les vastes Salles Empire du Palais Masséna, réunit plus de cinq cents pièces, venues presque toutes des églises de l'ancien comté de Nice, surtout des vieilles églises, en nids d'aigles sur les pics alpins, ou blotties dans les gorges et les défilés sinueux, naguère encore impraticables. Les villes, Nice elle-même, ont très peu fourni. C'est la montagne pauvre et dénudée qui s'est dépouillée de ses trésors inconnus : on a tiré, du fond des sacristies minables, chasubles et reliquaires ; des parois obscures, rétables et tableaux, triptyques et médaillons. Les croix de procession, d'argent massif, sont descendues de Luceram, de Cipières, du Broc, escortées du reliquaire d'argent de sainte Marguerite « issant du dragon », du reliquaire de saint Honorat qui date du XVI[e] siècle. Suit une colombe eucharistique du

XII^e^, illustrée d'émaux et estimée à elle seule six cent mille francs.

Comme portés par des officiants invisibles, voici d'antiques et lourdes masses de chanoines, voici une crosse d'évêque avec l'Agneau Pascal, qu'ont ciselée des artistes du XI^e^ siècle ; et c'est maintenant tout un cortège de chasubles, de dalmatiques, de chapes, comme on n'en voit plus guère. Ornements d'Utelle en velours de Gênes, dalmatiques gothiques de Nice, chasuble tissée d'or fin de l'église de Vence, le siège épiscopal de Godeau, la chape inestimable de Saint-Martin-Vésubie.

Il semble que des chants liturgiques en authentique grégorien vont s'élever, car voici, grand ouvert, l'antiphonaire des Dominicains de Grasse, sur lequel ceux-ci chantaient l'office en 1531 ; voici l'évangéliaire et le missel enluminés.

Comme fond de tableau, s'ouvrent et se développent les retables, en trois, cinq et même sept compartiments : celui de Saint-Pierre de Breil, celui de Saint-Jean-Baptiste de Lucéram, puis le Christ en croix d'Eze, l'ancienne Isis.

On pourrait continuer cette évocation merveilleuse que réalise, pour ainsi dire, aux yeux, chaque tableau de Primitif, depuis le Saint Jean-Baptiste de l'église de Bosson jusqu'à la Sainte Catherine de La Croix, jusqu'à l'inestimable émail limousin, contemporain de saint Louis qu'il représente, et qu'a bien voulu prêter à l'Exposition de Nice S. Exc. Mgr Clément, évêque de Monaco.

***

Devant une telle profusion de richesses artistiques, dont on ne sait ce qui l'emporte de la beauté du travail ou de la beauté de la matière elle-même, et quand on songe que tous ces trésors, sauf quelques-uns, sont venus de pauvres églises, on admire d'abord comment ces églises ont pu les conserver jusqu'à aujourd'hui. Rien de plus mouvementé, en effet, de plus dramatique et même de

plus brutal, et de plus sanglant, que l'histoire du Comté de Nice, qui a passé, pour ainsi dire, de main en main, et quelles mains! depuis l'époque à laquelle remontent la plupart de ces objets sacrés.

Nous ne parlons pas seulement de la Révolution Française, au cours de laquelle, de 1792, date où Nice s'est donnée à la France, jusqu'en 1815, où le Roi de Sardaigne en est rentré en possession, il a passé comme un « volant » d'un camp à l'autre.

Mais, dès 1531, le maréchal de Montmorency dévastait tout le pays pour le défendre contre Charles-Quint qui l'envahissait; mais, dès 1543, Barberousse, avec la flotte ottomane, bombardait la cité niçoise. Puis ce furent les avances et les reculs, tous marqués de pillages, des armées françaises : en 1696, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, en 1706 et 1711 pendant la guerre de Succession d'Espagne, en 1747, pendant la guerre de succession d'Autriche : tour à tour, Catinat, Villeroy, Berwick, Belle-Isle, passent et repassent le Var, qui est la limite du Comté de Nice; en 1793, le fameux Lauzun dirige une expédition sur Sospel.

Que d'églises ont été saccagées et pillées! c'est un premier émerveillement que tant d'objets si précieux et si tentants aient pu être sauvés.

C'en est un autre que la valeur de ces objets, commandés pour des églises de villages. Il est vrai que la plupart de ces endroits avaient alors une vie individuelle intense. Vence et Grasse avaient leurs évêques, Sospel aussi et, de plus, une académie et un sénat! Mais, tout de même, quelle cathédrale de grande ville n'envierait les chasubles d'Utelle, les dalmatiques de Saint-Martin de Nice, la chape de Saint-Martin-Vésubie?

Ces richesses supposent d'autres richesses; elle révèlent, en tout cas, un goût très affiné et très sûr du beau, et du beau solide. Rien ici qui sente la confection, qui trahisse la camelote, qui se contente de « simili »; rien qui ait été fait en « série » : chaque objet a son originalité, comme sa

valeur intrinsèque ; mais, en même temps, tous ces objets révèlent une pensée unique, une pensée vraiment « catholique », et donnent une leçon non seulement d'art, mais de large politique universelle qui est politique de Paix.

***

C'est cette pensée qui a, de façon inattendue sans doute pour beaucoup, été très nettement formulée et développée longuement par M. Hanotaux, dans son discours inaugural de l'Exposition.

Nosseigneurs de Nice et de Monaco étaient là. Ils auraient pu dire autrement ; ils n'auraient pas dit autre chose. Ce fut un magnifique exposé de philosophie et de sociologie catholique.

Toute cette variété d'objets, d'une exécution si personnelle, dans laquelle on sent que chaque artiste a mis le meilleur, le plus subtil, le plus intime de son âme, se réfère pourtant à l'unité et symbolise bien l'aspiration à la Paix qui est comme la respiration même des cœurs vraiment chrétiens.

Tout, dans cette exposition, a observé M. Hanotaux, semble traduire les paroles initiales du *Sermon sur la montagne* : « Heureux les doux, heureux les pacifiques. » Rien ici qui ne sente l'amour et la miséricorde, en effet. Ces colombes eucharistiques, pour la sainte Réserve, ces « monstrances », vers lesquelles se tendaient tant d'âmes angoissées, ces calices et ces ciboires qui contenaient le pain et le vin divinisés, ces croix, où expirait un Rédempteur en pardonnant, ces vierges translucides de pureté, ces anges lumineux, ces *Pietà* même, en leur désolation, tout parle de bonté, de mansuétude, de pardon, de pitié.

C'est cet idéal qui hante tous les artistes de ces siècles de foi, où vraiment on croyait pouvoir réaliser dans la Chrétienté l'unité de bercail qui est le but déclaré du Christ ; c'est un idéal de concorde, de paix et de fraternité.

On pense de même sur l'essentiel : le fond d'inspiration

de l'art ne varie pas. Partout on figure les même idées, on « illustre » les mêmes images, certains ont fait au moyen âge, ce reproche d'avoir contraint l'art et de l'avoir fixé ; les artistes n'auraient été que les manœuvres serviles des moines qui leur auraient imposé leur théologie. Peut-on s'arrêter à ce reproche devant l'infinie variété d'exécution de tous ces chefs-d'œuvre? On peut voir, dans les tableaux, dans les retables, jusqu'où pouvait aller, je dirai la fantaisie, la personnalité, la spontanéité des artistes d'alors. Il semble qu'ils aient, avec une souplesse incomparable, tourné et retourné toutes les faces des problèmes dont ils recevaient volontiers les données principales, mais qu'ils ne réalisaient, chacun, qu'à l'aide de cette « inconnue » intime, qui était leur propre génie. Ainsi tout prenait une vie propre. C'était toujours le Christ, mais le miracle était qu'aucun Christ n'était vraiment copié sur un autre ; c'était toujours la Vierge, mais sous quelle variété, on pourrait même dire sous quelle opposition, sous quelle diversité de types, d'attitude et de costume ! Quoi de plus différent d'une chasuble qu'une autre chasuble? ce ne sont ni les mêmes coupes, ni les mêmes nuances, ni les mêmes broderies. Cependant tout se fond sans se perdre dans l'unité de l'ensemble ; tout donne une impression, non pas de lutte âpre, mais de pieuse émulation. Les arts eux-mêmes alors se font l'écho de la doctrine, ils prêchent la paix et la fraternité humaine, sous le sceptre du même et unique Dieu, dans le giron de la même et universelle Église, sous la discipline du Pape « qui est à Rome », comme disait Jeanne d'Arc.

C'est cette impression de paix profonde, active et féconde, que l'on éprouve en parcourant les salles du Palais Masséna, devant ces reliques du passé, — que dis-je, reliques ! — ces trésors ne sont pas pièces de musée, offertes seulement à la curiosité des snobs et des dilettantes. Demain, ces croix du XIV^e^ siècle conduiront encore les foules du XX^e^ ; des prêtres, vivants, revêtiront ces chasubles séculaires, pour élever ces antiques calices,

et chanter, dans les vieux missels, les paroles du moyen âge.

La leçon de Paix et d'Unité se continuera. Puissent les hommes de notre temps l'entendre et l'écouter!

EDWARD MONTIER.

A propos d'urbanisme et de quelques livres récents

L'urbanisme est à la mode, jamais on n'en a tant parlé : il y a une Société française des urbanistes, une école d'urbanisme et un institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines; une revue, *La Vie Urbaine*, est publiée sous la direction de MM. Louis Bonnier et Marcel Poète. D'autre part, M. Pierre Lavedan a fait l'histoire de l'urbanisme d'une façon magistrale. Ce n'est donc pas un domaine incertain. Mais deux faits surtout lui ont donné une actualité particulière : la reconstruction des régions libérées et l'accroissement continuel de Paris. Or, les villes et les villages des régions libérées ont dû être reconstruits selon un plan sérieusement établi, tandis que Paris s'est étendu au hasard des lotissements remplaçant en toute hâte les parcs et les jardins.

Pourtant, la municipalité et les conseils généraux se sont émus de cet état de choses et ont déjà étudié la question. Les articles de presse se sont succédé, en particulier ceux de MM. Léandre Vaillat et Maurice Reclus dans *Le Temps*; les conférences comme celles de M. Menabrea, Secrétaire général du Syndicat d'Initiative de Paris, ou de M. Robert de Souza, au Musée Social ou encore celles qui furent organisées au Louvre par M. d'Estournelles de Constant, ont contribué également à éveiller l'attention du public et à préciser le problème. Les projets des architectes sont devenus nombreux; l'un d'entre eux, M. Le Corbusier, a publié de célèbres volumes sur l'urbanisme; M. Marboutin, professeur du Cours de salubrité et d'hygiène à l'École Centrale, est même parvenu, comme l'a montré M. Claude-Georges Boissière, « à déterminer les conditions les plus favorables à la pénétration de

l'énergie solaire dans nos villes et dans nos maisons d'habitation (1) ». Enfin, le 21 juin 1930 et définitivement le 30 mars 1932, la Chambre a voté le projet de loi relatif à l'aménagement de la région parisienne. Mais naturellement les opinions les plus diverses sont en présence.

Les uns, comme MM. Bonnier et Maurice Reclus, prônent la dilatation horizontale, les autres, comme M. Le Corbusier, parlent d'abattre tout un quartier pour y élever des gratte-ciels; d'autres encore se placent entre les deux extrêmes, comme MM. Ventre et Sauvage; certains, enfin, s'écartent résolument de tous ces projets et voudraient établir une ville-satellite de Paris. Il est certain que la question est particulièrement délicate à Paris, ville de beauté qu'il importe de préserver, mais « monstrueuse agglomération humaine qui se développe presque au hasard, entassement que ne connaissent ni Londres, ni New-York, ni Berlin, et qui, comme l'a très bien vu M. André de Fels, risquerait de constituer, si nous n'y prenions pas garde, une menace très grave au triple point de vue politique, économique et social ».

Voyons d'abord les opinions traditionalistes. M. Marcel Poète, auteur de cette belle histoire d'une cité : *Paris de sa naissance à nos jours*, vient de publier une *Introduction à l'urbanisme. L'évolution des villes, la leçon de l'antiquité* (2).

Il étudie fort bien les différentes lignes, droites, sinueuses ou courbes, qui peuvent constituer une ville, le cadre géographique, le site et les changements qu'il peut subir (marais, butte), le rôle de l'édifice (église, bourse) et les localisations. Athènes nous est présenté comme un type excellent d'adaptation aux diverses fonctions et au site.

Ces localisations, M. Maurice Reclus voudrait qu'on y revînt en englobant toute la banlieue de Paris.

Le principe de cette organisation reposerait essentiellement sur la division du territoire envisagé en zones distinctes et, si l'on peut dire, en secteurs spécialisés, respectivement réservés à l'industrie, aux habitations, aux terrains d'atterrissage (qu'il faudrait prévoir vastes et nombreux), aux espaces libres, etc..., compte tenu, comme il convient, de la situation de fait en présence de laquelle on se trouve. (...) Des avenues rayonnantes, recoupées par des avenues

(1) Le *Temps*, 22 mars 1930.
(2) Boivin.

concentriques, isoleraient et délimiteraient tout naturellement les zones et secteurs spécialisés du Grand Paris. « Quant au Paris d'aujourd'hui, il resterait ce qu'il est — à l'encombrement près (...) et vieillirait comme Florence dans sa beauté légendaire, au milieu d'une jeune et immense capitale moderne (1)... »

A propos de l'aménagement de la banlieue, que M. Georges-Benoît Lévy, auteur de *Paris s'étend*, voudrait voir transformée en cités-jardins (2), M. Léandre Vaillat fait aussi cette intéressante remarque :

Cette zone des fortifications doit servir non pas à entasser des maisons — si l'on pouvait, on en bâtirait sur la place de la Concorde et sur les ponts de la Seine — mais à profiter de cette zone libre pour raccorder entre eux les différents réseaux de chemins de fer. Créés à l'exemple des insulaires qui se proposaient, eux, de relier les ports à Londres, ils ne remplissent pas la même fonction et n'aboutissent qu'à des butoirs, en contraignant voyageurs et marchandises à des transbordements onéreux. Ne peut-on, au contraire, les considérer comme les routes d'autrefois, qui traversaient la cité de part en part pour se diriger, en rayonnant, vers les contrées du royaume de France? (3)

Tous ces théoriciens s'inspirent toujours de l'histoire et, de même, M. Bonnier, qui, par ailleurs, croit que le sol de Paris n'est pas favorable aux gratte-ciel, qui aurait voulu qu'on fît des parcs sur les fortifications et qui réclame la suppression des tramways. De son côté, M. de Souza a établi les dix commandements de l'urbaniste. Il serait trop long de les analyser ici ; les idées les plus originales concernent le métro transformé en véritable chemin de fer électrique pour voyageurs et marchandises, la nécessité de ne pas détruire une maison avant d'élever un autre logement, l'harmonie entre les édifices publics et privés (4) et la confusion de la place et du carrefour :

Route ou rue jamais n'ouvriras
Sans nouveau point de dégagement.

(1) Le *Temps*, 7 décembre 1929.
(2) Voir aussi les articles de M. Vaillat sur les cités-jardins de Londres. Le *Temps*, 18-25 octobre, 1er nov. 1927.
(3) Le *Temps*, 7 février 1920.
(4) *Musée social*, avril 1929.

Mais des théoriciens plus hardis se présentent. Sur la ligne Paris-Saint-Germain, M. Henri Descamps voudrait construire des gratte-ciel séparés par une *autostrade*; des trottoirs surélevés permettraient aux piétons de circuler et de traverser tout à fait à l'aise.

MM. Ventre et Sauvage veulent décomposer les éléments de mouvement de Paris en « rues sans voitures et en chaussées sans piétons ».

M. Vaillat nous explique ainsi ce projet :

Trente mètres séparent les immeubles en bordure d'une avenue. Sur cette avenue, plantée d'arbres et de jardins, circulent les piétons. Sur elle s'ouvrent les magasins. Là ne circule aucun véhicule. Elle est à 2 m. 50 au-dessus du plan de la face opposée des immeubles. Le long de cette face circulent les véhicules à marche lente. Quant aux véhicules à marche rapide, ils circulent à l'intérieur des immeubles et suivant leur axe, dans les cours, s'arrêtant au besoin devant les portes des arrière-boutiques et des entrées. Boutiques et immeubles ont donc deux entrées : l'une sur la face externe pour le piéton, l'autre sur la face interne pour le visiteur et la livraison des marchandises (1).

Mais il y a une conception encore plus révolutionnaire : c'est celle de M. Le Corbusier, qui a publié récemment deux volumes : *Urbanisme* et *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme* (2). Lui s'écarte résolument de tous les projets actuels. Il ne veut pas d'extension de Paris, disant qu'il faudra alors beaucoup trop de temps pour aller à son travail : la vie ne sera plus possible... Il se trouve ainsi conduit à déterminer les quatre points suivants :

1° Décongestionner le centre des villes pour faire face aux exigences de la circulation.

2° Accroître la densité du centre des villes, pour réaliser le conctact exigé par les affaires.

3° Accroître les moyens de circulation, c'est-à-dire modifier complètement la conception actuelle de la rue qui se trouve être sans effet devant le phénomène neuf des moyens de transport modernes : métros ou autos, tramways, avions.

(1) Le *Temps*, 12 janvier 1929. Voir aussi le n° d'avril-mai 1932 de *Bravo* entièrement consacré à l'urbanisme.

(2) Crès.

4° Accroître les surfaces plantées, seul moyen d'assurer l'hygiène suffisante et le calme utile au travail attentif exigé par le rythme nouveau des affaires.

De plus, il classe la population en trois catégories : « les citadins à demeure; les travailleurs dont la vie se déroule moitié dans le centre et moitié dans les cités-jardins; les masses ouvrières partageant leur journée aux usines de banlieue et dans les cités-jardins (1). »

Pour décongestionner le centre, il n'y a qu'une solution : c'est la superposition des étages qui supprime l'accroissement horizontal. Le second principe de M. Le Corbusier est le suivant : « Il faut tuer la rue. » La rue actuelle ne suffit plus à l'automobile; il faut un véritable fleuve de circulation. Aussi les maisons seront en ciment armé, ce qui supprimera les profondes fondations et permettra de les élever sur quelques poteaux. Les autos pourront donc circuler librement en-dessous de ces maisons. Tous les espaces libres gagnés ainsi par la hauteur des maisons seront transformés en parcs. De plus, chacun pourra vivre sur son toit, devenu terrasse-jardin. Pour avoir le plus de lumière et d'air possible, le ciment sera extrêmement réduit et d'immenses fenêtres feront aux maisons une paroi de verre. Il n'est pas question, bien entendu, de supprimer le Paris artistique, mais de transformer un quartier où l'on trouve surtout des bureaux, comme celui de la Porte Saint-Martin.

Ce quartier neuf qui surgirait rappelle les villes imaginées par les frères Perret et où l'on voit de hautes maisons isolées comme des tours au milieu des jardins.

Le Paris actuel serait-il écrasé par ce voisinage? Il faut dire que M. Le Corbusier ne place pas les gratte-ciel directement sur la rue, comme à New-York, où l'on éprouve de ce fait une sensation d'étouffement. Il les place au milieu de la verdure et il ne bannit nullement les maisons à un étage et les rues à boutiques. C'est ainsi qu'il retrouve l'échelle humaine, que les constructions du XIX° siècle avaient perdue. Il pourra aussi, par ce moyen, établir des terrains de sport au pied même des maisons. Il estime d'ailleurs que les gratte-ciel ne conviennent pas à la vie de famille et crée spécialement pour elles des « lotissements fermés à alvéoles

(1) *Urbanisme* (Crès), p. 92, 93.

ou immeubles-villas » sur lesquels il nous a donné les renseignements les plus curieux, car il n'oublie nullement l'organisation domestique (1).

Qu'adviendra-t-il de tout ceci? On ne sait encore. A l'étranger aussi, on se préoccupe d'urbanisme. La Belgique, la Hollande surtout, sont très en avance. La standardisation et la rationalisation sont poussées à l'extrême chez les Hollandais, et les contraintes y sont multiples. Il en est de même en Russie, depuis le plan quinquennal. L'Allemagne et les États-Unis font également des essais nouveaux d'urbanisme. Enfin les colonies, surtout le Maroc et l'Indochine, ont donné lieu à d'intéressantes réalisations.

Mais dans nos pays d'Occident, il y a un décalage un peu trop brusque entre la vie de nos pères et la nôtre, et l'adaptation à cette vie mécanisée n'est pas toujours facile.

Tant d'habitudes sont bouleversées! C'est pourtant le seul moyen de sortir du malaise actuel et d'accorder les nécessités du temps présent avec le cadre où nous évoluons.

GERMAINE MAILLET.

Note sur Jean Cartan

Il y a des morts qui déconcertent. L'été dernier, les fervents de musique moderne avaient pu voir Jean Cartan à Oxford représenter la France au Congrès international de musique, en compagnie d'Albert Roussel et de Delannoy. Son exquise sonatine pour flûte et clarinette y recevait un accueil triomphal, et toute la presse musicale d'Europe et d'Amérique avait fait écho à son succès. Et voilà que ses amis apprennent qu'il est mort silencieusement la nuit de Pâques, à 26 ans, sans avoir eu

(1) *Urbanisme*, p. 205 et suiv.

le temps d'achever son *Ouverture pour l'Ours et la lune* qui s'annonçait comme un chef-d'œuvre.

Si l'on songe au peu de temps qu'il a vécu et à la lutte perpétuelle qu'il eut à soutenir contre la maladie, il se révèle comme un musicien étonnamment fécond, et son œuvre, tout inachevée qu'elle est, suffit pour lui laisser un nom dans l'histoire de la musique française. Élève du Conservatoire de Paris, il travailla successivement avec Samuel Rousseau, Widor, Noël Gallon, Paul Dukas, et remporta le 1er prix d'harmonie. Malgré ce succès, ses rapports avec le Conservatoire n'étaient pas toujours très faciles et, s'il trouva la sympathie et l'appui chaleureux de Dukas, Roussel et Florent Schmidt, il se heurta souvent à l'hostilité effarouchée de ceux qui reprochaient à sa musique des tendances à leur gré trop modernes. C'est là un crime que l'on ne pardonne pas facilement dans nos académies. On le lui fit bien sentir en lui rendant impossible l'accès du prix de Composition et du prix de Rome. A vrai dire, Cartan ne s'émut guère de ces démonstrations et, fort de l'appui de ses maîtres et du succès que rencontraient ses premières œuvres, sans se soucier des anciennes routines ni des nouveaux systèmes, tout seul il continua son chemin. Il écrivit d'abord un *sextuor* (1927) qui fut joué l'an dernier à la Tour Eiffel, une *sonatine pour piano*; mais c'est surtout son *premier quatuor* qui attira sur lui l'attention. Cette œuvre exquise ne montre pas encore la force et la richesse qui marqueront le second quatuor. Mais quelle grâce, quelle sûreté de sens musical, quelle suavité pénétrante dans cette pièce où l'on ne relève aucune des gaucheries qui ordinairement caractérisent les œuvres de jeunesse! Les influences même qu'on y peut déceler ne sont jamais opprimantes. De même que dans le quatuor de Ravel, tout parfumé pourtant de fauréismes, on découvre sans peine l'intellectualisme et la musicalité du futur auteur de *Daphnis*, on peut voir Cartan dominer ici avec une extraordinaire aisance les influences ravéliennes et strawinskistes qui se font encore jour.

Après le quatuor, c'est une floraison d'œuvres exquises, de mélodies principalement. Il donne, en 1928, *Cinq poèmes de Tristan Klingsor* parmi lesquels l'*Ibis mort* est une petite merveille d'émotion et de grâce fragile. Il avait déjà écrit, en 1927, *Trois chants d'été*, et avec son recueil de *Trois poésies de François Villon* (1929) il atteint à la complète maîtrise de son talent. Il s'est désormais libéré de toute influence, il est absolument *lui* et rien que lui ; et bien peu de compositeurs peuvent en dire autant à 23 ans ! Ces mélodies, d'une âpreté riche de tendresse, firent grande impression sur le public qui les entendit pour la première fois, en 1929, au Vieux-Colombier. Le succès venait, laissant intactes, chez Cartan, cette fraîcheur d'âme et cette miraculeuse modestie — si rare chez les artistes — qui le rendaient dès le premier abord si sympathique. Ceux qui l'ont vu aux concerts accompagner ses mélodies ont conservé l'image fragile et souriante d'un jeune homme très fin, très pâle, à qui les applaudissements donnaient des timidités de jeune prince.

Les derniers poèmes qu'il mit en musique furent les *Deux Sonnets de Mallarmé*, et tout le monde se rappelle de quelle façon incomparable Mme Croiza chanta, l'an dernier, à l'Ecole Normale de Musique, ces émouvantes mélodies chargées de poésie et de beauté. Déjà s'annonce pour Cartan une période à laquelle on peut hésiter à donner le nom de *maturité*, puisqu'il s'applique à un jeune homme de 24 ans — et pourtant c'est le mot qui convient. Sa courte suite pour orchestre : l'*Hommage à Dante* (1930), révèle déjà chez son auteur une force et une densité d'expression qui nous mène bien loin de ses œuvres de jeunesse. Mais c'est surtout son *second quatuor* (1930-31) qui nous montre le chemin parcouru. Cette œuvre admirable, qui lui demanda deux ans de travail acharné, révèle, outre les qualités que nous lui connaissions déjà, une maîtrise de soi, une richesse d'invention, une puissance et une sérénité que bien peu de compositeurs possèdent avant la quarantaine. Quant à son *Pater* pour soli, chœurs et

orchestre, c'est un œuvre immense et magnifique sur laquelle passe un large souffle, riche d'une grandeur qu'aucune emphase ne vient jamais gâter, et toujours profondément humaine. Il y a seulement quelques années, quand il était pour le public l'auteur de l'*Ibis mort* ou de la *Sonatine pour flûte et clarinette*, Cartan était déjà considéré comme un poète charmant. Avec le *Pater* et le *second quatuor* c'est un personnage nouveau qui apparaît, un grand, un très grand artiste.

Pourquoi faut-il que des œuvres si belles ne soient pas connues du public ? Le *second quatuor* est encore inédit, bien que le quatuor *Pro arte* ait promis de le jouer l'an prochain. Quant au *Pater*, il n'a pas pu être exécuté jusqu'ici, faute de fonds. Seuls quelques initiés connaissent l'existence de ces deux chefs-d'œuvre qui sont destinés à une place de choix dans l'histoire de la musique française. Ce qui fait justement la valeur de cette œuvre, c'est qu'elle ne peut se réduire à aucun système, aucune école, aucune influence. Elle se suffit parfaitement à elle-même, et ne s'explique par rien d'autre que par l'âme de l'artiste qui l'a conçue. Tous ceux qui ont connu Jean Cartan, cet être exquis tout de poésie et de lumière, savent à quoi tient le charme qui se dégage de toutes ses œuvres. Cette musique, qui est l'expression d'une vie intérieure intense, se respire comme un parfum, s'insinue, persuade avec une pénétrante suavité. Nous avons dit quels étaient es dons exceptionnels de Jean Cartan, son étonnante précocité, sa justesse de goût ; mais en fin de compte, ce qui donne à sa musique cette qualité si rare, ce n'est ni son habileté technique, ni sa richesse d'imagination, ni son intelligence ou sa finesse : c'est une certaine *saveur d'âme* qui n'appartient qu'à lui, et que l'on ne peut plus jamais oublier dès que l'on a communié avec elle. Et, s'il est vrai que ce n'est pas l'âge qui fait un grand compositeur, ni le nombre des ouvrages écrits, mais la perfection de l'accord qui existe entre l'expression musicale et le resplendissement intérieur de l'artiste, c'est parmi les

plus grands que la postérité mettra ce musicien mort trop jeune, mais qui a assez vécu pour nous laisser dans des pages inestimables le rayonnement d'une âme extraordinairement belle.

GILBERT GADOFFRE.

Musiques enregistrées

Mozart

La *Symphonie-Haffner* de Mozart, que COLUMBIA nous avait précédemment donnée, a été éditée à son tour par GRAMOPHONE, mais, cette fois, elle est exécutée par l'Orchestre philharmonique de New-York sous la direction du Maître Toscanini, et bien avec tout le brio, le nuancé, la netteté que, dès lors, vous pouvez imaginer. On peut discuter l'interprétation tout à fait remarquable de cette œuvre et accuser le prestigieux maëstro de collaborer avec Mozart au lieu de se contenter de le servir. On ne peut résister au charme tout de fraîcheur, d'ingénuité, de vitalité étincelante de l'œuvre elle-même, prélude enivré d'une des plus belles périodes de la vie de Mozart où commençaient, dans un enthousiasme extraordinaire, de jouer à plein les influences de J.-S. Bach, de Hændel et de J. Haydn. L'enregistrement (W 1192 à 1194), qui est une des belles réussites de GRAMOPHONE, devrait bien encourager les grandes maisons d'édition à accorder davantage au divin Mozart. Nous connaissons, à vrai dire, bien peu de chefs-d'œuvre de ce génie unique, et bien des amateurs, si on leur en donnait occasion, seraient capables de l'admirer autrement que de confiance. GRAMOPHONE, déjà, a su élargir la révélation, par la Société Mozartienne, d'*Idoménée*; COLUMBIA a fait la gloire de la *Symphonie en mi bémol*, haut sommet de l'art jusque-là presque insoupçonné. Mais de bien d'autres merveilles encore, connues seulement des initiés, on pourrait découvrir l'actualité inaltérable; avec quelle joie, parmi nos agitations, nos angoisses, nos surmenages, serait accueilli leur philtre rassérénant, leur

douce invite à la confiance, à cette sagesse enfantine et sublime qui est, au vrai, la seule : celle des enfants de Dieu.

Berlioz

Gramophone avait précédemment donné une édition intégrale de la *Damnation de Faust*. Belle audace en ces temps de crise. Belle réussite aussi. Ces dix disques, sonores et nets à souhait, nous livrent une interprétation excellente du chef-d'œuvre si justement populaire de Berlioz. Musique écrite à la diable souvent, mais à coups de génie et, dans son romantisme verbal, malgré tout si sympathique, d'une vitalité irrésistible. Cela nous délasse un peu de la perfection lourde de science et à courtes ailes de bien des œuvres contemporaines. M. José de Trévi y chante le rôle de Faust; il en exagère l'extériorité; ses attaques au pincé, son chant trop exclusivement soucieux de puissance et d'éclat, restent dans la fâcheuse tradition que Mozart traitait déjà de *hurlo francese*. Il énerve un peu l'effet du chœur de Pâques, ample et beau (bien chanté par les chœurs de Saint-Gervais); il rend tout à fait cocasse l'invraisemblable duo avec Marguerite, où tendresse rime avec ivresse et enchanteresse et où, non sans charme d'ailleurs — l'auteur y va de si bon cœur ! — tout est gauche, banal et creux à plaisir. Le rôle de Méphisto est confié à M. Panzera. Ici toute réserve disparaît. Son interprétation est d'un nuancé, d'une intelligence, d'un art vocal que nos arrière-neveux remercieront le disque d'avoir fixés pour leur instruction et leur enchantement. Voyez la prodigieuse scène de la Taverne avec sa *Chanson de la puce* où tant d'autres s'essoufflent ou s'étranglent; l'air « *Voici des roses* » caressé avec une souplesse féline laissant très discrète la nuance de satanisme; la *romance à Marguerite*, rythmée à angles vifs, en parfait accord d'allure avec l'accompagnement ébouriffant de l'orchestre; et tout. Cette interprétation est à coup sûr une des plus parfaites qu'on connaisse de ce rôle, le plus berliozien de la partition. Et le disque n'en laisse rien perdre.

Debussy

Les *Préludes* de Debussy, sans avoir l'importance absolue du *Clavecin bien tempéré*, ni des *Études* de Chopin, sont,

dans leur genre, peut-être aussi caractéristiques et marquent historiquement un enrichissement notable de la sensibilité du piano. Ils sont, malheureusement, d'une technique difficile et d'une interprétation, plus encore que celle des recueils de Chopin, réservée à des artistes d'une intelligence et d'une émotivité fines et sûres. On ne peut hésiter à placer au premier rang de ceux-ci Alfred Cortot. Surtout après l'audition des douzes premiers préludes qu'il a confiés au disque (Gramo. DA 1240 à 1244 et DB 1593). Cette interprétation, fruit d'une longue et pénétrante étude (1), est nettement supérieure à ce que l'on entend, même sous les doigts les plus glorieux. On n'imagine pas plus d'intelligence, de souplesse ni de sûreté dans la conduite des nuances et des rythmes, dans le choix moelleux ou brutal des sonorités. Nous avons là, exprimées par quelqu'un qui les a admirablement saisies, toutes les nuances du génie de Debussy : de la pitrerie cynique de *Minstrels* et de *Puck* à la tristesse douce ou étrangement angoissée de *Pas sur la neige* ou de *Ce qu'a vu le vent d'Ouest*, de la sensualité de *Sons et parfums* à la poésie légère de *Voiles*, ou à la religiosité vague ou fantastique des *Danseuses de Delphes* ou de la *Cathédrale engloutie*. Il est dommage que l'enregistrement ne soit pas ici tout à fait à la hauteur de sa tâche trop délicate. Assez sensible pour généralement bien tenir les sons, il l'est trop, peut-être, pour subir sans déchirement tous les sforzando et effets de pédales. Cette petite collection n'en demeure pas moins un document de grande valeur et un incomparable instrument de travail.

Debussy religieux

Debussy était un franc païen. Il est non moins évident que toute sa musique est empreinte de religiosité, qu'elle est, aussi, parfaitement honnête et vraiment ascétique dans l'austérité impitoyable de ses retranchements et sa soumission jusqu'à l'accablement à l'objet qu'elle se propose. Appliquée à un sujet religieux, elle devait y trouver une grandeur qui lui manque souvent, et la religion des accents nouveaux. Le sujet, malheureusement, ce fut le *Saint Sébastien* de

(1) Cf. le chapitre sur Debussy dans le tome premier du bel ouvrage d'Alfred Cortot : *La Musique française de piano* (Rieder, éd.).

G. d'Annunzio, extravagance insupportable par sa longueur et par son esprit, qui ne devait pas se relever de la prompte condamnation de l'archevêque de Paris. La musique de scène écrite par Debussy était conçue pour faire corps avec la pièce et, quoiqu'elle valût bien mieux que celle-ci, s'étant tenue trop strictement à son rôle, elle ne pouvait guère en être isolée. Il est rare d'en entendre quoi que ce soit au concert et cela est fort dommage. Voici du moins deux disques (GRAM. DB 4817-4818) qui nous offrent quatre fragments symphoniques bien choisis, délicatement exécutés par M. Piero Coppola et la Société des Concerts du Conservatoire : *la Cour des Lys*, *la Danse extatique*, *la Passion*, *le Bon Pasteur*. Pour remplacer l'indispensable texte littéraire, que ni vous ni moi n'avons sous la main, le catalogue précise très suffisamment les intentions exprimées. Et il est beau de voir la sincérité de Debussy pénétrer à travers le sadisme tarabiscoté du scénario jusqu'à la psychologie vraie du héros chrétien, à travers d'Annunzio rejoindre l'orthodoxie. La fin du *Bon Pasteur*, par exemple, qui eût pu n'être que déliquescente folie, est d'une grandeur, d'une vérité religieuse que Franck lui-même n'atteint pas avec cette pureté. Quel dommage que ce païen, qui n'avait certes pas l'âme d'un Péguy, ni même d'un Verlaine, mais qui du moins ne manquait pas de pénétration ni d'équilibre, n'ait pas assez survécu à cette œuvre pour en venir à comprendre tout à fait ce qui peut remplir le cœur de l'homme, le faire vibrer au maximum, en laissant pourtant à sa tête sa lucidité !

B. MOUTHIEZ.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).